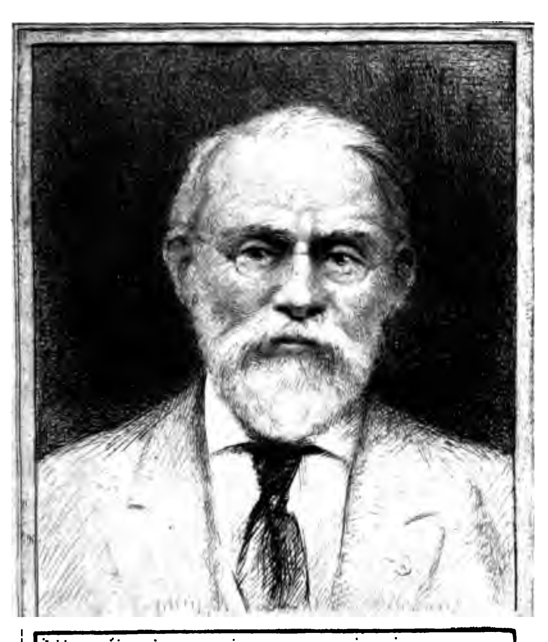






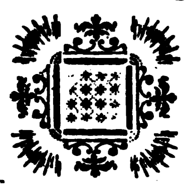
JOURNAL ÉTRANGER.

JUILLET 1761.

DEDIÉ
A MONSEIGNEUR
LE DAUPHIN,

Par M. l'Abbé ARNAUD.

Quæ robora cuique,
Quis color, & quæ sit rebus natura creandis.
Virgil. Georg. II.



A PARIS,
Chez JACQUES-FRANÇOIS QUILLAU, Libraire, rue Saint Jacques, vis-à-vis le College du Plessis, en la maison de M. Cars, Graveur du Roi.

M. DCC. LXI.

Avec Approbation & Privilege du Roi

CONDITIONS.

On souscrit A PARIS *chez* QUILLAU, *Libraire, rue S. Jacques, dans la Maison de M. Cars, vis-à-vis le College du Plessis.*

Chaque Volume du Journal sera composé de dix feuilles, & paroîtra exactement le quinze de chaque mois. Le prix de la Souscription *des douze Volumes pour l'année sera de* vingt-quatre livres. *Les Souscripteurs de Province le recevront, franc de port, pour le même prix, pourvû qu'ils ayent le soin d'affranchir leurs Lettres, & le port de l'argent.*

Chaque Volume se vendra séparément quarante-cinq sols.

CE Journal se trouve dans les Villes, chez les Libraires suivans.

Amiens, . . .	François.
Amsterdam, . . .	Rey.
Bayonne, ...	Trebosc.
Bruxelles, ...	Pierre Vasse.
Chaalons en Champagne,	Briquet.
Geneve, ...	Detournes le jeune.
La Rochelle, . . .	Chaboceau Grand-Maison.
Lyon, . . .	Deville.
Montpellier, . . .	Rigaud.
Nantes, ...	la veuve Vatar.
Nismes, . . .	Gaudes.
Orléans, ...	Tournay.
Provins, ...	la veuve Michelin.
Rouen, ...	Pierre Le Boucher, sous la gallerie du Palais.
Soissons, ...	la veuve Varoquier.
Strasbourg, . . .	Dulcesker.
Turin, ...	les freres Reycends & Guibert, sur le coin de la rue Neuve.



JOURNAL ÉTRANGER.

ARTICLE I.

TRADUCTION manuscrite d'un Livre sur l'ancienne Musique Chinoise, composé par Ly-koang-ty, *Docteur & Membre du premier Tribunal des Lettrés de l'Empire, Ministre, &c.*



PLus on étudie les mœurs, les usages, la philosophie & les arts des Chinois, plus on découvre des rapports entre ce peuple & les anciens Egyptiens. En parcourant l'ouvrage de *Ly-koang-ty*, nous avons cru lire le systême de Pythagore, c'est-à-dire des Egyptiens sur la Musique; même origine, mêmes usages, mêmes procédés, même éten-

due, mêmes prodiges, mêmes éloges. Les Egyptiens avoient cherché & croyoient avoir trouvé l'harmonie universelle ou la juste proportion que toutes les choses ont entre elles; les Chinois prétendent que leurs ancêtres ont fait la même découverte, & que, conformément à cette idée, ils ont bâti tous leurs systêmes & de Musique & de Physique & de Morale & de Politique & d'éducation. Ce fut dans les nombres, qu'à l'exemple des Egyptiens, Pythagore puisa l'art de former les tons; c'est des nombres que les Chinois ont tiré la méthode & les regles de leur Musique. D'après les réflexions que les Egyptiens avoient faites sur l'harmonie universelle, & persuadés qu'ils en avoient surpris les loix, ils les avoient transportées à leur Musique, & croyoient par ce moyen évoquer, appaiser & réjouir les Divinités ou les Génies qui président aux différentes parties de l'univers. Ecoutons les anciens Historiens de la Chine: le pouvoir de la Musique, disent-ils, n'agit pas seulement sur les hommes vivans, les morts eux-mêmes le ressentent; les Esprits du ciel & ceux de

la terre se rendent au son des voix & des instrumens : nous ne les voyons pas des yeux du corps ; mais la secrette horreur dont nous sommes pénétrés dans ces circonstances, suffit pour nous convaincre qu'ils sont présens & qu'ils nous écoutent. Si la Musique, ajoutent-ils, n'opere plus aujourd'hui les mêmes prodiges, c'est qu'elle n'est point composée selon les vrais principes de l'harmonie universelle qui regne dans la nature, & que ce qui devroit être le ton fixe n'étant plus qu'un ton arbitraire & non le ton que la nature elle-même a fixé pour servir de fondement & de regle à tous les autres, tous les accords qui en dérivent, toutes les progressions qui en résultent, ne pénetrent & n'ébranlent rien.

Les Grecs, d'après les Egyptiens, avoient affecté à chaque espece de cérémonie, de culte & d'exercice, différens modes, différens airs, différentes sortes de Musique. Il en étoit de même chez les Chinois : de plus chaque saison avoit sa Musique particuliere ; ce qu'on jouoit en hyver n'eût été d'aucun effet dans le printems. Nos

anciens, disent-ils, avoient trouvé le véritable rapport qui se trouve entre les sons & les différentes températures de l'air; de sorte que leur Musique se trouvant à l'unisson des parties sonores qui sont hors de nous & qui nagent dans le fluide qui nous environne, étoit en même tems d'accord avec les principaux organes qui sont les instrumens de nos sensations. Pythagore & tous ses disciples se préparoient à la contemplation & à l'exercice par la Musique. C'est au son du *Kin* (*a*), dit un des Historiens de la

(*a*) C'est un des plus anciens instrumens de la Musique Chinoise. Les Chinois en attribuent l'invention au Fondateur de leur Empire, c'est-à-dire à *Fou-hi* lui-même. Avec du bois appellé *ou-toung*, dit un de leurs Historiens, *Fou-hi* fit un instrument de Musique que nous avons nommé *kin*, mais auquel son inventeur donna le nom de *ly-hoei* qui signifie dans un sens un peu étendu, instrument qui dissipe les ténebres de l'entendement, & par le moyen duquel on peut se mettre en état de pénétrer les choses les plus obscures. Le *kin* est composé de vingt sept cordes. C'est le plus difficile & le plus cher de tous les instrumens; aussi n'y a-t-il que les personnes au-dessus du commun qui en jouent. On ne le touche

Chine, que *Chun*, un de nos plus grands Empereurs se préparoit à traiter les affaires de l'Empire; c'est à la mélodie de cet instrument qu'il dut l'amour extrême qu'il eut pour ses peuples, & dont il lui donna tant de preuves: car un jour qu'il en jouoit, il se sentit comme transporté & composa les paroles suivantes qu'il chanta en s'accompagnant lui-même: *Le vent du Midi amene la chaleur & dissipe la tristesse, qu'il en soit de même de* Chun, *qu'il fasse la joie & la consolation de son peuple; le vent du Midi fait germer les grains qui sont l'espérance du Peuple; comme lui, ô* Chun, *sois l'espérance & la richesse de tes sujets*, &c.

Le principal objet de la Musique, ont dit tous les Pythagoriciens, est de calmer les passions, d'éclairer l'entendement & d'inspirer l'amour de la vertu. Les effets que doit produire la Musique sur ceux qui l'apprennent,

jamais que, par respect ou plutôt par superstition, on n'ait auparavant allumé plusieurs bâtons d'odeur qu'on fait brûler pendant tout le tems qu'on en joue. Le son de cet instrument est extrêmement doux.

disent les Chinois, ne regardent pas moins l'intérieur que l'extérieur; posséder son ame en paix, être modeste & sincere, avoir la droiture & la constance en partage, aimer tout le monde & sur-tout ceux de qui l'on tient la vie, voilà les vertus que la Musique doit inspirer & qu'il faut absolument acquérir, si l'on veut mériter le nom de Musicien.

O Grecs! s'écrie presqu'à chaque instant Platon, prenez garde à votre Musique; si vous la changez, c'est fait de vos mœurs. Confucius, les anciens Sages de la Chine, & avec eux presque tous les Historiens de l'Empire, ont attribué les changemens & les révolutions que l'Etat a soufferts tant dans la constitution de ses loix que dans ses mœurs, aux changemens & aux révolutions qu'a subis la Musique. Voilà des conformités qui ne sauroient être plus frappantes, sans doute; mais il est un rapport encore plus sensible, c'est que le systême de la Musique Chinoise, tel qu'il existe aujourd'hui, est précisément le même que celui de Pythagore ou des Egyptiens. Nous n'entrerons point à ce sujet dans une discussion qui nous me-

neroit trop loin ; il nous suffira de dire que les instrumens chinois, leur accord, l'ordre & l'arrangement de leurs tons, leur gamme, leurs airs, tout prouve, tout démontre l'analogie dont nous venons de parler. D'où il s'ensuit 1°. que, quoi qu'en disent les Chinois modernes, leur Musique a beaucoup moins changé que leurs idées sur la Musique ; en second lieu, qu'on ne concevroit pas comment un systême musical, composé d'intervalles rigoureusement mathématiques, formé pour ainsi dire uniquement avec le compas, où le sens de l'ouie semble n'avoir été consulté aucunement, où le plaisir de l'oreille est sacrifié à la sévérité des idées abstraites & à des rapports purement métaphysiques ; qu'on ne concevroit pas, dis-je, comment un pareil systême a pu être adopté & suivi, si l'usage de la Musique n'avoit été chez les Chinois, comme chez les Egyptiens, en grande partie hyéroglyphique, c'est-à-dire si l'on n'en avoit consacré les sons & les rapports par l'analogie qu'on leur persuadoit qu'ils avoient avec toutes les parties de la nature, & si en même tems le même systême n'eût convenu

tout-à-la-fois à la Musique, à l'Astronomie, à la Physique & même à la Morale. Or, puisque le systême de la Musique Chinoise est précisément le même que celui des Egyptiens, puisque ce systême embrassoit autrefois tous les objets des connoissances humaines, & que, de l'aveu même de ceux des Missionnaires de la Chine qui savent la Musique, la Chinoise est encore aujourd'hui ce qu'elle étoit autrefois, quelles obligations n'aurions-nous pas à ceux qui, au lieu de s'obstiner à introduire notre Musique parmi les Chinois, étudieroient celle de ce peuple, pour tâcher de parvenir à la connoissance du systême de la Musique & conséquemment de toute la Philosophie Egyptienne? Qui sait si un pareil travail ne les conduiroit pas à retrouver la clef des signes & des formules dont se servoient les anciens Egyptiens pour expliquer leur doctrine?

Nous n'insisterons pas davantage sur la Musique ancienne des Chinois, nous n'extrairons même de ce qui a rapport à la moderne, que les portions qui nous paroîtront propres à intéresser la

plus grande partie de nos Lecteurs.

L'Auteur de la traduction que nous avons sous les yeux, lequel va parler désormais, a cru trouver la raison du peu de goût que les Chinois ont pour la Musique Européenne dans la conformation de leurs organes auditifs, qu'il prétend être différente de la nôtre, & dans la maniere dont les Chinois sont élevés. Quoique nous soyons fort éloignés d'adopter ce sentiment à la rigueur & dans toute son étendue, les moyens dont il se sert pour l'appuyer, renferment des observations si curieuses & si piquantes, que nous le rapporterons en entier.

L'Empereur *Kang-hi* avoit entrepris de faire adopter les principes de la Musique Européenne, qu'il goûta très-fort dès qu'on lui en eut expliqué les premiers élémens; il employa pour cet effet le Pere Pereira, Jésuite Portugais, & ensuite M. Pedrini, Missionnaire de la Propagande, l'un & l'autre assez habiles, ou, si l'on veut, suffisamment initiés dans les principes de l'harmonie, pour pouvoir les réduire en préceptes; moyennant le secours de quel-

ques Livres dont ils avoient eu soin de se pourvoir.

Les deux Missionnaires mirent à s'acquitter de leur commission tout le soin & toute l'application dont ils étoient capables. Les peines qu'ils se donnerent eurent le succès le plus heureux; l'Empereur non-seulement approuva tout ce qu'ils avoient fait, mais il ne dédaigna pas de se dire le compagnon de leurs travaux & de publier qu'il avoit eu grande part à leur ouvrage sur la Musique. Le Livre fût imprimé dans l'enceinte même de son palais; tout en étoit beau, papier, caracteres, figures, impression. Sa Majesté en distribua des exemplaires aux *Regulos* & aux Grands de son Empire. Quelques-uns, pour faire leur cour, se donnerent la peine d'étudier les différentes combinaisons des notes *ut re mi fa sol la si ut*, & d'apprendre par cœur quelques airs qu'ils jouoient assez bien sur des instrumens à l'Européenne; mais comme dès leur plus tendre enfance ils étoient accoutumés à entendre parler de *lu* (*a*) de

(*a*) Le mot ou la lettre *lu*, pris en lui-

tiao (*a*), du son de la pierre, de celui de la peau, du son du bois & de

même & dans toute son étendue, signifie *principe*, *origine*, *loi*, *mesure*, *regle*, &c. Les Chinois attribuent l'invention des *lu* & de la Musique à *Hoang-ty* ou à celui qu'on appelloit alors *l'habile à connoître les différences* (*Lung-lun*). Ces *lu* sont au nombre de douze. Le savant Musicien *Tchao-che-te* dit que le *lu* n'est autre chose qu'une industrie, un art, une maniere de modifier les sons. Les *lu* sont divisés en deux parties composées de six *lu* chacune. La premiere contient les *yang-lu* ou *lu* majeurs; la seconde les six *yn-lu*, appellés autrement les six *toung* ou *lu* mineurs. Par *lu* majeurs ils entendent les *lu* graves; & par *lu* mineurs, les *lu* aigus. Les anciens Chinois se servoient des douze *lu* pour désigner les douze lunes qui composent l'année. Tous les efforts que nous avons faits pour percer & dissiper l'obscurité dont cette partie de l'ancienne Musique Chinoise est enveloppée, ont été inutiles: la seule chose qu'on peut conclure du galimathias qui regne dans ce que les Chinois ont dit à ce sujet, c'est que l'ancienne Musique Chinoise avoit du rapport, comme nous l'avons déja remarqué, avec les saisons, les lunes, les élémens & toute la nature.

(*a*) Le mot *tiao* signifie proprement plusieurs choses rangées les unes auprès des autres, *échelle*, & plus communément encore, *tempérament*, *accord*, *union*, &c.

celui du métal, du son des instrumens à cordes & de celui des instrumens à vent; comme ils avoient entendu faire des applications des tons de la Musique aux vertus morales & aux qualités physiques de presque toutes les choses de la nature; que d'ailleurs les principes de la Musique Européenne ne leur présentoient pas des idées aussi magnifiques, ils n'hésiterent pas dans le fond de leur cœur sur la préférence. Le figuré l'emporta sur le réel, & les préjugés firent taire la conviction.

Kang-hi connoissoit parfaitement le génie de la nation qu'il gouvernoit, il vit bien qu'il lui seroit impossible de la forcer à adopter une Musique étrangere. Il savoit combien de ruisseaux de sang avoient fait couler ses ancêtres pour contraindre les Chinois à se faire raser les cheveux à la maniere des Tartares; il ne voulut point renouveller ces tragédies, en exposant ses Sujets à la désobéissance, pour une chose qui au fond n'en valoit pas la peine. Cependant comme c'est un point essentiel dans le Gouvernement Chinois, que chaque dynastie ait sa Mu-

ſique particuliere, il voulut que celle des Tartares Mantchoux eût auſſi la ſienne. Il prit le parti de la faire compoſer ſuivant les principes adoptés dans l'Empire, c'eſt-à-dire conformément aux regles de l'ancienne Muſique; s'il y fit quelque changement, ce fut ſeulement dans la conſtruction des nouveaux inſtrumens, auxquels il conſerva leurs anciens noms, leur forme & leur uſage. Je ne rapporterai rien que d'après les Livres authentiques.

La Muſique qui eſt en uſage ſous la dynaſtie *Tay-tſing*, à préſent régnante, eſt la Muſique appellée *Chao-yo*, la même dont on attribue l'invention à *Chun* (a); on l'emploie principalement dans les ſacrifices. Le chef de cette Muſique, celui qui a inſpection ſur tous les Muſiciens, porte le titre de *Tay-tſchang*, c'eſt-à-dire, de Conſervateur des cinq vertus capitales & abſolument néceſſaires à l'homme, comme membre de la ſociété. Ces vertus ſont un amour univerſel pour tous les hommes, la juſtice, la politeſſe ou

(a) *Chun* gouvernoit l'Empire 2277 ans avant Jeſus-Chriſt.

les manieres, le ſage diſcernement & la droiture du cœur. Il y a un tribunal particulier & un nombre déterminé de Mandarins pour avoir ſoin de ce qui concerne la Muſique.

Lorſque des Rois étrangers ou leurs Ambaſſadeurs viennent rendre hommage à Sa Majeſté Impériale, lorſque l'Empereur tient ſon lit de Juſtice, ou qu'il eſt aſſis ſur ſon thrône pour juger les affaires de l'Empire, on emploie la Muſique *Chao-yo*. Il y a pour cela des Mandarins particuliers, & chaque cérémonie a ſes airs propres. Le *Tay-tſchang* ne préſide en perſonne que dans la Muſique qui ſe fait pour les ſacrifices.

La huitieme année de *Kang-hi*, on fit des réglemens ſur la Muſique & on détermina la méthode qu'on devroit ſuivre déſormais tant dans la théorie que dans l'exécution ou la pratique de cet Art. L'Empereur changea l'épithete de *tranquille* qu'on donnoit à la Muſique de *Chun*, en celle d'*ame de la concorde*; & c'eſt de ce beau nom qu'il décora la Muſique propre de ſa dynaſtie.

La cinquante-deuxieme année du

même regne, on changea les instrumens de Musique & on en fit faire d'une nouvelle construction; on s'attacha sur-tout à déterminer le *hoang-tchoung* (*a*), ce qu'après bien des réflexions on fit de la maniere suivante. On conclut que le *hoang-tchoung* auroit 1 pied 7 pouces 2 lignes plus $\frac{2}{10}$ de lignes. On travailla deux ans de suite à la construction des nouveaux instrumens; & la cinquante-quatrieme année de son regne, l'Empereur fut averti que tout étoit achevé. Le *Tay-tchang*, ou le Président du tribunal de la Musique, supplia très-humblement Sa Majesté de donner ses ordres pour que tous les nouveaux réglemens qu'on venoit de faire par rapport à la Musique, fussent insérés dans son *Livre des grands usages*, afin que tout l'Empire en fût juridiquement instruit. L'Em-

(*a*) *Cloche jaune*. Le mot *hoang* désigne proprement la couleur de la terre jaune. La lettre *tchoung* veut dire *cloche*. Les Chinois regardent la couleur jaune comme la plus parfaite de leurs cinq couleurs primitives; voila la raison pour laquelle ils ont donné le nom de jaune à la cloche, dont le *koung* ou le ton est le plus parfait des tons.

pereur y consentit & porta un édit, dont voici la teneur :

« Le Chef de la Musique de mon » Empire m'a représenté que les nou» veaux instrumens, pour la construc» tion desquels j'avois donné mes or» dres, étant achevés, il étoit à-pro» pos de les faire insérer dans mon » *Livre des grands usages*. Les instru» mens dont on se servoit sous mes » prédécesseurs, étoient à la vérité » d'une très-bonne construction, mais » ils étoient vieux & ne rendoient plus » que des sons sourds & altérés. C'est ce » qui m'a engagé, après les avoir exa» minés moi-même avec beaucoup » d'attention, à en faire construire de » nouveaux sur le modele de ceux » qu'on avoit déja : car je ne suis pas » en état de donner rien de mieux en » ce genre que ce qui avoit été fait » sous la dynastie précédente ; & tous » les éloges que me donne le *Tay-* » *tchang-see*, en me faisant auteur d'un » nouveau systême & d'une nouvelle » invention pour la Musique & pour » les instrumens, doivent être regar» dés comme un effet de son zele pour

» mon service & pour la gloire de
» mon regne.

» Après avoir communiqué mon
» projet à mon premier Ministre, aux
» Chefs des neuf principaux tribunaux
» de ma Cour & à d'autres Officiers
» de mon Empire, je leur ordonnai
» de me dire tout naturellement ce
» qu'ils en pensoient; ils m'ont fait
» d'une commune voix la réponse sui-
» vante :

« Les instrumens de Musique faits
» sous la dynastie précédente sont fort
» imparfaits, ils ne sauroient expri-
» mer ni les délicatesses ni les agré-
» mens ni même les véritables tons de
» la Musique, suivant les principes de
» laquelle on voit bien qu'ils n'ont
» pas été construits; mais Votre Ma-
» jesté a trouvé par ses profondes ré-
» flexions le moyen de corriger ce
» qu'ils avoient de défectueux, &
» d'en faire qui pussent rendre des
» tons justes & véritablement harmo-
» nieux. Nous croyons donc & nous
» sommes pleinement convaincus que
» Votre Majesté rendra un service es-

» sentiel à l'Empire, si elle veut bien
» donner ses ordres pour qu'on grave
» tous ces instrumens & qu'on les in-
» sere dans le Livre des grands usages
» de l'Empire, avec la méthode de
» les construire, leurs dimensions &
» tous les moyens qu'on a employés
» pour les rendre tels qu'ils sont. Il
» seroit à craindre, sans cette précau-
» tion, qu'on en perdît peu-à-peu la
» mémoire, & que dans la suite des
» tems notre Musique ne retombât
» dans l'état d'imperfection d'où Votre
» Majesté l'a tirée. Nous croyons donc
» qu'il est à-propos qu'en les insérant
» dans le Livre des grands usages de
» l'Empire, on marque non-seulement
» la méthode & toute la théorie de
» leur construction, mais encore l'an-
» née & la lune où par ordre de Votre
» Majesté on commencera à s'en ser-
» vir, &c. »

La cinquante-cinquieme année de son regne, l'Empereur *Kang-hi* ordonna au Gouverneur de la provinc de *Petchely* de faire jouer la nouvell Musique dans la salle de Confucius

& de n'employer pour l'exécution de cette Musique que les instrumens de la nouvelle construction.

La deuxieme année d'*Young-tcheng*, l'Empereur ordonna que le Chef de la Musique des descendans de Confucius viendroit prendre du *Tay-tchang-see* les ordres & les instructions nécessaires pour l'exécution de la nouvelle Musique dans la famille de Confucius. Sa Majesté donna les mêmes ordres pour tous les autres Musiciens de l'Empire qui avoient soin de la Musique des temples, des salles & autres lieux où se font les cérémonies publiques. Le même Empereur assigna aussi une Musique particuliere pour la cérémonie du labourage de la terre qui se fait une fois chaque année, & une autre pour le festin qui la suit.

Au commencement & à la fin de chaque année, l'Empereur tient son lit de Justice; on fait alors la Musique *Tchoung-ho-chao-yo*, c'est-à-dire, *qui inspire la véritable concorde*; & on chante le cantique *Yven-ping*, comme qui diroit *la concorde éternelle*; les Regulos, les Grands & les Mandarins des différens ordres viennent se prof-

terner devant l'Empereur assis sur son trône : on joue alors la grande Musique sur le vestibule, & on chante le cantique *King-ping* (respect tranquille). La cérémonie finie, on joue encore une fois la grande Musique *Tchoung-ho-chao-yo*, & on chante le cantique *ho-ping* (union tranquille).

Le jour qu'on lit en présence de l'Empereur l'éloge qu'on a composé en son honneur, on joue la Musique *Tao-yng-yo*, c'est-à-dire *Musique excitatrice*. Il y a pour cette cérémonie deux Mandarins & douze Musiciens. Une des plus grandes cérémonies & où il y a toujours grande Musique, est celle du labourage ; cette cérémonie se fait de la maniere suivante :

Dans un champ destiné uniquement pour cet usage & tout environné de murs, on dresse deux tentes, une du côté de l'Est, & l'autre du côté de l'Ouest.

Il y a quatre Mandarins du premier titre, qui introduisent quatre vieillards choisis parmi les Laboureurs, & qui les présentent à l'Empereur ; il y a de plus quatorze personnes, dont l'office est de lire l'éloge & le détail des avantages

tages de l'Agriculture. Il y a encore six personnes qui sont chargées de battre sur le tambour, sur le *lo* & de se servir du *pan* : (le *lo* est un bassin de cuivre ; le *pan* est composé de deux planchettes qu'on frappe l'une contre l'autre).

En-dehors des tentes il y a des beches, des pioches, des rateaux, des faucilles & des charrues. Il y a aussi deux habits rustiques, l'un pour garantir de la pluie, l'autre du froid.

Vingt Musiciens n'ont d'autre office dans cette occasion que de tenir en main quelqu'un des instrumens du labourage. Cinquante autres Musiciens gardent les étendards des cinq couleurs.

L'Empereur prend une beche, donne un coup ou deux ; il se met ensuite derriere la charrue & trace un ou deux sillons : les quatre vieillards laboureurs l'accompagnent. Après que Sa Majesté a donné l'exemple, les Regulos & les Grands des neuf ordres labourent à leur tour, & l'Empereur est attentif à regarder leur travail. Tout étant fini, Sa Majesté monte en chaise pour se rendre à son appartement. C'est alors que commence la grande Musique : il

y a quatre Mandarins & vingt Musiciens qui accompagnent l'Empereur jusqu'à la porte appellée *Tchai-koung-men*, c'est-à-dire *porte du jeûne* avant les sacrifices des solstices. La Musique cesse alors. Elle recommence après que Sa Majesté est arrivée près d'un grand autel qu'il y a dans l'intérieur de ce palais. Les Musiciens sont placés au côté gauche de l'autel; ils sont différens des premiers, mais en même nombre. La Musique cesse dès que l'Empereur se retire pour se rendre à la salle du trône.

Lorsque le Gouverneur des neuf portes introduit les Mandarins qui ont rapport au peuple, lorsqu'il introduit les quatre vieillards qui viennent rendre hommage à Sa Majesté, lorsque les Regulos, les Grands & les Mandarins des différens ordres félicitent l'Empereur de l'heureux succès de son labourage, on fait la grande Musique sur le perron de la salle du trône. La Musique cesse en même tems que la cérémonie finit. Pendant que l'Empereur se retire, la Musique recommence & dure jusqu'à ce qu'il soit arrivé à la porte intérieure de son appartement. Elle re-

commence de nouveau pour ne finir que lorsque l'Empereur a envoyé des mets de sa table aux Regulos & aux Grands qui ont été de la cérémonie.

Voilà exactement ce qui s'observe dans la cérémonie du labourage de la terre. L'Empereur *Yong-tcheng* y a ajouté bien d'autres choses qui ne sont pas détaillées dans le manuscrit que nous avons sous les yeux, & dont pour cette raison nous ne disons rien ici.

Il y a des Musiciens particuliers pour toutes les cérémonies qui se font chez l'Impératrice mere & chez l'Impératrice femme.

Le premier Empereur de cette dynastie ordonna d'abord que la grande Musique se feroit chez les Impératrices; on décida que quatre femmes, épouses des Mandarins du titre de *Lyng-yo-Koan* tiendroient la place de leurs maris. Il y avoit vingt-quatre Musiciennes qui étoient sous la direction des Maîtres de la *cloche* & du *tambour*, par lesquels elles étoient conduites jusqu'à la porte intérieure du palais, où elles devoient faire la Musique. Huit ans après on cassa les Musiciennes & on leur substitua des eu-

nuques au nombre de quarante-huit. Ces eunuques furent cassés à leur tour & on leur substitua le même nombre de femmes après vingt ans; mais enfin soixante ans après il fut décidé que la Musique qui se feroit chez les Impératrices, ne seroit exécutée que par des eunuques. Le même usage s'observe encore aujourd'hui.

Il y a Musique lorsqu'on offre à l'Empereur un Livre nouvellement imprimé (cela s'entend des Livres faits par autorité publique). Le premier Mandarin de la Musique envoie des Musiciens dans l'endroit du palais appellé *Tche-koan-tsion.* Dès que celui qui porte le Livre est à portée d'être vu, la Musique commence; elle continue jusqu'à ce qu'on soit arrivé à la porte de la bibliotheque. Là on remet le Livre entre les mains des Mandarins qui viennent le chercher pour le présenter à l'Empereur, & la Musique cesse.

Il y a également Musique, lorsque les Docteurs tant d'armes que de Lettres s'assemblent pour les *examens.*

Lorsque le Chef des descendans de Confucius & le Général des Bonzes,

appellés *Ho-chang*, viennent à la Cour, il y a cérémonie & Musique.

Lorsqu'on fait quelque nouveau bâtiment, il y a Musique : 1°. quand on ouvre le terrein pour jetter les fondemens ; 2°. lorsqu'on met la premiere pierre ; 3°. lorsqu'on éleve la premiere colonne ; 4°. lorsqu'on place la premiere poutre ou la poutre principale ; 5°. lorsqu'on pose la premiere porte ; 6°. lorsqu'on met l'avant-toît ; 7°. lorsqu'on place les inscriptions ; 8°. lorsque, le bâtiment achevé, on remercie les esprits, & en particulier l'esprit de la terre. Il y a pour chacune de ces cérémonies dix Musiciens.

L'Auteur passe à la Musique appellée du *Tam-pi-chang* ou du *vestibule*, à la Musique dite *Tchoung-ho* ou *amie de la concorde*, & décrit avec son exactitude ordinaire les formes & les dimensions des divers instrumens affectés à ces différens genres de Musique. Pour faire connoître ce que l'Auteur dit à ce sujet, il faudroit absolument le transcrire en entier ; il nous suffira donc de rapporter les moyens dont il s'est servi pour fixer nos idées sur les dimensions qu'il donne. Cette partie

nous a paru très-curieuse & très-intéressante. Pour qu'on sache précisément à quoi s'en tenir à cet égard, notre Auteur a fait copier le pied chinois tant ancien que moderne, sur l'étalon même du *Koung-pon* qui est la mesure authentique & celle qui doit servir de regle à toutes les autres.

Le pied chinois, dit-il, n'a pas toujours été le même. Anciennement il étoit court : aujourd'hui peu s'en faut qu'il ne soit de la longueur de notre pied-de-Roi ; mais dans tous les tems il a été divisé en dix pouces, & chaque pouce en dix lignes.

La cinquieme année de *Chun-tché*, on fit des réglemens pour les balances & les mesures. Ces mêmes réglemens furent adoptés la dix-huitieme année de *Kang-hi*, & insérés dans le Livre des grands usages de l'Empire, comme on le voit dans le Livre intitulé *Tay-tsing-hoei-tien*, article 23.

Le poids & la balance, dit l'article que je viens de citer, ont servi de regle pour déterminer le pied & le pouce. On prit de l'or rouge, que les Chinois appellent *tche-kin*, c'est-à-dire de l'*or pur*, 16 onces + $\frac{8}{10}$ d'once ;

de l'argent fin, 9 onces; de cuivre rouge, 7 onces + $\frac{1}{10}$ d'once; du *he-kien* ou du plomb noir, 9 onces + $\frac{9}{10}$ + $\frac{3}{100}$ d'once.

On fondit tous ces métaux l'un après l'autre, on en fit un cube de chacun, & chaque face du cube avoit un pouce. C'est de ces pouces que le pied est composé.

Du reste après avoir comparé l'once chinoise avec l'once qui chez nous contient huit gros, il se trouve que notre once est plus petite que l'once chinoise de $\frac{1}{9}$; car neuf gros font exactement équilibre avec ce qu'ils appellent *leang* (once).

L'Auteur finit par quelques réflexions sur la méthode qu'observent les Chinois dans la composition & dans l'exécution de leur Musique.

En ce point, comme en une infinité d'autres, les Chinois semblent avoir pris le contrepied de ce qui se pratique en Europe. Il n'y a dans la Musique de ce peuple, ni basse, ni taille, ni dessus, tout y est à l'unisson; mais cet unisson est varié suivant la nature & la partie de chaque instrument; & c'est dans cette variation

que consistent l'habileté du Compositeur, la beauté d'une piece & tout l'Art musical.

Il seroit inutile de combattre là-dessus le préjugé national. En vain s'efforceroit-on de prouver aux Chinois qu'ils doivent trouver du plaisir dans une chose où ils n'en trouvent réellement point. Disciples de la belle nature, à ce qu'ils prétendent, ils croiroient s'écarter des regles qu'elle prescrit, si pour flatter l'oreille, ils lui faisoient entendre une multiplicité de sons qui n'est propre qu'à la fatiguer. Pourquoi, disent-ils, jouer en même tems plusieurs choses différentes? Pourquoi les jouer si rapidement? Est-ce pour montrer la légereté de votre esprit & l'agilité de vos doigts, ou est-ce simplement pour vous récréer & pour plaire en même tems à ceux qui vous écoutent? Si c'est la premiere de ces vues qui vous anime, vous avez rempli votre objet, & nous avouons que vous nous surpassez; mais si c'est pour vous récréer & pour nous plaire, nous ne voyons pas que vous en preniez le chemin. Vos concerts, sur-tout s'ils sont un peu longs, sont des exercices

violens pour ceux qui les exécutent, & de vrais supplices pour les personnes qui les écoutent. Il faut absolument que les Européens soient organisés tout autrement que nous ; vous aimez les choses compliquées, nous nous plaisons à celles qui sont simples : dans votre Musique vous courez souvent à perte d'haleine ; dans les nôtres nous marchons toujours d'un pas grave & mesuré. Rien ne fait mieux connoître quel est le génie d'une nation, que la Musique qu'elle goûte. D'un esprit vain, frivole & léger, il ne peut sortir que des productions qui lui ressemblent ; & ces sortes de productions ne peuvent plaire qu'à ceux qui sont marqués au coin de l'inconstance & de la légereté. Nos Anciens ne s'y méprenoient guere ; habiles dans la connoissance du cœur humain, ils étoient persuadés que rien n'étoit plus propre à décéler le fonds du caractere, que le goût qu'on fait paroître pour tel ou tel autre genre de Musique. Nous ne les valons pas à beaucoup près ; mais héritiers de leurs écrits, de leurs préceptes & de leurs méthodes, nous croirons toujours,

quoi qu'on nous dise, nous écarter des voies de la nature & des bonnes mœurs, lorsque nous adopterons une Musique compliquée, confuse, sautillante, & dont les mouvemens trop variés ne font que remuer un peu le sang, sans pénétrer jusqu'à l'ame. En cela, comme en bien d'autres choses, les êtres qui nous sont inférieurs doivent nous servir de modele; examinons-les de près, & voyons quels sont les procédés qu'ils tiennent. A-t-on jamais vu, par exemple, des oiseaux de la même espece faire entre eux des concerts, dans lesquels l'un chante la tierce, la quarte & la quinte de ce que l'autre entonne? Non, sans doute; mais lorsque l'un d'eux entonne son ramage naturel, l'autre l'écoute ou chante à l'unisson: cependant nous nous plaisons à les entendre, nous les admirons, nous en sommes enchantés. D'où vient cela? C'est que notre oreille déteste la confusion; elle aime à distinguer ce qu'elle entend, & à le goûter à loisir; elle veut enfin pouvoir porter jusqu'à l'ame la sensation dont elle est affectée, l'y faire passer sans travail, & lui en rendre pour ainsi dire raison.

Il en eſt de nos oreilles à-peu-près comme de nos yeux : ceux-ci veulent ſe repoſer doucement ſur les objets, pour pouvoir parcourir les beautés qu'ils renferment, les admirer & en être émus ; celles-là, quoiqu'un peu plus promptes à la vérité, veulent néanmoins être entraînées comme malgré elles & ſans aucun travail de leur part, par les charmes d'une bonne mélodie. Que diriez-vous de nous, ſi pour vous donner le plaiſir de voir en peinture tout ce que les vingt-deux dynaſties qui ont ſucceſſivement gouverné notre Empire, ont fait de grand & de remarquable, nous vous montrions dans un ſeul tableau cet amas confus d'actions de tous les genres? Pourriez-vous bien les y diſtinguer ? Ne nous diriez-vous pas que vous voyez à la vérité des couleurs, & des couleurs bien nuancées, des figures, & des figures bien exprimées ; mais tout cela ſi confuſément & d'une maniere ſi compliquée, que rien de net & de diſtinct ne s'imprimeroit dans votre cerveau ? Ou bien encore que penſeriez-vous d'une perſonne qui ayant toute l'hiſtoire de notre Empire en pluſieurs

centaines de tableaux, feroit paſſer ſous vos yeux chacun de ces tableaux avec une rapidité extrême, & vous demanderoit enſuite froidement ſi vous n'avez pas reconnu avec plaiſir la vérité de ce qu'ils repréſentent, & ſi vous n'en avez pas admiré toutes les beautés? Vous lui répondriez ce que vous nous mettez dans la néceſſité de vous répondre, lorſque vous nous demandez ſi nous ne trouvons pas votre Muſique admirable. Nous n'avons entendu, vous diſons-nous, qu'un mêlange confus & deſordonné de ſons hauts & bas, ſans avoir pu diſtinguer en aucune façon ce qu'ils vouloient exprimer.

Tels ſont les raiſonnemens des Chinois modernes, pourſuit notre Auteur: raiſonnemens pitoyables, ſi l'on veut, mais dont il n'eſt pas aiſé de leur faire ſentir le faux. Laiſſons-les donc dans leur ignorance, puiſqu'il n'eſt pas poſſible de les en tirer. Victimes des préjugés d'une éducation qui leur enſeigne que tout ce qui eſt bon ſe trouve chez eux, que la Muſique inventée par leurs ancêtres eſt ce qu'il y a de plus parfait au monde, & ne reconnoiſſant d'ailleurs pour juges de leurs

ſenſations que des organes ſtupides ou émouſſés, ils ſe moqueront toujours de nous, quand nous voudrons leur perſuader que leur Muſique, pour être bonne, devroit être compoſée ſuivant les regles que nous obſervons en Europe.

Je viens de le dire (c'eſt toujours l'Auteur qui parle), & j'en ſuis convaincu : leurs organes auditifs ſont ſtupides ou émouſſés. J'en juge par le peu d'impreſſion que font ſur eux nos plus beaux airs de Muſique, nos airs les plus tendres mêmes & les plus pathétiques, comme certains *adagio* & quelques airs de mouvement de nos meilleurs Auteurs tant Italiens que François, joués par d'habiles Maîtres, tels que ſont quelques Jéſuites Allemands qui ſont dans cette Cour, dont l'un en particulier joue du violon, & l'autre touche du clavecin, avec toute la préciſion, la légereté, l'agrément & la délicateſſe imaginables. Je n'ai point fait l'anatomie des oreilles chinoiſes; mais à en juger par l'extérieur, elles reſſemblent fort peu aux nôtres. Elles ſont, dans preſque tous les Chinois que j'ai vus, longues, larges, pendans

tes, épaiſſes, ouvertes, molles, c'eſt-à-dire, d'une ſubſtance qui tient beaucoup plus de la chair que du cartilage, peu ou preſque point bordées. Tout cela joint au climat qu'ils habitent & au peu de précaution qu'ils prennent pour ſe garantir des impreſſions de l'air, ne contribueroit-il pas à cette inſenſibilité qu'ils témoignent & qu'ils ont en effet pour cette mélodie enchantereſſe, pour ces brillans accords qui affectent ſi délicieuſement une oreille européenne?

Les changemens qui arrivent ici dans la température de l'air, ſont extrêmes (je parle de Peking & de ſes environs, qui ſont de toute la Chine les ſeuls lieux que je connoiſſe par moi-même); on y paſſe d'un très-grand froid à une chaleur exceſſive, d'une ſéchereſſe extrême à la plus grande humidité. En hyver le thermometre de M. Réaumur deſcend pour l'ordinaire depuis le huitieme juſqu'au douzieme degré au-deſſous de la congelation, & il monte en été depuis le vingtieme juſqu'au trente-deuxieme degré au-deſſus du terme de la glace. Il eſt des années où le froid & le chaud paſſent

ses deux termes que je viens d'assigner, d'après plusieurs années d'observations journalieres faites sur un bon thermometre placé en plein air contre un mur qui regarde directement le Nord ; mais cela arrive pour si peu de tems, qu'il ne mérite pas d'être mis en ligne de compte pour les conséquences que j'en veux tirer. Ainsi en prenant une moyenne proportionnelle tant pour le froid que pour le chaud, nous aurons pour le froid ordinaire de l'hyver de Peking dix degrés au-dessous, & pour le chaud de l'été vingt-six degrés au-dessus du terme de la congelation : ce qui fait trente-six degrés de différence, dont la moitié dix-huit peut être prise pour la température des deux autres saisons ; ce qui s'accorde en effet avec les observations faites dans les jours tempérés & sereins.

Ce que je viens de dire ne suffiroit pas néanmoins pour donner l'idée d'une extrémité entre le froid & le chaud, telle que je l'ai assignée d'abord, s'il n'y avoit pas d'autres causes qui concourussent à produire le même effet ; mais il y en a de plus

d'une sorte : la premiere c'est l'humidité, mais une humidité si grande, que tous les êtres sensibles & insensibles, en un mot que toute la nature paroît ici s'en ressentir. Les hommes & les animaux sont alors foibles, abattus, & respirent à peine; leurs fibres sont toutes relâchées; une sueur abondante & continuelle les rend incapables de tout exercice un peu fort, & les épuise presqu'entierement. La terre semble dans ce tems-là redoubler d'énergie & de fécondité; elle produit comme d'elle-même, tout croît, tout pousse à vue d'œil; le bois, quelque vieux & de quelque espece qu'il soit, travaille, se renfle, se courbe & prend une forme toute différente de celle qu'il avoit; les pierres mêmes & les métaux souffrent aussi leurs changemens. C'est sur la fin de l'été que tout cela arrive; mais dès qu'une fois le vent de Nord commence à souffler, cette grande humidité disparoît, la terre redevient aride, tout se desseche, tout fend; des tourbillons de vent enlevent la poussiere & obscurcissent l'air; les fibres qui étoient toutes relâchées se tendent précipitam-

ment & avec effort ; les pores qui étoient tout ouverts se resserrent tout-à-coup ; & les sueurs interceptées occasionnent quantité de maladies dont il n'est pas aisé de se préserver. Le vent qui vient de cette partie du monde qui est entre le Nord & l'Ouest, est ici si aigu, qu'il pénetre jusqu'à la moëlle des os au-travers d'une double & triple fourrure, quoique le thermometre ne marque quelquefois que le quatrieme, cinquieme ou sixieme degré au dessous du terme de la congelation.

La deuxieme cause est la nature même de l'air, ou, pour m'exprimer plus exactement, la nature de l'athmosphere dans laquelle on respire ici. Cette athmosphere est sujette à des vicissitudes journalieres & presque momentanées, comme je m'en suis convaincu par des expériences réitérées du barometre, du thermometre & de l'hygrometre. Elle est si fort chargée de parties nitreuses, que dans certains tems de l'année le nitre tombe en assez grande quantité pour en couvrir la surface de la terre ; j'en ai vu & ramassé

moi-même dans les campagnes voisines de Peking.

C'est à ces parties nitreuses qui sont dans l'air, que j'attribue quantité de phénomenes que nous voyons tous les jours & qu'il seroit difficile d'expliquer, si l'on vouloit avoir recours à d'autres causes. Par exemple, dès qu'une fois l'eau des ruisseaux ou des rivieres a été congelée, ce qui arrive par un froid médiocre tel que celui qui est marqué sur le thermometre par cinq degrés au-dessous du zero ; dès qu'une fois, dis-je, cette eau est prise, elle ne dégele plus de tout l'hyver, quelque tems qu'il fasse & de quelque partie du monde que le vent souffle. En été même on conserve la glace assez long-tems sans user d'aucune précaution ; pour la transporter d'un lieu à un autre, on en attache les gros quartiers avec des cordes, & on les porte dans les rues comme on porteroit une piece de bois. Ceux qui la distribuent en détail ne la renferment pas dans des lieux particuliers, comme on fait chez nous, ils n'ont pas même des boutiques ; mais dans un coin de rue

ils l'exposent aux yeux du Public & aux ardeurs du soleil, comme ils feroient toute autre marchandise. Ce qui s'en est fondu ou évaporé au bout de la journée est si peu de chose qu'ils le comptent pour rien. Il y a plus : on fait ici par curiosité des lanternes ou des fanaux de glace, dont on peut se servir plusieurs jours comme d'une lanterne ou d'un fanal ordinaire.

On dit qu'à Madrid on ne sent aucune mauvaise odeur dans les rues, quoiqu'on y jette perpétuellement toutes les immondices & toutes les saletés des maisons. Il en est de même ici; le nez seul ne sauroit nous indiquer ces sortes de lieux qui sont faits pour recevoir les excrémens humains, parce qu'ils n'exhalent point ces corpuscules infects qui pour l'ordinaire en font ailleurs si fort redouter le voisinage, ou plutôt parce que ces corpuscules sont à peine émanés qu'ils sont absorbés ou purifiés par cette quantité de corps nitreux ou salins qui nagent ici dans le fluide des airs.

Cette digression, poursuit notre Observateur, paroîtra peut-être trop longue, mais elle n'est ni étrangere, ni

inutile à mon sujet. Le climat influe nécessairement sur les passions & les goûts ; le moral & le physique se touchent de bien près ; la chaîne qui les lie l'un à l'autre est si forte, qu'il n'y a guere que des agens surnaturels qui puissent la rompre.

Je conclus de tout ce que je viens de dire, que les nerfs auditifs & les autres parties qui servent à recevoir & à transmettre les sons, doivent être, parmi ceux qui sont nés & élevés dans cette extrémité de l'Orient, dans un tout autre état qu'ils ne sont parmi ceux qui naissent & qui reçoivent leur éducation dans notre Occident. On pensera comme moi, sur-tout si aux raisons que j'ai déja apportées on ajoute le peu de précaution que mettent les Chinois dans leur maniere de vivre : car à les prendre dès leur naissance jusqu'à l'âge le plus avancé, on trouvera qu'ils font précisément tout ce qu'il faut pour vicier leurs organes. Je parle de leurs organes auditifs.

Ici dès qu'un enfant est né, on ne s'avise pas de lui couvrir la tête avec plusieurs sortes de bonnets, comme on le pratique chez nous ; mais on la

lui laiſſe telle qu'elle eſt ſortie du ventre de la mere; & lorſque la nature travaille elle-même à la garantir des impreſſions de l'air, en faiſant croître les cheveux qui doivent la couvrir, les parens ſe hâtent de faire raſer cette tête encore tendre, pour l'accoutumer, diſent-ils, à une opération à laquelle elle ſera ſujette toute la vie; de ſorte qu'aujourd'hui les Chinois ne ſont pas moins amateurs d'une tête raſée, qu'ils l'étoient autrefois d'une tête ornée de tous ſes cheveux; & comme autrefois, c'eſt-à-dire dans les commencemens de cette dynaſtie, il s'en eſt trouvé parmi eux qui ont mieux aimé perdre la vie que leurs cheveux, il s'en trouve aujourd'hui qui ne craignent pas de s'expoſer aux derniers ſupplices, en tranſgreſſant les loix qui défendent de ſe raſer dans certaines circonſtances.

Du moins s'ils uſoient de quelques précautions, comme de porter certaines coëffures, de couvrir leur tête pendant la nuit, il n'y auroit pas grand inconvénient à ce qu'ils fuſſent tondus; mais quelque froid qu'il faſſe, leurs oreilles ſont toujours à décou-

vert. Les bonnets dont ils se servent ne leur couvrent jamais que le dessus de la tête & un tant-soit-peu de la partie supérieure du front. Jamais ils ne dorment que la tête nue. Leurs appartemens sont humides, car ils sont tous au rez-de-chaussée, & pour la plûpart entre cour & jardin. Si l'on excepte les Princes & quelques grands Seigneurs qui ont des lits faits de bois, presque tous les autres en ont qui sont faits de briques, sur lesquels ils étendent un ou deux matelats, mais si minces qu'on ne conçoit pas comment des gens si mols peuvent s'en accommoder. Or des têtes ainsi rasées, si peu soignées & exposées sans cesse aux vicissitudes & aux intempéries d'un air tel que celui que j'ai tâché de faire connoître, à combien d'accidens fâcheux ne doivent-elles pas être sujettes ? Celui de tous qui a le plus de rapport au sujet dont il s'agit ici, est une espece de surdité ou de dureté d'oreille, dont il est rare qu'un Chinois soit exempt, quand une fois il a atteint la quarantieme ou la cinquantieme année de son âge. Faut-il être surpris que leur Musique leur plaise

infiniment plus que la nôtre, & qu'ils aiment mieux entendre le bruit du tambour, le son des cloches ou des bassins de cuivre, que les accords harmonieux & touchans de nos instrumens d'Europe ?

Comme leur goût pour la Musique est tout différent du nôtre, leur maniere de l'enseigner & de l'apprendre ne l'est pas moins. Un maître commence à la vérité, comme chez nous, par faire connoître à ses écoliers les caracteres & les différens signes qu'on emploie dans la Musique; mais il ne s'amuse pas à leur faire entonner de suite ou par degrés conjoints une suite de mots qui ont chacun un ton déterminé, il s'en repose sur leur intelligence & sur la longueur du tems.

Les caracteres musicaux des Chinois ne different pas de leurs caracteres d'écriture, & leur maniere de noter est conforme à leur maniere d'écrire, c'est-à-dire que leurs notes vont de suite de haut en bas & de droite à gauche. Leurs notes n'ont proprement aucun ton déterminé; car le même ton joué par un instrument, par exemple, aura

un tout autre nom, s'il est joué par un autre instrument.

Les Musiciens Chinois ne font usage que de la mesure à quatre tems, encore la battent-ils d'une maniere tout-à-fait singuliere. Chaque tems a un nom qui le désigne; & c'est par la prononciation de ce nom, qu'on mesure la durée du tems auquel il est affecté : par exemple, le premier tems se bat de la main droite sur le côté gauche, en disant *tang-ga ;* on ramene ensuite la main droite sur l'estomac, en disant *toung*, & c'est le second tems : ainsi le premier tems de cette mesure est double du second. De l'estomac on revient frapper sur le même côté gauche, & l'on dit *tang;* on laisse la main en prononçant *tang-hy* qui est une espece de repos & la mesure du troisieme tems; du côté gauche on ramene de nouveau la main sur l'estomac en prononçant *toung*; après quoi on fait usage de la main gauche de la même maniere que si ayant entre ses doigts deux planchettes, on vouloit les heurter l'une contre l'autre, en disant *tche ;* & c'est-là le quatrieme tems

&

la fin de la mesure. Cependant cette mesure n'est guere que pour ceux qui apprennent à jouer du tambour de quelque espece qu'il soit. Au tems *tang-ga* on doit frapper sur le bord du tambour, au tems *toung* on doit frapper sur le milieu, au tems *tang* on frappe encore sur le bord, au tems *tcha* on frappe sur le milieu, & le joueur de castagnette donne le signal que la mesure est finie.

La valeur des notes se connoît pour l'ordinaire par l'espace qu'elles occupent. Le Compositeur, le compas à la main ou simplement à vue d'œil, détermine d'abord tout l'espace que doit occuper une mesure entiere; il assigne ensuite à chaque note la partie de cet espace qui lui convient, suivant qu'il veut qu'on le tienne ou qu'on le passe rapidement.

Mais nous ne nous appercevons pas que nous excédons les bornes convenables à un extrait; nous réserverons ce qui regarde la Danse Chinoise pour le volume prochain.

ARTICLE II.

LETTRE de M. Louis Coltellini *de Cortone, à M.* Michelange Grima, *Professeur de Médecine, de Chirurgie & d'Anatomie, sur les os fossiles d'éléphant qu'on trouve dans le Cortonois.*

MONSIEUR,

DANS la Lettre que je vous écrivis dernierement, je vous parlois d'un homme de Lettres qui composa une hymne à la Paresse, & qui se faisoit gloire d'être le Prêtre de cette Divinité. Je voulois en ce moment excuser par l'exemple d'autrui la négligence qui se glisse quelquefois de ma part dans notre commerce épistolaire. Au fond ma maniere de penser est fort différente; & loin de briguer un emploi dans le temple de l'indolente Déesse, je reconnois qu'il ne sauroit subsister que sur les ruines de la société. Je vous écris donc; & comme, à l'exemple de Pline, rien n'est moins de mon goût

que des Lettres de bagatelle, je prendrai pour mon texte un point d'Histoire Naturelle. Votre goût pour les connoissances solides m'autorise à penser que vous ne me désapprouverez point.

On trouva, vers la fin de novembre de l'année 1759, dans un bien de campagne appartenant au Marquis *de Petrella*, & situé à Fusigliano dans le territoire de Cortone, un morceau d'os d'éléphant, incrusté en grande partie d'une matiere pierreuse. Je donnai aussi-tôt avis de cette découverte au savant Docteur Lami, qui en fit part au Public dans ses *Nouvelles littéraires Florentines*; ensorte que vous avez pu en avoir connoissance à Paris.

Il est bien vrai que ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on a trouvé de pareils os fossiles dans nos environs; mais on n'avoit point encore, ce me semble, examiné si ces fossiles étoient de véritables os d'éléphant: & cette opinion pouvoit avec raison n'être réputée qu'une opinion vulgaire & peu fondée. En effet, toutes les fois qu'on a déterré de grands ossemens, aussi-tôt le peuple les a qualifiés d'os d'éléphant, & cela sans autre raison que leur gran-

deur. Mais de ce que ces ossemens sont d'une grandeur démesurée, devoit-on en conclure qu'ils ne pouvoient être que les débris de ce grand quadrupede ? Non, sans doute. Les Mémoires de l'Institut de Bologne apprennent qu'on trouva en 1751 dans le territoire de cette ville, de grands os recouverts d'une incrustation saline ; cependant on ne se hâta point de les regarder comme des os d'éléphant, & cette judicieuse circonspection étoit fort à-propos : car l'on reconnut ensuite que ces os étoient ceux de quelque grand poisson du genre cétacée. Cet exemple montre qu'on ne doit point se hâter de qualifier d'os d'éléphant les ossemens pétrifiés ou à-demi calcinés, qui se trouvent assez fréquemment dans nos campagnes.

J'ai donc entrepris d'examiner ce qu'on doit en penser, & je me suis assuré non-seulement par l'inspection attentive, mais encore par diverses comparaisons anatomiques, que l'os dont je parle est un vrai os d'éléphant, & qu'il est un fragment d'une des défenses de cet animal. Voici comment j'y suis parvenu.

Pendant qu'on parloit ici de cet os fossile, j'appris de M. le Chevalier Sernini qu'il avoit autrefois vu chez un Apothicaire nommé M. *Galeazzi*, une grande quantité de pareils os qu'on supposoit être d'éléphant & qui avoient aussi été trouvés auprès de Cortone. Nous allâmes ensemble chez cet Apothicaire; mais le bonhomme qui regardoit ces os pris en poudre comme un spécifique des plus précieux contre les diarrhées, en avoit déja vendu la plus grande partie : néanmoins nous trouvâmes encore chez lui un morceau beaucoup plus grand que celui qu'on avoit découvert à Fusigliano. Ce morceau n'étoit pas pétrifié comme le dernier, mais réduit en une matiere friable, de sorte qu'il paroissoit calciné.

Nous examinâmes aussi dans le cabinet de M. Galeotto Corazzi un autre grand morceau de ces mêmes dents d'éléphant, pétrifié & trouvé ces dernieres années dans les environs de Cortone, au lieu appellé *la Selva*. Nous confrontâmes ces trois os fossiles avec un morceau de dent d'éléphant, venu depuis peu d'Asie, & nous trouvâmes

qu'il y avoit entre eux une parfaite ressemblance. Nous y remarquâmes la même structure & en particulier la même conformation des couches qui se recouvrent les unes les autres ; enfin la substance de chaque couche, qui est composée de petites fibres qui se croisent, nous parut parfaitement semblable à celle de l'yvoire. Ainsi l'on ne peut douter que ces os fossiles ne soient de véritables os d'éléphant, & l'on peut par analogie étendre la conséquence aux autres qu'on a trouvés en divers tems dans ce territoire. Mais voici quelque chose de plus décisif.

M. l'Abbé Mearini, Prêtre de cette ville, homme savant & sur-tout habile dans les travaux d'Optique, m'apporta au mois d'avril dernier une mâchoire entiere d'éléphant qu'il avoit trouvée dans le district de Farneta, village de ce diocese. Cette mâchoire est pétrifiée en grande partie, & sur-tout de deux côtés, où l'incrustation pierreuse s'éleve à la hauteur d'un pouce, & a toute la dureté de la pierre ; mais la partie supérieure & la cavité interne sont découvertes, ensorte qu'on apper-

çoit distinctement la substance osseuse, qui est telle qu'elle doit être dans les os maxillaires, suivant les descriptions des Anatomistes. On voit entr'autres la configuration interne de l'os, laquelle est spongieuse & friable, de maniere qu'elle cede à l'impression de l'ongle; mais ce qu'il y a de plus remarquable, c'est une dent qui sort de son alvéole & qui, au lieu d'être spongieuse & friable comme la substance de la mâchoire, est d'une grande dureté & entierement ressemblante non-seulement au morceau d'os fossile trouvé à Fusigliano, mais encore à celui de dent d'éléphant, dont j'ai parlé plus haut.

Je dois enfin à M. Muzio Angelieri Alticozzi, Gentilhomme de cette ville, un des plus curieux morceaux de ce genre. C'est un fémur presque entier d'éléphant, qu'il a découvert lui-même dans un de ses biens de campagne appellé *la Rota*, situé dans le territoire de Cortone. Cet os, qui est long d'une brasse de Florence & qu'on ne sauroit méconnoître pour le fémur de quelque énorme quadrupede, est aussi pétrifié, sur-tout dans l'extrémité su-

périeure, qu'on appelle *la tête.* Le col qui la joint au corps de l'os, eſt oblique & un peu tourné en-dehors, conformément aux deſcriptions oſtéologiques. On a encore remarqué que la ſubſtance intérieure du col du fémur étoit ſpongieuſe, caverneuſe & aſſez fragile. C'eſt auſſi ce que j'obſerve dans l'os foſſile dont je parle; car il s'eſt rompu en travers, pendant qu'on le tiroit de la terre, & il s'eſt même encore fendu, tandis que je le maniois pour le conſidérer. Cet accident m'a procuré la commodité d'examiner ſa ſtructure interne, que j'ai trouvée conforme à la deſcription que M. de Gorter donne de celle du fémur. J'ai enfin remarqué dans la cavité du corps de l'os la ſubſtance réticulaire qui ſert de ſoutien à la moëlle, & qui eſt aujourd'hui remplie d'une matiere terreuſe, jaunâtre & graſſe. Je ne dis rien des autres particularités que les Anatomiſtes obſervent, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, dans l'os fémur; elles ſe trouvent auſſi dans la portion qui ſubſiſte de celui-ci : car je dois remarquer qu'il lui manque la partie inférieure.

Je n'ignore pas que les deſcriptions

dont je viens de parler, sont celles du fémur humain; mais vous savez qu'il y a entre l'homme & plusieurs quadrupedes, de grandes ressemblances en ce qui concerne la structure, la situation & l'action de diverses parties. Parmi ces quadrupedes je ne vois que l'éléphant, auquel puisse convenir un ossement tel que celui dont je parle. C'est pourquoi je crois pouvoir sans crainte conclure de cet examen, que ce os est, ainsi que les autres, un reste de ce grand animal.

Je passe présentement à une autre question, savoir, d'où viennent ces os d'éléphant qu'on trouve en si grande quantité dans ce pays. C'est ici le nœud de la difficulté. Quelques-uns recourront à Annibal qui conduisit en Italie plusieurs éléphans; mais ce Capitaine n'en avoit plus qu'un lorsqu'il passa à la vue de notre ancienne ville: car Polybe nous apprend que tous ses éléphans, à l'exception d'un seul, avoient péri à la journée de Trebbie. D'autres remonteront au tems de Sesostris; mais il est fort incertain que ce Monarque Egyptien soit venu en Italie & qu'il y ait conduit des éléphans, comme le

remarque le ſavant Chevalier Laurent Guazzeſi. On pourra encore attribuer la cauſe de ce phénomene d'Hiſtoire Naturelle aux déluges, aux bouleverſemens & aux révolutions qu'a éprouvés la ſurface de la terre : recours ordinaire pour expliquer ce dont on ne ſauroit trouver la raiſon ; & ſource d'une multitude d'hypotheſes comparables aux fables des Poëtes. Ceci ſoit dit en paſſant. Pour moi je pourrois me borner à ce que j'ai démontré, ſans trop me ſoucier de l'expliquer : néanmoins je ne puis réſiſter à l'envie d'en rendre auſſi quelque raiſon ; la voici, ſelon moi.

Il y a déja long-tems que d'habiles Naturaliſtes ont conjecturé que la Toſcane eſt une des plus anciennes protubérances de la ſuperficie de la terre, au-deſſus de la mer. Ceci vous étonnera, ſans doute ; mais voici quelque choſe qui le fera encore davantage. Ces montagnes, dont le ſol de la Toſcane eſt compoſé, & qui ſemblent du premier abord être du nombre des montagnes primitives, ou de celles de la premiere formation, ne ſont rien moins que cela ; puiſqu'elles renferment des

végétaux, des animaux & des minéraux qui ont pris naiſſance ailleurs. Mais pour ne pas remonter trop haut, nous ſuppoſerons ces montagnes, de la premiere formation. Vous connoiſſez la ſituation de notre pays; vous ſavez qu'on peut le comparer à un quadrilatere, dont le côté ſeptentrional eſt formé par une chaîne de montagnes, ſavoir celles de Cortone; & le méridional par celles de Sienne. Le lac Traſimene qui eſt au Levant, & le canal de la Chiana qui eſt au couchant, forment les deux autres côtés. Entre les montagnes de Cortone & celles de Sienne eſt une longue file de petites collines avec leurs terreins adjacens. Ce territoire, qu'on appelle *Chiuſo*, eſt un ſol ſtérile, formé de gros ſable, de glaiſe, de couches de terre de différentes eſpeces, & de diverſes concrétions minérales, mêlées avec des débris de teſtacées. C'eſt dans ce terrein que ſe trouvent ces os d'éléphant pétrifiés, ainſi que divers corps marins. Ainſi l'on ne peut douter qu'il ne doive ſon origine aux débris de divers matériaux, autres que ceux qui compoſent la plaine ou le ſol de Cortone : il faut

par conſéquent que ces collines ayent été formées ſous l'eau.

Ceci une fois établi, voici mon ſentiment, ou, ſi vous l'aimez mieux, mes conjectures. Je penſe qu'anciennement cette double chaîne de montagnes que j'ai décrite plus haut, étoit habitée par une race d'éléphans indigenes ; lorſque ces animaux étoient morts, leurs oſſemens étoient entraînés par les pluies dans les rivieres, & celles-ci les emportoient juſqu'à cette mer qui rempliſſoit l'intervalle entre les deux chaînes de montagnes. Ces matieres & quantité d'autres, pouſſées par des courans oppoſés, ſavoir les torrens qui deſcendoient des montagnes de Cortone & ceux qui ſortoient des montagnes de Sienne, ont dû s'amonceler vers le milieu : c'eſt ainſi qu'ont pu ſe former les petites collines dont j'ai parlé. La mer s'étant enſuite retirée par des cauſes que je n'entreprendrai pas de démêler, ces amas de terre & de ſable, dans leſquels les os dont il s'agit étoient enfouis, ſont peu-à-peu devenus des lieux ſecs & habitables. A l'égard du tems où ils ont commencé d'être habités, on peut ham

diment avancer qu'il est très-reculé, puisqu'on trouve dans ces mêmes terres une grande quantité d'urnes, de tombeaux, de médailles, d'idoles & d'autres monumens tant Etrusques que Romains.

Mon sentiment sur l'ancien état de ce pays paroîtra encore plus vraisemblable, lorsqu'on aura observé sa situation entre la Chiana & les lacs de Trasimene, de Chiaro di Chiusi & de Montepulciano, qui ont fait pendant long-tems de la plaine de Cortone un pays marécageux, & qu'on n'est venu à bout de dessécher que depuis quelques générations. Enfin on ne pourra douter qu'il ait été long-tems sous les eaux, lorsqu'on considérera que malgré ses digues & ses levées, il est encore fréquemment inondé. Nous en avons eu ces dernieres années un exemple frappant & propre à donner une idée de ce qu'étoit cette contrée, aux tems dont je parle.

Il n'est pas difficile d'expliquer pourquoi depuis bien des siecles il n'y a plus d'éléphans dans ce pays. Les hommes s'y étant fixés lorsqu'il fut devenu habitable, & s'y étant multi-

pliés, ils ont dû naturellement chercher à détruire ces voisins incommodes & dangereux. Plusieurs autres causes peuvent encore avoir contribué à leur destruction; & l'on sent aisément comment la mémoire même de leur éxistence a pu se perdre dans une aussi longue suite de siecles que celle qui s'est écoulée depuis cet événement. Peut-être en trouveroit-on des traces dans les anciens Historiens du pays, dont Aulu-Gelle, Macrobe, Censorin & d'autres font mention; mais aucun d'eux ne nous étant parvenu, on est obligé de renoncer à ce genre de preuve.

Néanmoins au défaut du témoignage de quelque ancien Auteur, je puis alléguer une autre preuve de l'existence de ces animaux dans la Toscane; elle est tirée de certaines médailles Etrusques, qu'on trouve chez nous en grande quantité. On y voit d'un côté une tête de jeune homme sans ornement, & de l'autre la figure d'un éléphant avec diverses lettres. Cette empreinte me paroît devoir être regardée comme un monument de l'existence des éléphans dans notre pays.

Je finis en remarquant que le sentiment que je viens de développer n'est point aussi nouveau qu'on pourroit le penser. Le célebre Docteur Jean Targioni avoit déja parlé, dans les tomes 5 & 6 de ses *Voyages*, des os d'éléphant trouvés dans les deux Valdarno. Il observe encore qu'on avoit souvent découvert dans les collines de la Toscane de pareils os provenans d'éléphans de différens âges & de différentes tailles. Il dit ailleurs qu'il croit être fondé à penser qu'il y avoit autrefois dans ce pays des éléphans, & qu'ils habitoient la petite portion de terrein qui n'étoit pas couverte des eaux de la mer (*a*).

Il me reste à prévenir une difficulté. On pourroit avoir de la répugnance à admettre que ces animaux, qui paroissent affectés à l'Asie & à l'Afrique, puissent engendrer & se multiplier en Italie. Mais je remarquerai que leur propagation n'est point du tout limitée à ces deux grandes parties du monde; nous en tirons la preuve de divers

---

(*a*) *Prodromo della Chorog. è topog. della Toscana.*

Historiens qui nous attestent que, dans des siecles encore plus reculés, on voyoit des éléphans naître en Italie, & même dans les villes. Columelle, entre autres, rapporte ce fait comme assez ordinaire : rien n'empêche par conséquent que dans les tems reculés dont nous parlons, il n'y ait eû dans notre pays des éléphans ; & leur existence me paroît suffisamment constatée par les débris de leurs corps, qu'on trouve dans nos campagnes.

Je suis, Monsieur, *&c.*



ARTICLE III.

DE solis ac lunæ defectibus. Libri V. P. Rogerii-Josephi Boscovich, *Soc. Jesu, ad Regiam Societatem Londinensem, ibidem autem & Astronomiæ Synopsis, & theoria luminis Newtoniana, & alia multa ad Physicam pertinentia versibus pertractantur; cum ejusdem Auctoris adnotationibus. Londini, 1760, in-4°. pag. 250; apud* And. Millar, *in the Strand;* & R. & J. Dodsleyos, *in Pall-mall.*

« DES éclypses du soleil & de la lune.
» Poëme dédié à la Société Royale
» de Londres, par le Pere *R. J.*
» *Boscovich*, de la Compagnie de
» Jesus, *&c.* Londres, 1760, *in-4°.*
» chez *Millar* & *Dodsley*, »

CE fut la coutume de plusieurs anciens Philosophes, que d'emprunter le langage de la Poésie pour exposer leurs dogmes. Peut-être que, pénétrés d'admiration a la vue des phénomenes qu'ils découvroient chaque jour, ils

ne pensoient pas qu'un autre langage fût, pour ainsi dire, digne d'être employé à rendre de si sublimes objets. Quoi qu'il en soit, nous avons, sans remonter aussi haut, plusieurs exemples tant anciens que modernes de matieres philosophiques traitées en vers. Quel homme de Lettres, quel Philosophe n'a pas lu avec plaisir le Poëme immortel de Lucrece *de Natura rerum*, & celui de son ingénieux & savant adversaire le Cardinal de Polignac? Dans ces dernieres années, le P. Noceti s'est illustré par ses deux Poëmes latins, l'un *sur l'Arc-en-ciel*, l'autre *sur l'Aurore boréale*; ouvrages où l'on trouve à la fois & la justesse philosophique & les agrémens de la Poésie. M. Benoît Stay sort à peine d'une carriere semblable, qu'il a parcourue avec l'applaudissement général (*a*). Ses deux Poëmes sur la Philosophie Cartésienne & sur celle de Newton sont des monumens remarquables de la Poésie appliquée à la Philosophie.

(*a*) Il vient de publier la seconde partie de son Poëme intitulé: *Philosophia Newtoniana, versibus scripta.*

Parmi ces ingénieux ouvrages on rangera sans doute celui dont nous allons rendre compte. Il nous paroît propre à justifier ce que nous avons dit ailleurs des talens poétiques de son Auteur; c'est un hommage que le Pere Boscovich a voulu rendre à la Société Royale de Londres, pendant le séjour qu'il a fait en Angleterre, où il a été accueilli avec une distinction particuliere. Il est divisé en cinq Livres, dont voici le plan général. Dans le premier le P. Boscovich jette en quelque sorte les fondemens de la théorie des éclypses, en développant les premiers principes de l'Astronomie tant physique que sphérique. Le second expose la nature des éclypses du soleil & de la lune, les périodes de leurs retours, & leur utilité dans la Géographie. L'Auteur traite en particulier dans le troisieme, des éclypses de soleil, dont il examine différentes circonstances. Les éclypses de lune & quelques-uns des phénomenes dont elles sont accompagnées, font l'objet du quatrieme Livre. Une circonstance particuliere des éclypses de lune, fa-

voir, la rougeur dont la lune paroît teinte dans certaines occasions, fait seule la matiere du dernier Livre, un des plus agréables de l'ouvrage, par la théorie accessoire de la lumiere & des couleurs que le P. Boscovich y expose. Ces descriptions didactiques sont enttemêlées d'épisodes & d'allusions à la fable, qui temperent la sécheresse du sujet, & qui font éclater l'imagination de l'Auteur. Les endroits les plus difficiles sont éclaircis par des notes qui contiennent des explications auxquelles la Poésie ne se prêtoit pas, ou qui auroient été trop prolixes. Voici maintenant une exposition détaillée de cette savante & agréable composition.

LIVRE I. Ce Livre est, comme nous l'avons dit, une introduction à l'ouvrage; il contient une exposition de la sphere céleste. Après une espece de dédicace au Président de la Société Royale de Londres (Mylord Maclesfield), dédicace dans laquelle l'Auteur fait mention de divers Membres illustres de cette Société, comme les Halley, les Bradley, les Short, les Graham, & sur-tout l'immortel Newton,

il entre en matiere. La distinction des étoiles fixes, des planetes & des cometes, la description de la voie lactée & du zodiaque, les deux mouvemens tant propre que commun des planetes, celui par lequel les étoiles paroissent lentement s'avancer d'Occident en Orient, & les conséquences qui résultent de ce mouvement, occupent d'abord le Poëte. Il passe ensuite à expliquer dans un plus grand détail le mouvement apparent du soleil dans l'Eclyptique, & les inégalités tant réelles qu'optiques de ce mouvement; l'ordre, les distances & la durée des révolutions des planetes qui composent notre systême; leurs stations & rétrogradations apparentes, & l'inclinaison de leurs orbites à l'Eclyptique. Toutes les circonstances de ces différens phénomenes sont rendues très-heureusement; nous en citerons seulement quelques morceaux qui pourront donner une idée des autres. Voici comment l'Auteur décrit notre systême planétaire & les distances & les révolutions des planetes autour du soleil; non en nombres exacts, (les entraves de la Poésie ne le lui permettoient pas,)

mais en nombres ronds & fort approchans des véritables.

Ima tenens ergo Maia satus omnibus unus
Et breviore viâ & cursu magè præpete, primus
Antevolat, nexisque secans talaribus auras,
Undecies octo redit ad loca prisca diebus,
Mille quater spatiis Phœbi disjunctus ab igne;
Qualibus ampla tumet transverso corpore Tellus (a).
Alma Venus septem spatiorum in millia surgit,
Septenisque orbem prope complet mensibus; illam
Millibus alta decem Tellus despectat, & aura
Innatat in tenui; at cœlum ter quinque per amplum
Millibus assurgit tristique exæstuat igne
Bellipotens, vultuque ferox, flammâque cruenta
Concitat incautas in mutua funera gentes.
Nos unum in pleno circà se insumere gyro
Sol videt, at geminis Mars altior indiget annis.

(a) La distance de Mercure au Soleil est de près de 4000 parties, dont celle de la terre à cet astre en contient 10000; or chacune de ces dernieres revient à-peu-près à un diametre terrestre.

Eminet uſque magis quatuorque minora per auras
Jupiter æthereas circumvehit altior aſtra (*a*) ;
Millia namque quater biſſenis millibus addit
Quatuor (*b*), *& placido ingreditur gravis ore, hyemeſque*
Biſſenas longo numerans complectitur orbe.
Longè ultrà gnatum, extremis lentiſſimus oris
Conſequitur, claudens agmen, deciesque novenis
Millibus adjiciens ſpatiorum millia quinque (*c*);
Alta tenet greſſuſque trahit Saturnus anhelos.
Ille quidem triſti ſenio jam fractus, & ampla
Quam retinet, capitis decus olim inſigne ſuperbi,
Nunc onus annoſæ frontis, premiturque corona (*d*).
Quinque ſenem famuli fruſtrà comitantur, & ipſum

(*a*) Les quatre Satellites de Jupiter.

(*b*) Cela fait 52000 diametres terreſtres ; car 4 × 12 + 4 = 52. Or telle eſt, à bien peu de choſe près, la diſtance de Jupiter au Soleil ; car elle eſt préciſément de 51990 dix milliemes de celle de la terre.

(*c*) Ce ſont 95000 diametres terreſtres. La diſtance plus exacte de Saturne au Soleil eſt de 95302.

(*d*) L'anneau de Saturne.

Ad se quisque trahens levat intolerabile pondus (a);
Namque & terdenos cursum producit in annos.

Cette description est suivie de celle des cometes, qui sont aussi partie de notre systême. Ces astres présentent à nos yeux de grandes irrégularités, mais il n'en seroit pas ainsi pour un spectateur placé sur le Soleil.

Ipsa etiam Phœbus nunquam consistere, nunquam
Flectere cernit iter sua per vestigia retrò,
Nec revocare gradum aut cœptos abrumpere cursus.
Productis longè procul orbibus edita in oras
Scilicet immensum æthereas tolluntur, & altis
Mersa diù tenebris sese abdunt, æthere ab alto
Dum redeant, ignesque vagos, socia agmina rursùm
Phœbæumque jubar post sæcula longa revisant.
Legibus at parent îsdem, Phœboque citatos
Accelerant propiora gradus, procul edita tardant,
Quæque suo servant & tempora debita calli.

Le Pere Boscovich explique bientôt

(a) Les cinq Satellites de Saturne.

après

après la cause des stations & des rétrogradations des planetes.

At nos qui Phœbo longè distamus ab ipsò,
Longè alium tuimur cursum, turbataque pulchri
Ordinis est ratio. . . . . .
Impare nam gressu nobis errantia quinque
Sydera, Memnonias (a) jam progrediuntur in oras,
Jam longâ ceu fessa viâ cohibere volatum,
Paulatim & dubiis veluti suspendier alis,
Deinde viam sinuare pedemque referre videntur.
- - - - rursùm, parvo sed tempore, turpis
Seu pertæsa fugæ primùm consistere, deinde
Flectere iter veteremque novo conamine cursum
Instaurare iterùm, celerique insistere gressu.

Les irrégularités des cometes, produites par leur mouvement propre, combiné avec celui de la terre, sont encore heureusement décrites dans les vers suivans.

Quid verò ardenti longos quæ pectore fumos

(a) Orientales.

Astra veniunt, caudamque gerunt, barbamve comamve?
Illa quidem superas sine lege errare per auras
Quò fortuna ferat vel mobilis incitet aura
Credideris: tantis dubios ambagibus orbes
Confundunt, luduntque altâ è tellure tuentem.
Conceptum recto producere tramite cursum.
Sæpe putes, gradibusque æquis se ferre per auras,
Cùm subitò sinuare viam, & procul avia calles
Ire per obliquos, diversaque tendere cursu
Aspicis, & flammâ magis ardere minaci. &c.

Nous ne citerons plus qu'un morceau de ce Livre; c'est celui dans lequel le Pere Boscovich décrit la plûpart des mouvemens de la lune d'après les principes de la gravitation universelle.

Si vis æqua foret, si tramite pelleret uno
Telluris Lunæque globum, deduceret ambas
Et paribus spatiis, & easdem semper in oras,
Nec quidquam alternos positus turbaret, & orbem,
Quo circum æthereas hinc cernitur ire per auras
Cynthia, & assiduo terras circumdare gyro,
At varii ductus & vis non æqua, recurvi

Et formam & positum callis, cursumque per auras
Alternis mutat vicibus; jam scilicet orbem
Distendit longè laxans, jam contrahit; alto
Jam pandit gremio, & formæ magis usque rotundæ
Assimilat, pressum jam contrà obliquat & ima
Adducit latera, ac frontèm producit utramque.
Quin etiam, quà se Eoas rutilantia in oras
Signa ferunt, frontes ipsas mediumque revolvit
Convertens axem, ac trepidâ vertigine torquet.
Ipsum etiam divæ cursum jam concitat, & jam
Sistit equos, ipsum à medio jam abducit Olympo
Declinans inflexum orbem, jamque admovet, ipsos
Ire jubet retrò trepidâ vertigine nodos.

Nous ne doutons point que ceux à qui la théorie de la lune est un peu connue, n'entendent facilement ces vers, qui sont comme un précis de ce que Newton démontre sur le mouvement de cette planete dans la soixante-sixieme proposition du premier livre de ses *Principes de la Philosophie naturelle*. Nous les expliquerons, en faveur

de ceux a qui cette théorie est moins connue : « si la force, dit le Pere Boscovich, (*c'est-à-dire celle qui fait » tendre la lune & la terre vers le soleil*) étoit la même; si elle agissoit » sur ces deux corps par des lignes paralleles, elle leur feroit décrire en » tems égaux des espaces égaux, & » dans le même sens; elle ne changeroit en rien leurs mouvemens respectifs, ni l'orbite que la lune décrit à » l'entour de la terre. Mais les directions différentes de cette force, & » l'inégalité avec laquelle elle agit sur » la terre & la lune, changent continuellement, & par des variations périodiques, la courbure de l'orbite lunaire. Tantôt cette orbite est étendue, & tantôt resserrée » (*cela désigne la dilatation & la contraction de l'orbite lunaire, qui sont causées par le changement de la distance de la terre au soleil*). » Tantôt sa forme devient plus approchante d'un cercle, » tantôt elle est plus comprimée sur les » côtés, & ses deux sommets sont plus » éloignés, (*ceci est relatif au changement d'excentricité.*). Il y a plus; cette » inégalité de force produit dans l'axe

» de l'orbite lunaire un mouvement de
» trépidation, par lequel il s'avance dans
» le même ſens que les étoiles fixes »
(*il eſt ici queſtion du mouvement des apſides*). » Elle accelere & retarde al-
» ternativement le mouvement de la
» lune; elle fait varier l'inclinaiſon de
» ſon orbite, l'approchant ou l'éloignant
» du milieu du ciel (*de l'écliptique*);
» elle imprime enfin aux nœuds de cette
» orbite un mouvement de trépida-
» tion, c'eſt-à-dire, par lequel tantôt
» ils avancent, tantôt ils rétrogradent«.

Ce livre eſt terminé par une épiſode ingénieuſe. A l'occaſion des phaſes de la lune, qui ont dû exciter ſi long-tems l'admiration des hommes, le Pere Boſcovich feint que Promethée allant au ciel dérober le feu du ſoleil, fut le premier qui apprit la cauſe de ce phénomene, & qui en fit part aux hommes. C'étoit, dit le Poëte, le tems où la lune approchant de la conjonction, ne préſentoit plus à la terre qu'un croiſſant delié de lumiere. Promethée monté ſur le char de Minerve, vit d'abord avec étonnement les vaſtes campagnes, l'immenſe ſein des mers ſe rétrécir, & prendre la forme d'un globe. Il vit avec ad-

miration la face du soleil couverte de taches, le mouvement de rotation de cet astre, les cometes qui l'environnent, &c. mais ce qui le frappa davantage fut la nouvelle forme sous laquelle la lune parut à ses yeux : la surprise lui arracha un cri d'admiration, auquel la Déesse répondit en lui expliquant le phénomene. De retour il enseigna aux hommes ce mystere. Jupiter, irrité contre lui, pour le double crime qu'il avoit commis en dérobant le feu céleste & en dévoilant à la race humaine un des secrets de la Divinité, le condamna à être attaché sur le Caucase, & à avoir sans cesse le cœur rongé par un vautour.

LIVRE II. Après avoir jetté dans le livre précédent les fondemens de la doctrine des éclipses, le Pere Boscovich traite dans celui-ci des causes générales de ces phénomenes, & des circonstances dans lesquelles ils peuvent avoir lieu ; il commence par les éclipses du soleil. Trois à quatre cens vers sont employés à montrer par une induction, que de tous les corps célestes, aucun, si on en excepte la lune, n'est capable de produire l'obscurcissement de

cet astre. Cette induction est coupée par une digression intéressante sur le passage de Venus au-devant du soleil, observé le 6 du mois dernier; sur les avantages que les Astronomes esperent en retirer, & sur le dessein où l'Auteur étoit lorsqu'il écrivoit ces vers, d'aller observer ce phénomene dans l'Amérique septentrionale.

Le Pere Boscovich ayant montré que la lune peut couvrir le soleil & l'intercepter à nos yeux, passe ensuite à l'examen des phénomenes qui doivent suivre de cette supposition, & il montre qu'ils sont parfaitement conformes à ceux qu'on observe, ce qui acheve de démontrer que le passage de la lune sous le soleil est la cause des éclipses de cet astre.

Nous voici arrivés avec le Pere Boscovich aux éclipses de lune dont la cause est, comme tout le monde sait, le passage de la lune à-travers l'ombre de la terre. Le Pere Boscovich décrit ainsi le cône d'ombre projetté par la terre, & ses dimensions.

Scilicet ingentem nigranti corpore Tellus
Umbraï conum longè protendit : acuto
Ille apice oppositas Phœbo se vertit ad oras,

Atque quater tantùm procurrit in æthera ; quantùm
Ardua se terris Latonia tollit ab imis (*a*),
Et quà Diva meat, ter crassior illius orbe
Tenditur, ac latè æthereas circùm inficit auras.
Ergo cùm medio Soli contraria mense
Invehitur Diva & nocturnas discutit umbras,
Si simul ad nodos accesserit, astriferumque
Solis iter motu obliquo transcurrere tentet,
Continuò tristem, bijugos currumque nitentem,
Cogitur in conum irrumpens demergere : frustrà
Illa quidem rapidos tentans avertere, frustrà
Retrahere adducto fræno, aut cohibere jugales ;
Procurrunt rectique volant, fert ipse volantes
Impetus, ac densam indociles immittit in umbram.

Les vers qui suivent, au nombre d'environ deux cent cinquante, sont employés à confirmer ce qu'on vient de dire sur la cause des éclipses de lune. Le Pere Boscovich allegue en preuve la

(*a*) Le cone d'ombre projetté par la terre, s'étend à une distance quadruple de celle de la terre à lune ; & dans l'endroit où il est traversé par la lune, il a un diametre triple de celui de cette planete.

position de l'ombre au moment du phénomene, la forme de cette ombre & sa grandeur dans l'endroit où la lune la traverse. Il décrit à cette occasion, avec le plus grand détail, le télescope & le micrometre dont on se sert pour déterminer avec plus de justesse qu'on ne peut faire à la vue simple, les dimensions du cercle d'ombre qui se projette sur la lune. C'est ici un des endroits les plus propres à faire honneur à l'heureuse facilité de l'auteur; dans le reste du livre on traite des limites des éclipses, de leurs retours & de leurs usages pour déterminer les longitudes sur la terre. Mais la crainte d'être trop prolixes nous oblige de nous borner aux morceaux que nous avons déjà cités.

LIVRE III. L'objet de ce livre est de rendre raison de quelques circonstances qui accompagnent les éclipses de soleil. Quelle est la cause de l'anneau lumineux qui paroît environner cet astre dans les éclipses totales, même dans celles où le soleil est entierement couvert par la lune; pourquoi voit-on alors paroître les étoiles; d'où vient la lumiere comme crépusculaire, qu'on observe pendant le même tems; pourquoi en-

fin le soleil étant plus qu'à demi-caché par la lune, ne s'apperçoit-on pas d'une diminution sensible dans le jour? Telles sont les questions que se propose le Pere Boscovich, & qu'il résoud.

Avant que d'exposer son sentiment sur la premiere de ces questions, le Pere Boscovich fait passer en revue & combat diverses opinions. La premiere attribue l'anneau lumineux dont nous parlons à la diffraction des rayons solaires dans le voisinage du globe de la lune; on propose contre cette explication de fortes difficultés. Le Pere Boscovich ne fait pas plus d'accueil à l'opinion de ceux qui pensent que ce phénomene est causé par l'athmosphere dont ils prétendent que la lune est environnée: il expose ainsi leur sentiment.

- - - Ille tamen veri à ratione recedit,
Qui sibi lunares confingit & advocat auras,
Auxilio, atque aliter sic omnia solvere tentat.
Scilicet ut nostrum latè circumfluit orbem
Qui ventos ciet & nubes qui sustinet aër,
Quò propior terris, hòc densior; idem ubi in axem
Erigitur, sensim æthercam tenuatus in auram,

Ipsam etiam Lunam simili sic aëre cingi ;
Ac ventos sentire suos. . . . .
Est quoque qui tacitam multâ jam nocte per umbram
Alta tubo & vitreis speculatus lentibus astra
In fuscâ Lunæ facie, nimbosque sonantes
Fulguraque & celsas ferientia fulmina turres ;
Visa sibi narret, juret quoque : mentem animumque
Usque adeo præcepta animo sententia ludit.
Hanc verò radios partim reflectere, partim
Introrsùm torquere auram, rutilâque coronâ
Nigrantis tristem Phœbes circumdare frontem, &c.

Le Pere Boscovich combat cette existence de l'athmosphere de la lune par cinq raisons, la plûpart déja connues des Astronomes, mais qui ont ici le mérite d'être exprimées en beaux vers. Cette discussion conduit l'Auteur jusqu'au trois cens soixante-quinzieme vers, après quoi il expose son sentiment propre sur la cause du phénomene en question ; il l'attribue à la lumiere zodiacale ou à cette athmosphere lumineuse dont le soleil est environné, & qui devient visible aussitôt qu'un corps opaque comme la lune vient à le cou-

vrir entierement. Cette explication est précédée de divers détails relatifs à cette athmosphere ; par exemple, par quel méchanisme elle a pris & elle conserve la forme lenticulaire, ou plutôt celle d'un spheroïde extrêmement applati, qu'elle nous présente. A ce sujet on parle avec éloge du Pere Noceti, Auteur du Poëme latin, *sur l'Aurore Boréale*, & on nous apprend que ce Poëte ingénieux est mort l'année derniere dans un âge peu avancé. Nous remarquons encore dans le même livre une belle description de l'Observatoire de Paris ; mais nous sommes obligés de l'omettre ainsi que divers autres endroits très-dignes d'être cités, pour nous arrêter à l'explication que le Pere Boscovich donne du quatrieme phénomene.

Ce phénomene consiste en ce que, quoique la lune couvre une partie considérable du soleil, à peine on s'apperçoit de la diminution du jour. Le Pere Boscovich en trouve la raison dans la nature des fibres dont notre machine est composée, & qui sont destinées à transmettre à notre ame l'impression des objets antérieurs. Ceci engage notre Poëte

Physicien à exposer le méchanisme de nos sensations : il le fait ainsi.

Principio Natura parens, dum corpore mentem
Clauderet humanam & crassos circumdaret artus,
Indidit instrumenta quibus quæ fortè geruntur
Extrorsùm, ac varios posset cognoscere rerum
Interitusque ortusque; ac motus materiai.
Illa quidem in medio latitat conclusa cerebro
Quâ coeunt nervi, &c.
Jam verò quæcumque animo se externa latenti
Corpora noscenda objiciunt atque intima mentis
Pervadunt arcana, hæc ante, hæc retia (a) pulsant,
Concutiuntve agiles nervos, sive ipsa propinquis
Ictibus, emissâve aspergine particularum,
Aut circum affusæ sinuosis fluctibus auræ.
Sic ea quæ digitis, sic quæ contingimus ore
Se sistunt coram & fibras præsentia tendunt:
At sonus, undantem dum concutit aëra, ad aures

(a) Ces rets sont les ramifications des nerfs répandus de toutes parts.

Advolat & tremulo percellit tympana motu :
Particulis procul emissis afflantur odores. &c.

Le Pere Boscovich emploie ici deux comparaisons, pour exprimer les deux sentimens des Physiologistes sur la maniere dont les nerfs transmettent au *sensorium commune* l'impression des objets externes, & dont ils servent à l'ame pour produire les mouvemens extérieurs du corps. Dans la premiere opinion l'ame est semblable à un habile conducteur de char ; les renes qu'il tient en main l'avertissent de tous les mouvemens des chevaux qu'il conduit, & il se sert de ces mêmes renes pour leur commander les mouvemens qu'il juge à propos. Dans la seconde (celle des esprits animaux) c'est un Roi tranquille au milieu de sa Capitale, que des courriers informent sans cesse de tout ce qui se passe dans le pays de sa domination, pendant que d'autres portent de toutes parts ses commandemens.

Qualis ubi effusæ spatia arripuere quadrigæ
Arrectique jubas atque effera colla tumentes
Pulveream latè attollunt ad sydera nubem
Quadrupedes, glomerantque gradus. . . .

Incumbit pronus, distentaque lora Magister
Flectit agens, jamque hunc jamque illum verbere longo
Incitat, eratisque jubet parere lupatis.

Aut qualis mediâ quondam Regnator ab Aulâ,
- - - seu placidâ populos ditione quietos
Pacatus regat, aut durum procul impetat hostem,
Ille quidem interea dominâ se continet urbe
Immotus, partes famulantum turba per omnes
Advolat, extremisque alius de margine regni
Nuncia fert, rerumque vices & prælia narrat;
It contrà, Dominique alius jussa alta reportat.

Quoiqu'il en soit, car le Pere Boscovich n'entreprend pas d'examiner laquelle des deux opinions est la plus probable; on convient que l'ame n'est avertie de ce qui se passe au-dehors, que par les oscillations communiquées à l'extrémité des filamens nerveux, lesquelles répondent à la tension produite dans l'autre extrémité par les objets extérieurs. Cela établi, l'explication du Pere Boscovich se réduit à ceci; les fibres de notre œil sont tendues par

l'action des particules de la lumiere ; si la force ou la lumiere est médiocre, une force double ou une lumiere double produira une flexion qui sera presque dans le même rapport ; mais lorsque la lumiere qui produit la tension sera considérable, comme p. ex. l'éclat d'une partie du soleil, cette tension sera à peine augmentée par une lumiere double & triple. C'est ainsi, dit le Pere Boscovich, que si l'on a une corde élastique, attachée par ses extrémités, les petits poids dont on la chargera d'abord la feront descendre de quantités presque proportionnelles à ces poids ; mais lorsqu'ils seront considérables, alors à peine ceux qu'on y ajoutera la feront descendre davantage. Ajoutez à cela que la lumiere que l'œil admet n'est pas dans le même rapport que celle du soleil, lorsqu'il est entier ou à demi caché : l'admirable méchanisme de la prunelle, laquelle se dilate dans le dernier cas, fait qu'il entre alors dans l'œil une plus grande quantité de rayons que dans le rapport des lumieres elles-mêmes.

La suite dans le prochain Journal.

ARTICLE IV.

EN Resa til Norra America, &c.

« VOYAGE fait dans l'Amérique » Septentrionale, par ordre de l'A- » cadémie Royale des Sciences de » Suede, & aux dépens du Public, » par M. *Kalm*, Professeur d'Eco- » nomie à Abo, & Membre de l'A- » cadémie. A Stockholm, chez *Sal-* » *vius*. 2 vol. *in*-8°. »

LA nature semble avoir affecté des avantages particuliers à chaque climat, moins pour en priver les autres contrées, que pour unir les peuples par une correspondance de besoins & de secours réciproques. Mais cette communication mutuelle a-t-elle rendu jusqu'ici les peuples plus heureux? Quels fruits l'Europe a-t-elle retiré de la découverte d'un nouveau monde? L'or & le quinquina du Pérou nous dédommagent-ils du fléau redoutable que nous avons rapporté des Antilles?

Quelles obligations ont à l'Europe les habitans de l'Amérique ? Nous avons égorgé leurs peuples; nous nous sommes emparés de leurs champs; qu'ont-ils reçu de nous en échange ? Des vices & des maladies. L'esprit de commerce a tout corrompu, parce qu'il rapporte tout au luxe & à l'intérêt particulier ; c'est aux Arts & à la Philosophie, dont l'objet doit être le bien général de l'humanité, à réparer, s'il se peut, une partie des maux qu'a produits la cupidité. D'après ce plan de bienveillance universelle le célebre M. Linnæus a conçu le dessein de faire recueillir les plantes & les semences des divers pays situés à la même latitude que la Suede, & de les faire cultiver dans ce Royaume pour y former de nouvelles branches d'agriculture & d'économie. M. Kalm un de ses disciples lui a paru propre à exécuter son projet. La nation a concouru généreusement à l'entreprise, & M. Kalm s'est embarqué sur la fin de 1747 pour la Norwege & pour la nouvelle Angleterre. Nous ne nous arrêterons point avec lui dans ces pays déja connus. Nous nous borne-

rons à le ſuivre dans quelques cantons de l'Amérique Septentrionale, & à recueillir quelques-unes de ſes obſervations.'

Il entre d'abord dans la Penſylvanie, & il donne une deſcription de Philadelphie, capitale de la province. Cette ville, ſituée ſur une riviere, eſt bâtie avec beaucoup de goût & de régularité. Les maiſons y ſont couvertes de cedre blanc. Elle contient douze Egliſes pour les diverſes ſectes; l'Anglicane, la Luthérienne, la Preſbyterienne, l'Anabaptiſte, &c. Les Catholiques en ont une, & les Quakres ont deux Maiſons d'aſſemblées publiques. La plus grande partie des habitans eſt de cette derniere ſecte. On ſait que cette Colonie a été cédée par Charles II. au célebre Quakre Guillaume Penn, qui lui a donné le nom qu'elle porte, & les Loix par leſquelles elle ſe gouverne. Comme les Quakres ne baptiſent pas leurs enfans, les regiſtres des baptêmes ne donnent pas les lumieres ſuffiſantes ſur la population. Les regiſtres des morts ſont très-peu exacts. La Gazette comptoit ſept cens ſeize enterremens en 1750. Dans

ce tems-là, le nombre des maiſons montoit à deux mille ſoixante-ſeize; d'où l'on peut évaluer le nombre des habitans à vingt ou vingt-cinq mille. Lorſque les Anglois chaſſerent de cette Colonie les Hollandois qui l'avoient enlevée aux Suédois, la Penſylvanie entiere ne contenoit pas quinze cens ames. Elle peut aujourd'hui le diſputer aux plus puiſſantes des nations qui l'ont peuplée à leurs dépens.

Le climat de Philadelphie eſt très-doux. Le fleuve Dellaware, quoiqu'il ait ſon embouchure à cent milles anglois au-deſſous de la Ville, a toujours aſſez de profondeur pour porter juſqu'au Port les plus grands bâtimens chargés des marchandiſes que l'on y débarque. L'eau douce de ce fleuve tue les vers qui s'attachent au fond des navires & les détruiſent à la longue. Le port eſt preſque toujours glacé trois ou quatre mois de l'année, ce qui n'arrive point aux autres ports plus voiſins de la mer, tels que ceux de Boſton & de la Nouvelle-York. Le flux s'y fait ſentir juſqu'à Trenton, à trente milles anglois au-delà de Philadelphie.

Les cataractes situées au-dessus de Trenton ne permettent pas de pousser plus avant la navigation.

Philadelphie fait un grand commerce, tant dans l'intérieur du pays qu'avec les isles de l'Amérique, l'Irlande, le Portugal, &c. Elle fournit aux isles de la farine, du beurre, des viandes, des bois, &c. & elle en retire en échange du sucre, des syrops, du rum, (espece d'eau-de-vie tirée des cannes de sucre) de l'indigo, du bois de Mohogony, &c. Elle vend à l'Irlande de la graine de lin, & diverses sortes de grains à l'Espagne & au Portugal. Ses Colons vont porter en Angleterre leurs productions naturelles, celles des isles, & l'argent qu'ils ont gagné par le commerce, & ils en retirent des étoffes & diverses sortes de marchandises en fer, en acier, &c.

La prospérité de cette Colonie doit être attribuée à la fertilité du pays & à la liberté dont jouissent les habitans. Les fruits y sont en si grande abondance que les propriétaires laissent entrer les passans dans leurs jardins & en manger à discrétion. Les Mannonites ou Quakres qui y exercent

diverses professions pourront fort bien, suivant la conjecture de M. Kalm, mettre bientôt ce pays en état de se passer tout-à-fait des denrées d'Angleterre.

Les Indiens du pays sont de très-bonnes gens pourvu qu'on les laisse en paix. Aucune nation n'est si scrupuleuse à tenir sa parole. Il y en a peu qui accueillent aussi bien les étrangers. Quand leurs Députés traitent avec le Gouverneur de la Pensylvanie, ils sont assis par terre avec un bâton à la main sur lequel ils font une entaille à chaque question du Gouverneur. Quelques jours après ils reviennent porter les réponses exactement dans l'ordre suivant lequel les propositions leur ont été faites. La tradition assure que cette Terre a porté des Géans; & l'on rencontre tous les jours dans des souterreins des ossemens humains dont la grandeur monstrueuse confirme cette opinion. M. Kalm parle de jambes de quatorze pieds de long. On diroit que les hommes n'y sont pas de la même nature que les Européens. Leur corps & leur raison sont bien plutôt formés, aussi vieillissent-ils de meilleure

heure. Il n'est pas rare d'y voir des enfans répondre avec tout le bon sens d'un âge mûr ; mais il ne l'est pas moins d'y trouver des vieillards octogénaires. Cette derniere observation ne porte que sur les Colons : car les anciens habitans parviennent à une extrême vieillesse, beaucoup moins pourtant depuis qu'ils boivent des liqueurs fortes. Les Européens y dégénerent sensiblement. Dans la derniere guerre, l'on observa que les enfans des Européens nés en Amérique n'étoient pas en état de supporter les fatigues de la guerre & le changement de climat comme ceux qui avoient été élevés en Europe. Dès l'âge de trente ans les femmes y cessent d'être fécondes.

Le bois de la Pensylvanie n'est pas d'une longue durée. Les vaisseaux de ce pays ne sont pas comparables pour la bonté à ceux d'Europe. C'est une une espe:e de prodige qu'un navire Américain serve douze ans ; il y en a qui ne vont pas jusqu'à six, soit par le vice des matériaux, soit par la faute des Constructeurs qui employent

presque toujours du bois neuf. Un chêne de huit ans, de douze au plus, avec la plus belle apparence, est tout pourri au-dedans & friable comme une motte de terre légere. Quantité de plantes de l'Amérique Septentrionale fleurissent beaucoup plus tard qu'en Europe, quoique sous le même climat. Les Européens trouverent ces contrées toutes couvertes de forêts. Les naturels du pays qui se nourrissoient de poissons & de gibier, ne s'occupoient point à cultiver la terre. La nature livrée à elle-même entassoit sans cesse les uns sur les autres les fruits de sa fécondité. Les végétaux dominés par des hautes futayes étoient des plantes sauvages accoutumées à produire lentement sous l'ombre des grands arbres. Les feuilles dont l'Automne dépouille les bois couvrent la terre à la hauteur de plus de quatre doigts. Elles sont longtems à se corrompre, & arrêtent les plantes, qui ne sauroient percer l'épaisseur de leurs couches. Peut-être ces plantes, accoutumées à une végétation tardive, n'ont-elles pas

pu encore avec le ſecours de la culture vaincre une habitude de tant de ſiecles.

Il n'eſt peut-être aucun lieu de la terre où l'on ne trouve de ces monumens maritimes que les Philoſophes modernes ceſſent de regarder comme des médailles du déluge, perſuadés que la mer n'a pu faire que lentement & avec ordre un pareil dépôt. Dans le Nord de l'Amérique, on trouve de tous les côtés, juſques ſur les montagnes, à trois cens milles de la mer, des huîtres & des moules, & ſur la ſurface & dans les entrailles de la terre. Des amas de coquillages liés enſemble par un ciment pierreux compoſent la ſubſtance de pluſieurs montagnes. Il n'eſt jamais arrivé à la Virginie, au Maryland, dans la Penſylvanie & à la Nouvelle-York de creuſer à une certaine profondeur ſans rencontrer de pareilles dépouilles. M. Kalm juge que certaines montagnes aujourd'hui fort éloignées de la mer lui ont autrefois ſervi de barriere, ſur ce que juſqu'à une certaine hauteur elles ſont coupées perpendiculairement d'une

maniere uniforme, tandis qu'au-dessus elles sont hérissées & escarpées irrégulierement. La tradition des Sauvages s'accorde avec cette conjecture. Les eaux courantes éprouvent aussi une diminution sensible ; des moulins construits depuis soixante ans sur les bords des fleuves, ne peuvent aller aujourd'hui qu'après des pluyes abondantes. La destruction des forêts qui laisse le pays à découvert en est peut-être la cause. Le sable que la mer dépose sur ses rives doit nécessairement les élever.

Burnet prétendoit que le plan de l'Ecliptique avoit été dérangé lors du déluge ; parmi les différentes raisons qu'il apportoit pour fonder cette conjecture, il étoit les os qu'on trouve sous terre en Sybérie, & que l'on prend pour des os d'éléphant. Un Naturaliste Américain soutint à M. Kalm la même opinion, fondé sur ce que les coquillages pétrifiés sur les montagnes du Nord ne se rencontrent pas dans les mers opposées à la même latitude ; & qu'en suivant les côtes vers le Sud, on en retrouve à la fin vers

la Caroline. M. Kalm attribue ces phénomenes à la révolution du déluge.

Une des plantes les plus remarquables de ces contrées; c'est l'*Arbre empoisonné*, que M. Linnæus appelle *Rhus vernix*. Quand on y fait une incision entre l'écorce & le bois, il en coule une liqueur jaunâtre d'une odeur desagréable. Il y a des personnes qui peuvent sans le moindre danger, tailler, peler, broyer entre leurs doigts, & flairer le bois de cet arbre, & même en verser le suc sur leur peau. D'autres au contraire ne peuvent le toucher en aucune maniere, ni supporter l'odeur des mains qui l'ont manié, ni même la fumée du charbon de ce bois, sans que leur corps ne se couvre de taches, ne se gonfle d'une maniere horrible, n'éprouve des douleurs cruelles, & quelquefois même ne se hérisse de boutons pareils à ceux de la galle, ou ne se pele comme s'il avoit été brûlé. Le venin en est si puissant sur certaines personnes, qu'en s'approchant seulement de l'arbre les vapeurs empor-

tées par le vent, les gonflent sur le champ si elles viennent à les respirer. L'antidote de ce poison est du charbon de la même plante mêlé avec de la graisse. Comme cet arbre n'apporte aucun avantage connu, on commence en plusieurs endroits à le détruire.

Une des plantes qui pourroient être transplantées de l'Amérique en Europe, c'est le *sassafras*, dont l'usage est si fréquent dans la médecine. Il croît par-tout dans les champs & dans les bois. Il aime les terreins plutôt maîgres, que gras, & sur-tout sabloneux. On se sert de ses fleurs à la maniere de thé. Son écorce donne une très-belle couleur orangée que le soleil n'altere point.

Dans la Pensylvanie & dans la Nouvelle-York il ne se seme plus une aussi grande quantité de pois, depuis que des insectes qui ne sont connus que depuis quelques années sont venus y déposer leurs œufs, desquels sort un vers, qui après avoir rongé le pois sous l'enveloppe se change en papillon & s'envole. Quelque vaisseau pourroit bien apporter encore ce fléau en Europe.

L'Arbre à suif (*Myrica cerifera*) appellé en Amérique *Chandelberry-trée* ou *Bayberrybusch*, est une espece de buisson dont les bayes renferment une graisse très-bonne pour des chandelles. Il faut qu'il aime l'air de la mer, car on n'en voit point ailleurs que sur ses bords. A la fin de l'automne, on ramasse ses bayes, qui sont parvenues alors à leur maturité, & on les jette dans l'eau bouillante. La graisse se fond & surnage; on l'écume, & on la met dans un vase à part. La couleur en est verdâtre; lorsqu'elle est purifiée elle prend un beau vert; ce suif est plus cher que le suif ordinaire, mais moins que la cire: en le mêlant avec le suif commun, on en forme une chandelle plus forte, qui ne coule jamais, qui jette une flamme plus belle, dure plus long-tems, & répand quand elle s'éteint une odeur plutôt agréable que rebutante. On en fait encore un savon odorant pour faire la barbe. Les Médecins le regardent comme un onguent très-bon pour les playes. Dans la Caroline, on en fait une espece de cire, qui sert com-

me la cire d'Espagne à cacheter les lettres. La racine de cet arbrisseau passe dans le pays pour un spécifique contre le mal de dents.

L'*Arbre de Castor*, ainsi appellé, parce que les castors se nourrissent de son écorce, a de merveilleuses propriétés. Il conserve sa verdure toute l'année, quand il est jeune. Ses fleurs répandent au loin une odeur très-suave. Il porte des bayes d'un beau roux dans leur maturité, & formant des grappes. Un verre de cette liqueur pris le matin est très-bon contre la toux, la phtisie, & toutes les maladies de la poitrine. Son écorce cuite dans une liqueur forte est employée très-utilement non-seulement dans les maux de poitrine, mais encore contre les douleurs intérieures, les points de côté, les inflammations. La décoction de cette écorce arrête la diarrhée ; ses boutons cuits dans l'eau guérissent les catarres ; avec du charbon de ce bois, on a fait des cures singulieres.

Les ours sont très-communs dans ce pays. Ils percent la peau au bétail,

souflent ensuite dans la plaie, & gonflent l'animal jusqu'à ce qu'il meure. On y apprivoise divers animaux. Un habitant de la Nouvelle-Jersey avoit élevé un singe qui alloit tous les jours chercher sa nourriture dans les bois, & rentroit le soir chez son maître, quelquefois en ramenant à la maison plusieurs autres singes. Les castors & les loutres suivent leurs maîtres à la pêche, & leur remettent les poissons qu'ils prennent. On y éleve aussi des *Racoons*, espece de renards; mais comme ils sont toujours malfaisans, peu de personnes se croyent dédommagées par leurs gentillesses, des ravages qu'ils font.

Un oiseau d'une espece singuliere est celui qu'on appelle l'*Imitateur*, parce qu'il imite parfaitement toute sorte de voix & de chants. Il est regardé comme celui des oiseaux qui chante le mieux. Il est d'une très-belle couleur; aussi le prix en est-il fort cher.

Nous ne suivrons point M. Kalm dans les autres lieux qu'il parcourt, sur-tout dans la Nouvelle-York, la ville

la plus commerçante des Colonies Angloises. Ce voyage est très-curieux ; il est à souhaiter que l'Auteur le publie en Latin, comme il se l'est proposé, pour l'avantage commun de l'Europe. Il y a peu de nations qui ne puissent tirer de ses recherches des lumieres pour l'amélioration de leur sol.



ARTICLE V.

DES Herrn Christian-Ewald von Kleist, *sammtliche Werke. Zween theile. Berlin, bey* Christian-Friedrich Voss, 1760, *in*-8°.

« ŒUVRES divers de M. *de Kleist*, » en deux parties. A Berlin, chez » *Chrétien-Frédéric Voss*, 1760, » *in*-8°. »

CEtte édition élégante, ornée de vignettes composées, dessinées & gravées avec esprit & avec goût, est divisée en deux parties. La premiere partie contient des odes, des chansons, des idylles & des épigrammes. La seconde est composée du *Printems*, de la traduction de ce Poëme en vers italiens par M. Taglieracchi, d'un Poëme en trois chants, intitulé *Cicidès & Pachès*; du *Mécontentement des hommes*, & de quelques morceaux de prose. Le Poëme de *Cicidès & Pachès*, ouvrage composé au milieu du tumulte des armes & de toutes les horreurs de la

guerre, a fixé particulierement notre attention, & nous avons cru devoir en présenter la traduction à nos Lecteurs.

M. de Kleist y a sans doute beaucoup trop prodigué les comparaisons, & n'y a pas mis autant d'action & de variété qu'un Poëme en exige. Mais ces taches & ces défauts se laissent à peine appercevoir; ils sont en quelque sorte absorbés par l'éclat des beautés dont tout l'ouvrage étincelle. Quelle ame que celle de M. de Kleist! quelle douceur! quelle force! quelle sensibilité! quelle élevation! mais sur-tout quel enthousiasme pour la gloire! Non; elle ne parut jamais plus grande ni plus belle aux plus ardens Républicains de la Grece & de Rome.

CICIDÉS ET PACHÉS,

Poëme en trois Chants.

CHANT PREMIER.

Je chante deux amis, qui pleins d'un noble courage se défendirent avec de petites forces contre une armée formidable d'Athéniens. O Muse

guerriere, sois favorable à mon dessein ! Inspire-moi ! Fais que mes vers rendent le bruit d'airain des armes, & que la grandeur de mes chants réponde à celle de l'action.

Alexandre, dont le courage avoit fait trembler l'Orient, n'étoit plus. Athenes, dominée par un vil intérêt, osa former le projet d'arracher la Thessalie à l'Empire Macédonien. Bientôt elle assembla une armée nombreuse dont Leosthene fut nommé Général. Tel qu'un torrent, enflé au retour du printems par les fontes des neiges, roule impétueusement ses flots, s'élance hors de ses rives, convertit les prairies en de vastes mers, entraîne les arbres, les pierres & les habitations ; ainsi s'avançoient les légions farouches d'Athenes ; elles inondoient & dévastoient la Thessalie.

Antipater (*a*) sortit de Lamia (*b*) pour combattre ses fiers ennemis en pleine campagne. Cicidés, Chef d'un petit nombre de soldats, resta dans une petite forteresse près de Lamia,

(*a*) Général d'Alexandre.
(*b*) Ville capitale de la Thessalie.

accompagné de Pachés son ami, qui lui étoit égal en vertu & en valeur.

« Macédoniens, dit Cicidés à ses cohortes, qui du haut des murs lançoient des regards furieux sur l'ennemi qui s'avançoit à grands pas, « Macédoniens, montrez désormais que » vous fûtes dignes de recevoir jadis » des ordres d'Alexandre. Du haut de » l'Olympe son esprit belliqueux con» temple vos actions. Sa gloire attend » celui qui affronte la mort pour la » défense de sa patrie ; l'infamie est le » partage du lâche. Ce n'est pas la » multitude, c'est le courage qui rend » les armées redoutables, c'est par la » valeur que vous avez conquis l'uni» vers. Athenes n'est point l'univers. » Bientôt, bientôt Antipater & nous, » nous saurons la dompter. Affoibli » par nos efforts, Leosthene va suc» comber. Qu'il achete notre forte» resse par la perte de la moitié de » son armée ! O Macédoniens, son» gez qui vous fûtes & qui vous êtes ; » combattez, & si vous tombez, com» battez encore ». Il dit ; un murmure semblable à celui de la mer quand la tempête commence à l'agiter parcou-

nit tous les rangs. Un guerrier dont le bras avoit jadis ensanglanté les eaux du Gange, & dont le visage couvert de cicatrices respiroit la fierté, éleva la voix & parla ainsi à Cicidés : « Les » troupes qui t'obéissent ont-elles mé» rité la défiance que tu leur témoi» gnes ? O Cicidés, cet esprit de va» leur qui nous animoit en Asie, nous » anime encore ! Le jour, la nuit nos » Guerriers ne songent qu'à la gloire ; » il n'est aucun de nous qui ne se sa» crifie avec transport pour le bien de » sa patrie. Ha ! comme nous prêtons » une oreille attentative ; comme no» tre indignation s'allume, lorsque le » mot de *Héros* échappe de la bouche » des Grecs ! Ce nom, à ce qu'il nous » semble, n'est fait que pour les Ma» cédoniens. Marque-nous plus de » confiance, ô Cicidés, & ne nous » parle pas d'infamie & de lâcheté : » ta troupe se défendra jusqu'au der» nier homme ; & si le destin m'a » choisi pour être le dernier, je com» battrai jusqu'à ce que toutes mes » forces s'écoulent avec mon sang. » O mes freres, reprit Cicidés, les » Dieux savent si j'ai jamais douté de

» courage ; je m'enorgueillis plutôt
» d'avoir à conduire des Guerriers tels
» que vous. Je sais que le danger ne
» sert qu'à vous enflammer davanta-
» ge, que la douleur rend votre ven-
» geance encore plus terrible, & que
» tous tant que nous sommes nous re-
» gardons la mort comme un garant
» de l'immortalité ; bientôt, bientôt
» sur ses aîles rapides la Renommée
» portera d'un pôle à l'autre jusqu'à
» la moindre de nos actions ; si nous
» périssons en combattant, placés à
» côté d'Alexandre notre Dieu, dans
» les régions où brillent les fils de
» Tindare, où resplendissent Persée &
» Orion, nous jetterons du haut des
» Cieux nos regards sur les enfans des
» hommes ».

Quand les ondes de la mer, tourmentées par l'Aquilon, se confondent tantôt avec les nuées suspendues, tantôt se précipitent dans l'abîme, puis s'amoncelent & s'élancent en mugissant vers le Ciel, & que Neptune élevant sa tête du sein des flots souleve d'un bras puissant son trident redoutable, soudain la Tempête se retire dans ses grottes, & la Mer, la Terre & le

Ciel commençent à sourire : ainsi s'appaisa le noble ressentiment de la petite troupe, dès que le Général eut parlé ; son discours rendit la joie & la sérénité aux ames des combattans.

Cependant l'ennemi s'approchoit ; hommes & chevaux sortoient de la poussiere. Semblable à une campagne couronnée d'épis, une armée toute hérissée de lances, à moitié couverte par des boucliers éclatans & par des carquois qui renfermoient la mort, marchoit d'un pas égal, & vint former avec fracas un vaste cercle autour de la citadelle. D'innombrables pavillons sortirent soudain de la terre, semblables aux vagues qui roulent vers le rivage la mer soulevée par les vents, & formant une écume ondoyante.

L'ennemi ne pouvoit être atteint ni par les fleches, ni par les balistes (a) ; Cicidés résolut de joindre les Athéniens pendant la nuit, & de les faire

(a) Machines avec lesquelles on lançoit des pierres. *Voyez* Lipsii Poliorcet *Lib.* 3 , *Dial.* 2.

passer des bras du sommeil dans ceux de la mort. Elle descendit du ciel, cette nuit; Pachés prit avec lui deux cens Guerriers, & surprit à la hâte l'ennemi qu'accabloit alors un pesant sommeil.

Tel qu'un violent orage qui assaillit la forêt, renverse chêne sur chêne & se trace avec violence une route à travers la demeure touffue des Dryades; de même la troupe de Pachés se fraye un passage à travers le camp ennemi; elle égorge d'abord la garde endormie, puis courant de pavillon en pavillon, elle plonge l'épée & la lance dans la gorge & dans la poitrine des Athéniens, jusqu'à ce que réveillés par les cris des mourans les ennemis furieux & épouvantés courent aux armes. Cependant Pachés vole avec ses Guerriers dans le lieu où du haut de la forteresse il avoit apperçu les chariots qui avoient amené des flambeaux & des masses de soufre, de bitume, de poix & de résine, d'une main prompte il saisit un flambeau, sa troupe en fait autant; puis l'ayant allumé au feu de la garde, ils courent tous porter la flamme

dans les tentes désertes, le feu se communique bientôt de l'une à l'autre. Dans ce tumulte effroyable chacun tâche de renverser sa maison légere. Pachés satisfait se retire dans le fort sans être poursuivi ; le matin il contemple lui-même avec un plaisir mêlé d'étonnement & d'horreur les terribles effets de son courage & de la violence de la flamme.

Leosthene ne respiroit que vengeance. A peine le poids menaçant des balistes, des catapultes (*a*), & des tours (*b*), & tout ce que la fureur a jamais inventé pour la destruction des hommes eut paru dans le camp, qu'il s'approcha de la forteresse dans des tranchées (*c*) & dans des couverts (*d*).

(*a*) Les catapultes étoient des machines avec lesquelles on lançoit des dards de fer, des javelots, &c.

(*b*) Des tours mobiles, dont les Anciens garnissoient le haut des troupes, & dont ils se servoient contre les tours des murs qui étoient défendus. *Voyez* Polybe.

(*c*) Les Anciens faisoient des tranchées qui ressembloient aux nôtres. *Voyez* Saint-Genié, *Art. Milit. prat.* tom. 1, pag. 82.

(*d*) Une sorte de cabutes mobiles, dont

Rien ne fut épargné de ce qui pouvoit y porter le danger & la mort. Le fer y tomboit comme la pluye ; des rochers énormes, lancés par les balistes se croisoient avec sifflement & ensevelissoient le malheureux qui en étoit atteint. La voûte des cieux retentissoit des cris des assaillans, comme elle retentit du mugissement confus des vents orageux, comme les forêts de la Lybie retentissent, lorsque dans la poursuite de leur proie le lion, le léopard, le lynx & le tygre confondent leurs affreux rugissemens. Ciciddès calme comme un Dieu, & aussi terrible, lançoit la mort sous diverses formes sur l'ennemi. Un déluge de pierres tomba sur l'élite de tes troupes, ô Leosthene ! le redoutable catapulte avec ses javelots & ses traits semblables aux rayons de l'éclair, perçoit l'armure & l'homme.

Une moisson de morts & de mourans étoit dispersée dans les campagnes. En vain les passe murs & les tours

---

les toîts plats, mais forts, mettoient les Assiégeans à l'abri des pierres. *Voyez* Lipsii. Poliorc. *Lib.* 1, *Dial.* 8.

s'approchoient de la forteresse ; en vain les béliers menaçoient de faire écrouler le mur dans ses fondemens ; en vain des phalanges furieuses formoient des tours en s'élevant sur des boucliers (*a*). L'orage qui partoit du fort exterminoit l'ennemi. C'est ainsi que Jupiter écrasa les Géans forcenés, lorsque déclarant au Ciel une guerre impie, ils entasserent montagne sur montagne ; sa foudre les en précipita ; la troupe furieuse ne fut plus qu'un tas de cadavres sanglans & brûlés qui mesuroient la hauteur des montagnes bouleversées ! . . . . .

Cependant Cicidés ne laissa pas de perdre bien des Guerriers ; une fleche perça le vaillant Parmeon (*b*) ; ô toi qui fus si grand dans toutes les parties de l'art de la guerre, tu péris aussi, brave Simotes ! Un quartier de rocher

---

(*a*) C'est la *Testudo militaris* des Romains. Des colonnes fermées mettoient leurs boucliers sur leurs têtes. D'autres colonnes montoient sur ce toît de boucliers, & de là sautoient sur les murs.

(*b*) Les Macédoniens ici nommés étoient de vieux Officiers d'Alexandre.

fracassa les deux jambes de l'indomptable Zelon, qui par son courage & sa présence d'esprit valoit lui seul une armée. Il vécut encore long-tems ; ô vie cruelle ! mais plein de courage il renfermoit en lui-même sa douleur. Son ami l'ayant trouvé luttant contre la mort, poussa un profond soupir, joignit ses mains, porta ses regards vers le ciel, puis les laissant tomber sur le malheureux Zelon, il voulut le soulager ..... « Ami, tes secours sont » superflus ! termine ma vie déplora- » ble. O toi pour qui seul je la regret- » te, dit Zelon ». Mais son ami versa des larmes & le quitta. « Quoi tu m'a- » bandonnes aussi ? s'écrie Zelon ; ô » toi qui fus le plus fidele de mes » amis ! tu veux donc que je succom- » be à ma douleur & à ma foiblesse, » que je me lamente, & qu'après » avoir vécu en héros, je meure com- » me une femme ? Vas cruel ! ne te » vante pas de m'avoir jamais aimé ».... L'ami revient sur ses pas, il se précipite sur le blessé, il colle ses levres sur les siennes, & reste long-tems immobile, tandis que Zelon souffre des douleurs infernales ; puis, en détour-

nant ses yeux, il pose son arc sur la poitrine de son malheureux ami ; la fleche passe au-travers du cœur de Zelon, & termine son supplice. Le généreux meurtrier, jette des cris perçans, & vole aux remparts pour sacrifier une vie qu'il ne peut plus supporter.

CHANT II.

LEOSTHENE voyant que la forteresse ne pouvoit être emportée d'assaut, ordonna qu'elle fût embrasée. Soudain les balistes, au lieu de pierres, y lancerent des masses de feu...... Tel que le Vésuve lorsqu'il vomit dans les airs ses entrailles brûlantes, & qu'il inonde les campagnes voisines de flots enflammés & dévorans ; tel un déluge de feux forme dans la citadelle une mer enflammée où surnagent l'épouvante & la mort. Tantôt la flamme tonne dans l'intérieur de la forteresse, comme dans les entrailles des enfers ; tantôt elle s'élance du haut du toît en gros tourbillons. Les édifices ne sont déja plus qu'un vaste brasier, ils s'écroulent comme un rocher frappé de la foudre. La terre tremble ; l'espace immense

des cieux retentit au loin. Cependant l'ennemi s'avançoit toujours, animé d'une nouvelle rage, & pensoit qu'il alloit enfin triompher du courage Macédonien..... mais il n'en triompha pas. Cicidès & Pachés resterent toujours les mêmes. Ils répandent une nuée de traits sur les Athéniens; ils encouragent leurs soldats; ils volent où le danger est plus grand; ils se jettent des regards satisfaits toutes les fois qu'ils se rencontrent. Leur bouche se taisoit, mais leurs yeux parloient & sembloient se dire : l'immortalité est notre partage !.... Cependant l'amitié se peignoit aussi dans leurs regards, & il paroissoit incertain si c'étoit la magnanimité ou la tendresse qui dominoit dans le cœur de ces deux amis. Ils se pressoient les mains, puis ils voloient où les appelloit la gloire.... La même intrépidité animoit toute leur petite armée. Voyoit-on tomber son ami : aussi-tôt couloit un torrent de larmes; mais le desir de le venger ne tardoit pas à donner encore plus de ressort au courage.

Enfin, Cicidès, épuisé de lassitude & échauffé par le combat & par l'em-

brasement, fut attaqué d'une soif dévorante ; depuis long-tems il luttoit contre la défaillance. Toute boisson manquoit. Les eaux de la forteresse étoient ensevelies sous mille ruines. O Paches, dit-il d'une voix foible, je me meurs ; déja mes yeux s'obscurcissent ; la soif me donne la mort, ce n'est point Leosthene... Son ami, plus consterné que lui, pâlit & court puiser dans son casque du sang des Soldats qui venoient d'être tués ; il l'apporte à Cicidés, en lui disant : bois ! Cicidés but, & s'écria en frissonnant : ô Dieux ! à quelles affreuses extrémités réduisez-vous les misérables humains !.. Cependant il reprit ses forces, & la sérénité se répandit encore sur son visage. C'est ainsi qu'après la rosée de la nuit les fleurs brûlées par les rayons enflammés du soleil, & prêtes à parsemer le verger, de la parure de leurs feuilles, élevent orgueilleusement leurs têtes, & brillent comme l'étoile du matin qui les contemple... Le magnanime Cicidés reprit ses forces & vola aux remparts où tout ce qui lui restoit de Guerriers combattoit avec la plus grande vigueur. Il n'y arriva

pas ! Une fleche vola par-dessus le mur éboulé & atteignit le héros..... Ah! souvenir affreux ! Faut-il que ceux qui pour le bonheur de la terre mériteroient de vivre éternellement tombent victimes de la mort!..... Le trait atteignit Cicidés dans le dos & lui perça la poitrine. Il tomba sur le visage. Privé de sentiment il resta long-tems dans cette posture..... Enfin il revint à lui, il voulut se soulever, mais les forces lui manquerent..... Pachés survint & trouva son ami qui nageoit dans son sang. O qui pourroit décrire la douleur de cet ami généreux ! Il se tint immobile auprès de lui..... C'est ainsi que l'onde s'engourdit dans l'hyver, lorsque l'âpre aquilon commence à mugir, & que son souffle glacé la touche. O mon ami, dit Cicidés, arrache-moi cette fleche, & tourne-moi de l'autre côté ! La mort n'a rien d'affreux pour moi ; mais au nom de ma gloire change ma situation, elle pourroit faire penser que je n'ai pas montré la poitrine à l'ennemi. Ne permets pas qu'après avoir consacré tous les momens de ma vie à l'honneur & à la vertu, je la termine

avec

avec le soupçon de la honte & de l'ignominie. Pachés arrache la fleche (*a*) ; le sang coule après le fer comme l'eau jaillit d'une source. Les yeux inondés de larmes, il embrasse son ami, & il le retourne. Je te rends graces, dit Cicidés..... adieu pour jamais!..... & il expira. Le supplice de mille mourans n'est rien en comparaison de la douleur que ressentit Pachés. Il ne croit plus exister qu'à demi, il pousse des cris douloureux, il erre de tout côté en jettant des regards farouches ; les Soldats consternés joignent leurs cris à ceux de Pachés. Leur fureur redouble, jamais ils ne lancerent plus de traits. Bientôt toute la campagne est couverte de sang & de cadavres.

CHANT III.

L'ENNEMI n'appercevant plus Cicidès qu'il étoit aisé de reconnoître à l'aigrette de son casque, se douta qu'il n'étoit plus, & pensa qu'en faisant sommer la citadelle il alloit y entrer en triom-

(*a*) Les Anciens avoient plusieurs sortes de fleches ; entre autres ils en avoient qui n'étoient pas garnies de crampons, & que par conséquent il étoit aisé d'arracher. *V.* Lips.

phe. Un Hérault fut envoyé ; son coursier étoit fier comme lui ; il paroissoit dédaigner la terre ; à peine la touchoit-il de ses pieds légers ; il hennit au son de la trompette, & défioit au combat comme son maître.

O vous, dit le Hérault, en s'approchant du rempart, vous que les efforts de nos armes ont épargnés jusqu'à présent, Leosthene vous offre la vie, si vous vous rendez à lui ! Votre courage n'est que de la témérité... Jettez les yeux autour de vous ! Voyez quelle nombreuse armée vous tient encore enfermés ! Voyez ses piques qui s'élevent tout à l'entour comme les épis dans la campagne ! Votre valeur vous deviendra funeste, si vous combattez plus long-tems. Que votre fureur cede une fois à la raison, & rendez les murs de votre citadelle déserte à une armée puissante qui vous admire, mais qui ne vous craint pas. Acceptez la grace que Leosthene vous accorde, ou vous aurez choisi la mort.

Il y a long-tems que notre choix est fait, répondit Pachés, (la gravité & la majesté étoient empreintes sur son visage) la mort est pour nous le

bien suprême, si elle peut servir au bien de la patrie & elle y servira. La honte sera le fruit de l'orgueil & de la cupidité d'Athenes ! Pourquoi ne nous fîtes vous point la guerre autrefois lors qu'Alexandre régnoit encore sur nous ? Croyez-vous que notre courage soit enseveli dans sa tombe ? Et si vous le croyez, est-il généreux d'attaquer notre foiblesse ?.... Mais non ; l'esprit de ce héros anime encore tous ses Guerriers, & vos têtes vont l'éprouver.... La mort de Cicidés n'a point abattu nos ames ; la joie a disparu avec lui, mais tout notre courage reste. Ce n'est pas vous, ce n'est point la mort que nous craignons, ce n'est que l'ignominie.

A peine le Hérault eut-il apporté cette réponse à Leosthene, que tout se prépara pour l'attaque autour de la forteresse. Lorsque les vents déchaînés sortent de l'antre d'Eole, & qu'ils assaillissent la forêt, on voit les sommets des arbres s'incliner vers la terre : le tumulte & le fracas regnent partout & redoublent à chaque instant ; un sourd mugissement sort de la bouche des cavernes ; un bruit confus

remplit la vaste circonférence des cieux : ainsi se réveille, frémit & s'agite l'armée d'Athenes. Les tours, les balistes, les catapultes & les beliers, tout s'émeut & s'approche de la forteresse.

De son côté Pachés n'épargne rien pour faire une défense vigoureuse. Les traits & les pierres abattoient l'Athénien comme la grêle abat les foibles épis. Les tygres sont moins terribles lorsqu'on les excite à la fureur, que ne l'étoit alors Pachés & ses Guerriers. Mais la garnison étoit foible, & l'assaut étoit général. Repoussé d'un côté, l'ennemi surmontoit le mur de l'autre. La citadelle fut inondée, & devint la proye de la mort. C'est ainsi que l'onde de la mer engloutit après le reflux le rivage & tout ce qui l'embellissoit ; les fleurs venoient de s'y étaler, la destruction y regne au milieu des flots. . . . .

Tu péris, ô Pachés, ainsi que tes Guerriers qui n'avoient jamais connu la crainte ! Leosthene le trouva étendu percé de coups ; il le reconnut à son armure. Accompagné de ses Guerriers rangés autour de lui & appuyés sur leurs lances il regarda long-tems ce

héros, quelques larmes tomberent de ses yeux. Il apperçut encore l'héroïsme dans les traits de son visage terni. Puis il voulut voir Cicidés, mais il le chercha long-tems en vain. Enfin ayant remarqué un tapis étendu sur la terre, il le souleva; mais quel fut son étonnement, lorsqu'il vit se lever un Macédonien qui étoit couché sous le tapis à côté de Cicidés. Que fais-tu près de ce héros, lui demanda Leosthene? Il étoit mon maître, repartit-il, il étoit mon pere; je lui restai fidele tant qu'il vécut, cesserai-je de l'être après sa mort? Cruel! vous me l'avez ravi, arrachez-moi donc aussi la vie... A ces mots un torrent de larmes inonda son visage. Leosthene n'ôta point la vie à ce fidele Ecuyer, mais il vanta sa rare fidélité; il tâcha de le consoler & le combla de présens. Ensuite il contempla Cicidés; il croyoit voir encore sa grande ame dans les traits de son visage; il le pleura, il fit renfermer dans une urne les cendres de ces deux amis, & leur dressa un superbe monument, puis il se retira soudain à Athenes. Son armée se trouvoit tellement affoi-

blie, qu'il ne ſongea plus à combattre Antipater dans une bataille.

C'eſt ainſi que par le courage de deux amis, la ruine de la patrie fut détournée.

Couronnez de fleurs la tombe de mes héros, & plantez tout autour des boſquets de laurier, ô vous dont l'ame généreuſe brûle du deſir de la véritable gloire! Combattez, mourez pour votre patrie, & méritez à jamais la vénération de tous les hommes... Cette mort généreuſe eſt l'unique objet de mes vœux (*a*), *&c.*

(*a*) Hélas! ils ont été remplis. Nous renvoyons nos Lecteurs à la vie que nous avons donnée de ce Poëte célebre que nous appellerions volontiers *l'Alcée de l'Allemagne.*



ARTICLE VI.

Joannis-Mariæ Lampredi *S. Th. D. Florentinæ & Cortonensis Academiæ Socii, de licentiâ in hostem Liber singularis, in quo* Samuelis Loccei *de infinitâ licentiâ in hostem exponitur & confutatur. Accessit de Majestate Principis ad Legem constituendam omninò necessariâ Oratio, quam habuit in sacrâ Florentinâ Academiâ postridie Kal. Martias ann.* 1759. *Florentiæ, anno* 1761. *Excudebant imperiales Typographi.*

« *DES Droits de l'hostilité*, dissertation dans laquelle on réfute l'opinion de *Cocceius* ; avec un Discours sur la Majesté nécessaire au Prince pour la législation, prononcé à l'Académie de Florence, *&c.* Par M. *J. M. Lampredi*, des Académies de Florence & de Cortone. A Florence, de l'Imp. imp. »

CES deux opuscules forment ensemble un volume *in*-4°. de 131 pages, sans la dédicace, que M. Lam-

predi a adressée à Monsieur le Comte de Firmian, comme un hommage dû à sa naissance, à ses dignités, & plus encore à sa profonde érudition & à son amour pour les gens de Lettres.

Le premier de ces deux ouvrages convient très-bien aux circonstances où se trouve aujourd'hui l'Europe attentive aux malheurs que les armes répandent dans toute l'Allemagne. Peut être quelqu'une des Puissances belligerantes a-t-elle paru à M. Lampredi sortir dans certaines occasions des bornes que le droit de la guerre prescrit aux armes; & ce motif l'aura déterminé à combattre une opinion dangereuse, presque généralement adoptée dans le fond du Nord, défendue dans les écrits politiques par les Savans, & malheureusement suivie dans la pratique par les Généraux & les Monarques. Suivant Cocceius, *le droit naturel permet de faire à l'ennemi tout le mal possible, tant dans sa personne que dans ses biens.* Comment. ad Grot. lib. 3, pag. 546. Avant de réfuter ce sentiment, l'Auteur expose en forme de prolégomenes les motifs de son travail. Les principes de droits de l'hostilité ne lui ont pas paru

nettement développés jusqu'aujourd'hui dans aucun ouvrage ; & il faut avouer que son observation est assez juste. Un grand nombre d'Ecrivains ont traité du droit de la guerre, mais il en est bien peu qui ayent su distinguer les droits divers qui naissent de l'honnête, de l'utile & du juste. M. Lampredi pense que les questions de droit public ne peuvent être réduites à une rigoureuse démonstration, si l'on ne sépare exactement la morale, la politique & le pur droit de nature ; ce que la plûpart des Maîtres de droit public n'ont point fait jusqu'à présent. Entrons dans le fond de l'ouvrage.

La défense nécessaire, prescrite par la nature, est le fondement & l'origine des droits de l'*hostilité*. Lorsqu'une nation réduit une autre nation à ne pouvoir défendre ses vrais droits qu'avec les armes, alors commence l'état de guerre juste. Toute guerre juste doit donc être défensive, & l'on ne pourra tirer les armes que pour une injure reçue, pour repousser un péril imminent & justement redouté. Sur ce principe de la défense nécessaire, il n'y aura dans la guerre d'actions licites & justes, que

les actions sans lesquelles une nation ne pourroit absolument se défendre. Cette regle, très-simple, déduite des loix de la nature, servira à marquer les limites au-delà desquelles il n'est pas permis à l'épée de nuire à l'ennemi; mais comme il est impossible de l'adapter à tous les cas qui se rencontrent dans la confusion des armes, il suffit de l'établir pour le cours général de la guerre; il faudra, dans les circonstances particulieres, en laisser l'application à la conscience des Belligerans, ausquels il sera aisé de fixer jusqu'où va le droit de l'offense, d'après le principe simple & unique qui doit la diriger.

De-là l'Auteur passe à l'examen des opinions des autres Jurispublicistes sur ce sujet, & il commence par la réfutation des raisons de Cocceïus. Ce Jurisconsulte, avant de parler du droit d'un ennemi contre son ennemi, établit comme un axiome, que *lorsque l'ennemi paroît à notre société avoir allumé injustement la guerre, toutes les violences, les ravages, &c. sont autant de délits dignes d'une peine illimitée.* Ce droit de pousser la punition à l'infini,

il l'étend à ceux qui se sont rendus ; aux supplians, aux prisonniers, à ceux mêmes qui sont dans les fers, parce, dit-il, qu'ils sont soumis au jugement de *notre société*, qui peut punir en eux la coulpe permanente des délits passés. Le sage & humain M. Lampredi rejette la supposition, comme gratuite & nullement fondée en raison ; les nations, dit-il, sont entr'elles dans l'état de nature, & par-là elles n'ont point de supérieur, c'est donc à elles seules ou à leurs représentans à juger du tems & des raisons de prendre les armes sans que d'autres ayent le droit de s'en mêler. Ainsi chacun doit suspendre son jugement sur la justice de la cause de la guerre, jusqu'à ce que le souverain arbitre des armes porte lui-même le sien, & y imprime le sceau de la derniere victoire. Tous les actes de chaque Puissance belligerante doivent être réputés justes, non pas qu'ils puissent l'être en effet, mais parce que chacune peut avoir un juste motif de prendre les armes : la bonne foi suffit pour déterminer la justice de ce motif. M. Lampredi répond ici fort au long à Cocceius, qui prétend qu'on ne peut

pas supposer que deux nations prennent les armes de bonne foi, dans une intime persuasion qu'elles en ont une cause légitime. La réponse est tranchante & décisive. M. Cocceius dit qu'une nation a le droit de punir par les armes les injustices d'un autre. Son adversaire démontre qu'entre nation & nation il ne sauroit y avoir de punition proprement dite. La peine ne peut être infligée que par un supérieur, & avec connoissance de cause, ce qui ne se rencontre point entre personnes égales : cette vérité est prouvée par les meilleures raisons, & appuyée sur les plus fortes autorités. Enfin, pour ne laisser aucune ressource au défenseur du droit de punir, M. Lampredi l'attaque & l'accable avec ses propres principes. Sa réponse se réduit à ces propositions :

La fin de la peine, c'est la réparation.

La réparation se fait par le talion.

Le Talion porte sur l'estimation du délit.

Cette estimation ne peut se faire que par un supérieur.

Il n'y a point de supérieur dans l'état de nature.

Les nations sont entr'elles dans l'état de nature.

Donc entre les nations il n'y a point lieu à la peine.

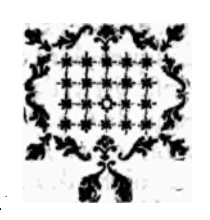
Cocceius tire une conséquence toute opposée, & il tombe dans une contradiction. Il reste donc qu'il n'y a pas de maxime plus saine qui puisse servir de fondement aux *droits de l'hostilité* que la *défense nécessaire*. Après avoir considéré les peuples en guerre comme des personnes morales, M. Lampredi sépare les Sujets d'avec les Princes, & il fait voir que les maximes de Cocceius ne peuvent avoir lieu, même relativement à ces derniers; parce qu'obligés par devoir à suivre le jugement de la Majesté à laquelle ils se sont soumis, ils ne doivent & ne peuvent savoir si les guerre qu'ils entreprennent sont justes, de sorte que ne commettant en action aucun mal délibéré, ils ne doivent point être soumis à la peine. L'Auteur marque les exceptions que souffre ce principe, & il applique la regle sur le *droit d'hostilité*, aux évenemens généraux de la guerre. Après avoir parcouru divers objets, il examine la fa-

meuse question, *si on peut se défaire d'un ennemi par le poison ou par le meurtre?* Quoiqu'il semble laisser la question indécise & se borner à rapporter les raisons des deux partis, on voit bien par l'exposition même de ses raisons & par son principe de la défense nécessaire, qu'il y a des cas où il inclineroit à permettre d'avoir recours à ces voies extraordinaires. En adaptant son principe au droit de l'ennemi sur les prisonniers, les otages, &c. il ne perd jamais de vue les sophismes de Cocceius: il termine son ouvrage par un court examen des droits du vainqueur.

Dans la seconde dissertation, M. Lampredi entreprend de prouver que des Loix proprement dites ne peuvent émaner que d'un supérieur. Il est difficile de résister à cette vérité; beaucoup d'Auteurs ne sont pas entrés dans l'examen de cette proposition: vrai axiome en droit public. M. Lampredi rappellant la matiere à ses principes, recherche à quels signes on reconnoît ce qui peut prendre le nom de Loi, & il établit à la fin que la Loi proprement dite n'est autre chose qu'une certaine regle de nos actions prescrite & promul-

gée par un supérieur; il releve ceux qui ont confondu le pacte avec la Loi. Cette erreur vient de certains Grecs, qui vivans dans des Démocraties, où ils voyoient les Loix s'établir par le consentement commun, écrivirent que les Loix étoient des *pactes publics*. On nomme parmi ces Auteurs Aristote, Démosthene, Socrate, Denys d'Halycarnasse; & tant d'autres qui ont suivi sans examen l'opinion des Grecs. Il est facile, dit M. Lampredi, de reconnoître même dans les Républiques démocratiques, le supérieur qui fait les Loix; chacun de ceux qui dans les assemblées publiques donne son consentement à l'institution de la Loi, est sujet, & le corps de Citoyens est souverain. Tous ces *vœux* ne sont autre chose que la maniere dont la majesté s'exerce & se déploye. Le principe, qu'il n'y a point de Loi sans supérieur, fait tomber le *droit volontaire* des nations, introduit par Grotius comme une vraie Loi, & soutenu par tant d'Ecrivains. Une partie de la dissertation roule sur ce prétendu droit, que M. Lampredi combat & pulvérise. Le dernier

paragraphe mérite d'être lu avec attention, pour qu'une bonne fois on puisse réduire la science du Droit public à de vraies démonstrations. Il paroît que l'on distingue fort bien aujourd'hui dans Grotius l'érudition d'avec la science. Graces à M. Lampredi, la vérité que M. Wolff avoit enseignée à l'Allemagne, & que M. Vatel a répandue avec tant de succès en Hollande, commence à s'introduire en Italie.



ARTICLE VII.

MISCELLANEOUS Pieces, in two volumes. London, for R. & J. Dodsley, 1761.

« MÊLANGES Littéraires, en deux » volumes. A Londres, chez *R. & J.* » *Dodsley*, 1761. »

L'Auteur de ces mêlanges eſt M. Jenyns. Ils contiennent des Poëmes, des Traductions, des Eſſais en proſe. Ces différens morceaux ſont peu ſuſceptibles d'extraits; nous ferons mieux connoître le mérite & le caractere de l'Auteur par la traduction de quelques Penſées détachées qui terminent l'ouvrage.

Il n'y a point de ſots qui ne ſoient aſſez ſages pour s'ennuyer bientôt d'eux-mêmes; & comme ils ne peuvent ſupporter la ſolitude, ils fatiguent de leur ſociété ceux qui ont le malheur de les connoître.

Les hommes qui ſont extrêmement civils ſont rarement ſociables, parce

que la société leur donne plus d'embarras que de plaisir.

Si les hommes deviennent plus avares en devenant plus vieux, ce n'est pas que l'amour des richesses croisse avec l'âge; c'est que leurs autres passions s'affoiblissent; ils n'aiment pas davantage l'argent, mais ils ont moins de tentations pour le dépenser. Le goût des plaisirs s'est émoussé par la satiété; l'ambition, par les mauvais succès; la prodigalité, par l'expérience; & la générosité, par l'ingratitude.

A mesure que nous vieillissons, chaque année nous paroît plus courte que la précédente : en voici, je crois, la raison. Toutes les idées que nous avons du tems dérivent de la portion de l'espace dans laquelle nous avons existé; cette portion est donc la regle sur laquelle nous le mesurons : or, comme cette mesure s'étend à proportion que nous avons vécu, chaque période doit nous paroître plus court. Ainsi lorsque nous avons vécu dix ans, une année est la dixieme partie de la durée de notre existence; mais lorsque nous avons vécu dix-huit ans, une année n'en est plus que la dix-huitieme partie

L'honneur n'est qu'une espéce fictive d'honnêteté; supplément vil, mais nécessaire de la vertu, dans les sociétés où elle n'existe plus; c'est une sorte de papier de crédit, que l'on reçoit dans le commerce parce qu'il n'y a pas assez d'or.

Les femmes ne sont certainement point inférieures aux hommes en résolution, & le sont peut-être beaucoup moins en courage qu'on ne croit; si on en juge autrement, c'est que les femmes exagerent leur timidité, & que les hommes cachent la leur.

Les opinions des hommes procedent bien plus souvent de leurs actions que leurs actions ne procedent de leurs opinions. Ils commencent par agir, & ils n'ont pas de peine à concilier ensuite leurs principes avec leur conduite; aussi trouverions-nous un grand nombre de personnes qu'aucun avantage particulier ne pourroit engager à faire une chose qu'elles regarderoient comme injuste; mais dans ce grand nombre il en est peu qui se persuadent aisément qu'une chose soit injuste, qui leur procure du plaisir ou du profit.

Si tous les hommes étoient honnêtes,

le monde iroit bien mieux qu'il ne va ; mais si tous les hommes étoient éclairés, il n'iroit point du tout : tant l'honnêteté est préferable à la science.

Beaucoup d'esprit & peu de jugement, c'est le plus mauvais présent que la nature puisse faire à une créature humaine ; celui qui joint à beaucoup d'esprit beaucoup de sens, doit devenir un grand homme. Celui qui n'a qu'une médiocre portion d'esprit & de jugement, peut encore être un homme honnête, utile & heureux ; mais celui qui avec beaucoup d'esprit n'aura que peu de raison, ne peut être que dangereux pour lui-même & pour les autres.

Le mépris parmi les hommes, semblable à l'action & à la réaction dans les corps solides, est toujours en raison réciproque. Méprisez une société, & vous en serez méprisé. Un homme d'esprit ne méprise pas plus les sots que les sots ne le méprisent : les filles publiques & les filoux rendent bien aux honnêtes gens tout le mépris que ceux-ci ont pour eux.

Nos ressentimens & nos affections sont ordinairement les principaux obstacles qui nous ferment la route des

richesses & de la grandeur. Celui qui sait se débarrasser du sentiment des injures & des bienfaits, ne peut guere manquer d'avancer dans les routes obliques de la fortune & de l'ambition, avec beaucoup de rapidité & de succès.

C'eux qu'une fortune héréditaire a mis en état de vivre dans l'oisiveté sont enclins à voir avec envie les richesses qui sont le fruit du travail, & à regarder avec indignation les moyens injustes par lesquels elles sont acquises dans la plûpart des professions. Ils ne pensent pas que c'est à ces moyens, tout injustes qu'ils sont, qu'ils doivent eux-mêmes l'aisance & la liberté dont ils jouissent. Car telle est la nature de l'homme, que dans ce mouvement général qu'excite la soif de l'or & du pouvoir, ceux qui ne peuvent réussir par adresse ont recours à la violence; c'est-à-dire que s'ils ne trouvent pas des moyens ingénieux & autorisés pour se dévorer mutuellement, ils y employent le fer & la flamme.

Celui qui ne veut pas être un peu dupé sera beaucoup censuré, & par-là n'exposera pas moins sa fortune que

ſa réputation. Notre premiere leçon en économie devroit donc être d'apprendre juſqu'où nous devons permettre qu'on nous trompe, proportionnément à l'état & à la fortune dont nous jouiſſons.

Il n'y a point de qualités morales plus eſſentiellement différentes que l'orgueil & la vanité, que l'on confond cependant aſſez communément. L'homme orgueilleux a la plus haute idée de lui-même; l'homme vain voudroit l'inſpirer aux autres; l'orgueilleux croit que l'admiration lui eſt dûe; le vain aime mieux l'obtenir que la mériter; l'orgueilleux veut forcer le reſpect par un air de dignité; le vain ſollicite les applaudiſſemens par de petits artifices. Ainſi l'orgueil rend les hommes déſagréables, & la vanité les rend ridicules.

Tout homme qui a l'air d'avoir beaucoup de fineſſe doit réellement en avoir fort peu; car s'il en avoit beaucoup, il en auroit aſſez pour le cacher.

Le vice de l'ingratitude n'eſt pas auſſi fréquent qu'on le dit communément; car les exemples de ſervices réels & déſintéreſſés ſont fort rares.

Quiconque voudra tromper la mul-

titude ne doit pas désespérer de lui faire croire tout ce qu'il voudra, excepté la vérité.

La réputation de générosité s'acquiert plus fréquemment par la profusion que par la charité, c'est-à-dire en donnant son argent en dupe, qu'en l'employant à de bonnes actions.

Les Moralistes, comme les Peintres, sont sujets à deux défauts. Les uns font de beaux portraits qui ne ressemblent point; les autres font des portraits ressemblans qui sont plus laids que les originaux.

Il est rare que les avis soient donnés avec bonne intention, soient reçus avec plaisir, & produisent aucun fruit. Ils sont rarement bien reçus, parce qu'ils supposent une supériorité de raison dans celui qui les donne; & celui-ci n'a guere d'autre intention en les donnant, que de montrer cette supériorité. Ils ne sont profitables ni à celui qui les donne, parce qu'ils font naître plus souvent la haine que l'amitié; ni à celui qui les reçoit, parce qu'il est rare qu'un homme qui n'est pas assez éclairé pour voir le bien sans deman-

der conseil, le soit assez pour distinguer un bon conseil.

Celui qui ne change jamais de principes doit être souvent forcé de changer de parti (*a*).

La liberté est un mot bien imposant; mais la plûpart de ceux qui l'employent n'entendent par-là que la liberté d'opprimer les autres & de se soustraire eux-mêmes à toute autorité.

Comme la propriété produit toujours le pouvoir, le pouvoir peut toujours se convertir en propriété: ainsi l'on peut démontrer que la corruption des Parlemens doit toujours s'accroître en même proportion que leur pouvoir; & ne peut s'affoiblir que par la diminution de leur importance. Quelle est donc l'absurdité de ceux qui travaillent en même tems à accroître la liberté & à détruire la corruption, c'est-à-dire à donner aux hommes plus de

(*a*) On entend ici les partis politiques, tels que les Whigs & les Torys, qui en conservant les mêmes dénominations, ont eu successivement des principes tout-à-fait opposés.

pouvoir

pouvoir à *porter au marché* & à les empêcher en même tems de le vendre.

Le soin principal d'un Gouvernement, comme celui d'une Nourrice (*a*), doit être d'empêcher ceux qui sont confiés à ses soins de se nuire à eux-mêmes. Les hommes sont des enfans toujours cherchant à se faire du mal & toujours irrités contre ceux qui les empêchent de s'en faire.

Nous n'avons pas besoin de parcourir le monde pour apprendre à connoître la nature humaine & les principes des Gouvernemens. Avec de la sagacité & de l'attention, on peut acquérir cette connoissance sans sortir des bornes étroites d'une paroisse. La plus chétive corporation est animée des mêmes intérêts, remuée par les mêmes ressorts que le plus auguste Sénat. La conduite du drame est la même;

(*a*) L'Auteur a peut-être voulu dire une *Garde-malade*; la comparaison d'une Nourrice m'a paru plus agréable & aussi juste : au reste le même mot anglois *Nurse* exprime également une Nourrice & une Garde-malade : est-ce que les Anglois regarderoient les enfans comme des malades, ou plutôt les malades comme des enfans?

toute la différence consiste dans l'adresse & la dignité des Acteurs.

Il y a sans doute une grande différence entre la sagesse & l'honnêteté de plusieurs individus entr'eux; mais il y en a très-peu dans la sagesse de plusieurs multitudes placées dans les mêmes circonstances. Chaque grain de bled peut différer des autres pour le poids & la grosseur; mais deux boisseaux pris dans le même tas ne paroîtront certainement point différer l'un de l'autre.

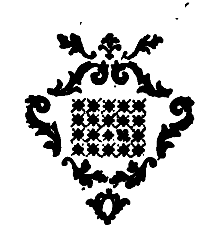
On regarde comme un principe fondamental de la Politique moderne, que tous les moyens qui sont propres à augmenter la richesse d'une nation, augmenteront aussi son bonheur, sa puissance & sa durée. J'aimerois autant que l'on soutînt que la santé, le bonheur & la force de chaque particulier sont toujours proportionnés à sa fortune.

Ce n'est pas une chose peu surprenante que les hommes ayent de tout tems aimé la guerre, & que malgré les calamités sans nombre qu'elle répand sur eux, ils s'y portent toujours avec la même ardeur. En voici certai-

nement la raison cachée, mais véritable. Il y a dans la nature humaine un sentiment si puissant de vertu, que quelque déterminés que soient les hommes à se livrer à toutes leurs mauvaises inclinations, ils ne pourroient goûter tranquillement le plaisir de les satisfaire, s'ils ne trouvoient des expédiens pour dérober leurs difformités non-seulement aux yeux des autres, mais même à leurs propres yeux. Ils recherchent donc avec avidité les moyens de se tromper eux-mêmes & de se procurer la liberté d'être méchans avec une bonne réputation & une bonne conscience; ils trouvent cette liberté dans la guerre qui ouvre la carriere à toutes les passions vicieuses de l'homme, en le mettant à l'abri du remords, de la punition & même de la censure; elle couvre la fainéantise, la débauche, la malfaisance, la cruauté, l'injustice, des dehors imposans du zele pour le bien & la gloire de son pays; & ce privilege paroît aux hommes d'un si grand prix, qu'ils le regardent comme un dédommagement suffisant des maux qui suivent la guerre.

Dans les querelles de religion, les

propositions qui sont l'objet de la dispute sont ordinairement telles que ceux qui les soutiennent ne les croyent pas & que ceux qui les rejettent ne les entendent point. Ainsi un homme n'est jamais persécuté pour ne pas croire mais bien pour ne pas faire semblant de croire ce qu'il ne croit point; c'est-à-dire pour avoir l'insolence de se regarder comme plus sage & plus éclairé que ses persécuteurs : insolence que le parti le plus fort ne croit pas qu'on puisse jamais trop séverement punir.



ARTICLE VIII.

INSTRUCTION Militaire du Roi de Prusse pour ses Généraux, traduite de l'allemand par M. Faesels, *Lieutenant Colonel dans les Troupes Saxones. A Francfort & à Léipsik, 1761.*

LE plus sage & le plus moral des peuples fut en même tems celui de tous qui posséda à un plus haut degré les connoissances militaires. L'Art de la Guerre est intimément lié à l'Art civil & politique; laissons donc certains contemplateurs se consumer en regrets, en plaintes & en déclamations inutiles; & puisque tant qu'il y aura des sociétés différentes il y aura des intérêts différens & opposés, puisque les hommes combattront tant qu'ils existeront; & que quand même les Philosophes régneroient, cette vérité, toute affreuse qu'elle est, ne sauroit être détruite, parce qu'il est impossible qu'ils regnent jamais sur des Peuples Philosophes: ne craignons pas d'invi-

ter nos compatriotes à se perfectionner dans celui de tous les Arts, qui demande peut-être le plus de génie, de connoissances & de réflexions. L'Auteur de l'analyse suivante & des notes qui l'accompagnent, destiné par sa naissance au métier des armes, y a fait servir non-seulement les talens distingués dont l'a doué la nature, mais les Sciences, les Arts, les Langues & l'Histoire; qu'il nous soit permis de le nommer : c'est M. le Chevalier de Chastelus, Colonel du régiment de la Marche-Province; nous lui devons déja les *Réflexions sur le méchanisme de la Versification Italienne, Espagnole, Angloise & Allemande*, vol. de Juin 1760; l'analyse de l'*Essai sur les qualités & les connoissances nécessaires à un Général d'armée*, vol. de Mai suivant; & la traduction d'un morceau de Poésie Allemande, intitulé : *Pensées sur la clôture de l'année* 1759, & inséré dans le vol. d'Août. Nous nous rendons peut-être coupables d'une indiscrétion; mais M. le Chevalier de Chastelus aime trop à remplir les devoirs de la bienfaisance & de la modestie, pour trouver mauvais que nous

nous acquittions de ceux que nous imposent l'estime & la reconnoissance.

Si l'Art de la Guerre étoit destiné, comme les autres Arts, à instruire ou à consoler les hommes, nous nous plaindrions avec justice du peu de soin qu'ont pris les Militaires les plus expérimentés & les plus profonds de nous communiquer leurs importantes & sublimes connoissances; nous accuserions également & la négligence de ces grands hommes & l'empressement ridicule avec lequel nombre d'Officiers subalternes par leur état & par leurs lumieres, donnent au Public les fruits imparfaits d'une courte expérience & d'une étude tardive. Des principes communs, des axiomes sans application & sans conséquence, de froides compilations & de longues citations suffisent à la vérité pour composer un Livre, mais non pas pour faire un Auteur (a). On reprocheroit encore avec fondement, & sur-tout à ceux des Militaires qui aiment bien mieux raisonner que travailler, que

(a) *Auctores ab augendo.*

chacun se mêle plus de juger ses chefs que de conduire ses inférieurs, & de donner des maximes générales que de pratiquer des devoirs de détail.

Mais devons-nous nous affliger ou nous féliciter de ce que l'Art de la Guerre n'a pas fait des progrès plus rapides? Si le scepticisme peut se montrer avec avantage, c'est sans doute dans une pareille question. Qu'importe en effet que les biens de la terre soient disputés avec des pierres ou avec des bâtons, que les hommes s'entretuent à coups de fleche ou à coups de fusil? La justice n'en pliera pas moins sous le nombre, sous l'adresse ou la perfidie; les querelles n'en seront ni plutôt éteintes ni plutôt décidées: & tandis qu'un Moliere aura su rassembler les hommes par l'attrait du plaisir & les amuser pour les rendre meilleurs, tandis que les Vanloo, les Vien, les Pigale & les Vassé illustreront leur patrie & l'humanité en perpétuant la mémoire des grandes actions qu'ils aggrandissent encore, qu'aura fait l'homme de génie dans l'Art de la Guerre? Il aura trouvé le secret de faire mourir le brave sous les coups du lâche, de

préparer de nouveaux moyens à la violence & de nouvelles tentations aux tyrans. Encore si la tranquillité, si la sûreté marchoit à la suite des violences & de l'usurpation! Mais les destructeurs de l'humanité ne manquent guere d'être à leur tour la victime de leurs inventions:

- - - - Neque enim lex æquior ulla
Quàm necis artifices arte perire suâ.

Nous ne finirions pas, si nous rapportions toutes les raisons qui pourroient nous engager non-seulement à mépriser mais à haïr ceux dont l'application est tournée vers les progrès d'un art si funeste à l'humanité. Mais le Scepticisme, si commode pour les ames paresseuses, gêne & inquiete celles qui à l'amour du bien joignent le desir de s'instruire, & qui n'ont pas de plus grand besoin que celui d'être éclairés. Si le mieux n'est pas toujours connu des hommes, il existe, & il faut faire tous ses efforts pour le chercher. D'ailleurs, passer condamnation sur cet objet, ce seroit tomber en contradiction avec un principe aussi vaste que solide & consolant; c'est que l'inf-

truction est ce qu'il y a de plus desirable pour les hommes ; qu'ils doivent tendre vers ce but par tous les chemins qui y conduisent, & qu'il est toujours dangereux de leur en interdire les avenues. Considérons donc que l'Art de la Guerre ne doit pas seulement être regardé comme l'art de détruire, mais comme celui de conserver ; que s'il enseigne à envahir des propriétés, il apprend aussi à les défendre ; & qu'inutilement le fer seroit employé à féconder la terre, s'il n'étoit encore destiné à nous en assurer les productions. Nous nous appercevrons ensuite qu'il n'appartient à aucune nation en particulier de fixer l'étendue des moyens que la fureur & l'industrie des hommes peut mettre en œuvre pour les détruire les uns par les autres ; que tant qu'on vivra parmi des êtres soumis à leurs passions (& peut-il en exister d'autres parmi les humains !) ce ne sera qu'en inspirant la crainte qu'on pourra goûter le repos ; qu'enfin rien n'est plus propre à assurer la durée des Etats que cet équilibre de résistance qui naît d'une instruction & d'une expérience générales : car, qui est-ce qui cause les ré-

volutions ? Ce n'eſt pas aſſez pour cela d'un grand homme, ſi ce grand homme n'agit pas parmi des nains ; ſi la ſcience étant d'un côté ne trouve pas l'imbécillité de l'autre. Qui doute que Charles XII. n'eût été un Alexandre, ſi les Ruſſes de Pultova euſſent été auſſi ſemblables aux Perſes que les Ruſſes de Nerva ? & juſqu'où le grand Guerrier dont nous annonçons l'ouvrage n'auroit-il pas pu porter ſes vues, s'il n'avoit trouvé dans ſes ennemis des imitateurs & des rivaux formidables ?

Nous ne craignons donc pas en rendant compte de *l'Inſtruction Militaire du Roi de Pruſſe pour ſes Généraux*, d'être ſoupçonnés de mal remplir l'objet d'un ouvrage dont l'eſprit eſt de réunir, par les liens ſacrés des Sciences & des Beaux-Arts, les nations les plus éloignées les unes des autres, par les diſtances ou par les intérêts qui les ſéparent.

L'Inſtruction Militaire dont nous allons rendre compte paroît avoir été compoſée pendant la derniere paix, & diſtribuée manuſcrite aux Généraux Pruſſiens. L'Auteur de la Traduction

se contente de nous dire que l'ouvrage a été trouvé parmi les papiers d'un Officier-Général Prussien, fait prisonnier pendant cette guerre ; qu'il a cru ne pouvoir se dispenser de le rendre public, & que pour rendre plus complet le présent qu'il fait aux Militaires, il en a fait une traduction en François, qui se vend séparément, & dans le même format que l'édition Allemande.

Nous avons dit plus haut que la plûpart des principes sur la conduite des armées ayant été donnés par des Officiers qui n'avoient souvent pas commandé 500 hommes en leur vie, ces principes étoient secs & décharnés, & ne portoient point l'empreinte du génie (a). Aussi ne regardons-nous comme

(a) Cette critique ne doit tomber ni sur l'Art de la Guerre de Machiavel, ouvrage bien plus estimable que connu, & dont le Roi de Prusse paroît avoir adopté beaucoup de principes ; ni sur le Livre de M. Guichard, pour lequel ce même Monarque a témoigné bien clairement son estime, en appellant l'Auteur à son service & en lui donnant avec le titre de Colonel le commandement d'un corps appellé *Légion de Quintus-Icilius.*

ouvrages vraiment classiques que ceux des Xenophon, des César, des Turenne, des Montecuculli, des Maurice, &c. & ce seroit avec plaisir que nous dirions que cet ouvrage-ci peut tout au moins être mis en parallele avec les précédens, si après avoir nommé l'Auteur tout éloge de l'ouvrage ne devenoit superflu.

Le Roi de Prusse commence son Instruction par quelques considérations sur ses troupes; il ne se dissimule pas qu'elles sont composées à moitié d'étrangers, qui ne cherchent que les occasions de déserter; que rien n'est plus fâcheux que la désertion, parce que si un homme se remplace par un homme, un soldat bien exercé ne peut se remplacer que par un soldat également bien exercé. Or, la discipline & l'exercice sont la force d'une armée. Tant que ces deux parties seront en vigueur, un Général pourra tout entreprendre; & ce qui seroit ailleurs une témérité, n'est chez lui que le fruit d'une combinaison judicieuse. Le Roi de Prusse paroît ici avoir fait d'avance l'apologie de plusieurs partis audacieux

qu'il a pris dans le courant de cette guerre : nous rendrons mot pour mot les moyens qu'il donne pour prévenir la désertion. Vous y parviendrez :

1. *En évitant de camper trop près d'un bois ou d'une forêt, si la raison de guerre ne l'exige pas.*

2. *En faisant plusieurs appels par jour.*

3. *En envoyant des patrouilles fréquentes de Hussards, qui rodent autour du camp.*

4. *En plaçant pendant la nuit des Chasseurs dans les bleds, & en doublant les postes de Cavalerie à l'entrée de la nuit, pour renforcer la chaîne.*

5. *Si vous ne permettez pas que le Soldat se débande, & si l'Officier mene sa troupe en regle à l'eau & à la paille.*

6. *En punissant rigoureusement la maraude qui est la source de tous les desordres.*

7. *En ne faisant, les jours de marche, retirer les gardes des villages, que quand les troupes ont pris les armes.*

8. *En défendant, sous peine rigoureuse, que le Soldat ne quitte son rang ni sa division les jours de marche.*

9. *En évitant de faire des marches de nuit, si des raisons importantes ne l'exigent pas absolument.*

10. *En poussant des patrouilles de Hussards à droite & à gauche, lorsque l'Infanterie traversera un bois.*

11. *Si vous placez des Officiers à l'entrée de la sortie d'un défilé pour obliger les Soldats de prendre leur rang.*

12. *En cachant au Soldat les marches que vous êtes obligé de faire en arriere, en vous servant d'un prétexte spécieux qui puisse le flatter.*

13. *En ayant toujours attention que la subsistance nécessaire ne manque jamais, & qu'on fournisse aux troupes du pain, de la viande, du brandevin, de la bierre, &c.*

14. *Quand la désertion se glisse dans un Régiment ou dans une Compagnie, il faut d'abord examiner la raison de ce mal; s'informer si le Soldat a son prêt (a). Si on lui donne les autres douceurs accordées, & si le Capitaine n'est pas coupable de malversation. Il ne faut pas moins faire observer une*

(a) Autrement dit, sa paye en argent.

discipline exacte : on dira peut-être que le Colonel y prêtera son attention ; mais cela ne suffit pas. Dans une armée tout doit tendre à la perfection, & faire voir que ce qui s'y fait est l'ouvrage d'un seul homme.

L'Auteur termine ce chapitre par ces mots :

Comme il ne suffit pas d'avoir de bonnes troupes, & qu'un Général par son ignorance perd tout son avantage ; je parlerai des qualités d'un Général, & je donnerai des regles, dont en partie j'ai fait l'expérience à mes dépens, & d'autres que de grands Généraux m'ont fournies.

Mais avant que de passer aux grandes spéculations de la Tactique, l'illustre Auteur ne néglige pas les détails qui doivent servir de préalables aux plus brillantes opérations. Je veux parler des subsistances & des magasins.

Ces derniers doivent être disposés en échelon, & bien assurés, soit en les plaçant dans quelques villes à l'abri d'une insulte, soit en leur donnant une position au moyen de laquelle ils pourront toujours être couverts par l'ar-

mée. Mais une chose qui paroît particuliere aux Prussiens, ce sont des moulins à bras qu'on distribue à chaque Compagnie, & dont les Soldats se servent pour préparer de la farine qu'ils portent au dépôt pour recevoir du pain en échange. Cette précaution, jointe aux fours de fer qu'on transporte à la suite d'une armée, peuvent la faire subsister sans convoi & sans magásins : avantage inappréciable pour la guerre offensive. La bierre, l'eau-de-vie & les liqueurs fortes ne doivent pas manquer aux Soldats dans toutes les entreprises pénibles ; il faut en ramasser le plus qu'il est possible, & en faire brasser ou distiller lorsqu'on n'en trouvera pas assez de toutes faites (*a*). Après la subsistance de l'hom-

(*a*) On pourroit peut-être reprocher aux François de trop négliger cette précaution. Le Soldat François boit beaucoup d'eau souvent très-mauvaise ; ce qui joint à la nature du pain de munition, dans lequel il entre beaucoup de seigle & de son, aux fruits & aux légumes nouveaux, lâche le ventre du Soldat, l'affoiblit & l'envoye bientôt à l'hôpital. Un peu d'usage de liqueurs fortes préviendroit cet inconvénient, auquel on remé-

me vient celle du cheval, cet animal si noble, si fier, qui semble être né pour la guerre, & qui en partage les périls, comme s'il devoit en partager la gloire : il faut éviter de le nourrir avec des herbes quand elles sont encore trop nouvelles ; pour cela on doit avoir attention de ne pas trop s'éloigner de ses magasins au commencement de la campagne ; les fourrages se font en verd ou en sec, c'est-à-dire dans la campagne ou dans les villages. Dans l'un & l'autre cas, il faut que la chaîne qui les couvre soit composée d'Hussards, de Cavalerie & d'Infanterie qui menera avec elle son canon. On proportionnera la quantité de chaque arme à la nature du terrein. Il sera bon, lorsqu'on aura bien établi la chaîne, d'aller chercher l'ennemi & d'escarmoucher avec lui ; cette manœuvre lui donne à penser, l'engage à des dispositions & lui fait perdre l'idée ou le tems de vous attaquer.

La base de toute opération militaire doit être la connoissance du pays, le

---

die encore avec succès par le moyen du vinaigre.

cours des rivieres, la hauteur des montagnes, la direction des forêts, la fertilité des plaines, les situations qui présentent des camps avantageux pour l'offensive & la défensive; les différentes routes connues & celles qu'on peut ouvrir: tels sont les objets de cette vaste étude. On doit observer comme une regle générale que tous les camps qu'on choisit, soit pour l'offensive soit pour la défense, doivent être à portée de l'eau & du bois, & que le front étant fermé & bien couvert, les derrieres en soient ouverts & libres.

L'application des regles de la Tactique à un terrein donné, forme ce qu'on appelle le coup-d'œil. C'est ici que la Science des fortifications trouve sa place dans la guerre de campagne. Toute position doit être prise suivant les principes qu'elle enseigne: dans un camp, dans un champ de bataille, tout doit se flanquer, se voir & se proteger (*a*).

(*a*) Je ne sais si l'on prend assez garde parmi nous à cette application des principes des Fortifications à ceux de la Tactique & de la Castramétation. Les premiers enseignent que les lignes angulaires sont les meilleures, parce qu'elles se flanquent; & nous voyons

La distribution des troupes ne sera donc plus qu'une conséquence de ces principes ; tantôt vous mettrez votre cavalerie au centre & votre infanterie aux aîles ; tantôt vous ne formerez qu'une aîle de toute votre cavalerie ; une autrefois vous fortifierez chaque extrémité de vos aîles par quelques brigades d'infanterie ; mais sur-tout vous aurez soin que votre champ de bataille soit libre ; afin que tout puisse s'entre-secourir, se remuer, se déplacer. *Villeroy, qui ignoroit peut être cette regle, se priva lui-même, dans la plaine de Ramilly, de toute son aîle gauche, l'ayant placée derriere un marais où elle ne pouvoit ni manœuvrer ni porter du secours à l'aîle droite. Pour savoir si vous avez bien choisi votre camp, il faut voir si par un petit mouvement que vous ferez, vous forcerez l'ennemi d'en faire un grand, ou si après il sera contraint d'en faire*

---

presque toujours nos camps sur une ligne droite. On est si fort attaché à cet usage, que quand les flancs d'un camp sont bien appuyés & que l'espace est resserré, on aime mieux dédoubler les lignes qu'en former le rentrant, qui est, je crois, un des ordres les plus avantageux & les plus redoutables.

encore d'autres : ceux qui en ſeront le moins ſeront les mieux campés.

Les Camps ſont ou offenſifs ou défenſifs ; ces derniers méritent particuliérement notre attention. Quelquefois ce ne ſont que des camps de repos, où l'on attend que les herbes ſoient venues ; il faut que le front & les flancs en ſoient bien couverts, pour que les troupes étant peu fatiguées de ſervice puiſſent ſe livrer entiérement aux exercices qui rendent ces camps d'une grande utilité. C'eſt là qu'un Général a le loiſir d'inſtruire ſon armée, & ſi l'on peut parler ainſi, de faire connoiſſance avec elle. L'uſage du Roi Pruſſe eſt de ſe retrancher toujours, & de lier ſes redans & ſes redoutes par des tranchées ou des abattis. La ſureté n'eſt pas, de ſon aveu, ſon unique objet ; l'expérience lui prouve que quelqu'imparfaitement que ſon camp ſoit fermé, la déſertion eſt toujours moins grande que lorſqu'il eſt ouvert.

Les fourrages ſont un objet à conſidérer dans les camps où l'on ne vit plus du magaſin. Il faut que ces camps ſoient d'un difficile accès par leur front, afin que l'ennemi ne vienne pas vous atta-

quer lorsque vous aurez envoyé au fourrage ; il est bon même d'ajouter à cette précaution celle de n'y envoyer que les mêmes jours que lui ; mais il ne faut pas malgré cela se croire totalement en sureté ; parce qu'il peut feindre d'envoyer au fourrage, & ensuite venir tomber sur vous avec toutes ses forces....

Dans tous les cas où l'on se retranche, il faut savoir profiter des marais, des rivieres, des inondations & des abattis ; car de simples retranchemens peuvent presque toujours être emportés par quelque endroit (*a*). *Je n'au-*

(*a*) Le préjugé contre les retranchemens n'est-il pas souvent poussé trop loin ? Je ne crois pas qu'il soit impossible, en ne faisant que remuer simplement de la terre, de mettre une armée très-foible en état de résister à une autre très-supérieure à elle en nombre & souvent en qualité de troupes. Si vous avez peu de Cavalerie, si votre Infanterie n'est pas très-bien exercée, ne pouvez-vous pas presque toujours y suppléer en vous retranchant ? Le grand art des évolutions rapides & précises devient inutile vis-à-vis des forts retranchemens, & tout Soldat est bon pour les défendre. On a objecté contre les redoutes qu'il étoit facile de les attaquer par

rois garde, dit l'Auteur, *de faire des retranchemens que je ne pourrois pas*

---

les angles saillans; mais j'ai toujours pensé qu'on pouvoit parer à cet inconvénient, en faisant dans une ligne angulaire des redoutes saillantes & rentrantes; après quoi on acheve le retranchement, en élevant un parapet sur le prolongement des faces des redoutes. Cette idée se trouve assez justifiée par l'autorité du Roi de Prusse, qui indique dans son ouvrage la même méthode. J'y vois encore un avantage qui n'a pas été exprimé dans le plan qu'en a fait le Traducteur: c'est de laisser deux grands débouchés aux deux côtés de la redoute rentrante, par lesquels on peut faire attaquer à son tour les troupes qui attaquent; manœuvre qui ne manque presque jamais son effet. Par cette sorte de retranchement on évite l'inconvénient qu'on reproche ordinairement aux lignes; c'est que lorsqu'elles sont percées quelque part, les troupes qui les défendent sont prises à revers & mises par-tout en déroute. En effet les redoutes que nous avons aux angles font un appui sûr & flanquent également l'intérieur & l'extérieur des retranchemens. On peut perfectionner encore la construction des redoutes en pratiquant de petits flancs dans les faces extérieures aux lignes, & sur-tout en plaçant une batterie dans l'angle saillant, dont une piece tire sur le prolongement de la capitale. Ce systême appartient à M. le Comte de Maracuiste, Colonel à la suite des Carabiniers.

border d'une chaîne de bataillon, & garnir d'une réserve d'Infanterie pour la porter par-tout où il en seroit besoin. Les abbatis ne sont bons que tant qu'ils sont défendus par l'Infanterie. Il ajoute à cela plusieurs remarques très-curieuses, sur différentes positions qu'il a vues pour la plûpart lui-même. En général il préfere, en cas de siege, une armée d'observation à des retranchemens; il croit qu'alors il vaut mieux aller au-devant de l'ennemi que de l'attendre.

Le Monarque continuant d'instruire ses Généraux, les avertit qu'il est dangereux de partager ses forces dans l'offensive; qu'il ne faut faire de retranchemens que le moins qu'il est possible, qu'il est à craindre que pour trop acquérir ou conserver à la fois, on ne perde tous ses avantages....

Cherchez, suivez & attaquez l'armée ennemie lorsqu'elle sera battue & mise

---

& également connu parmi nous & parmi les Autrichiens, avec lesquels il a fait par ordre du Roi les dernieres campagnes de cette guerre. Il est à desirer qu'il ne differe pas de donner au Public cette méthode qui nous a paru excellente dans tous ses détails.

mise en fuite, vous serez assez maître du pays. Je ne puis me dispenser de citer ici ces paroles remarquables dans la bouche d'un Monarque. *Dans les dernieres campagnes*, dit l'Auteur Roi, *que les Autrichiens ont faites en Hongrie, les détachemens leur furent très-funestes; le Prince d'Hildburghausen fut battu à Bougalulha, & le Général Weillis reçut un échec sur le bord de la Timoek; les Saxons furent battus à Kesselsdorff, parce qu'ils ne s'étoient pas fait joindre par le Prince Charles, comme ils auroient pu faire; j'aurois mérité d'être battu à Sohr, si l'habileté de mes Généraux & la valeur de mes troupes ne m'eussent préservé de ce malheur.*

La guerre défensive exige souvent qu'on fasse des détachemens; mais alors il faut les tenir en sûreté & à portée des places. *Un très-bon avis à donner à ceux qui les commandent, c'est qu'ils doivent, 1°. penser à leur sûreté, & s'ils y ont pourvu, faire des projets sur l'ennemi; s'ils veulent dormir tranquillement, il faut qu'ils ne le laissent point dormir; mais qu'ils forment toujours des entreprises sur lui, s'ils y réussissent*

en deux ou trois, ils obligeront l'ennemi à se tenir sur la défensive (*a*).

(*a*) Si le Roi de Prusse avoit écrit pour les nations étrangeres, il auroit sans doute attaqué ici un usage moderne qui a pris sa source dans le nombre prodigieux des troupes dont les armées sont composées ; je veux parler des réserves assemblées dès le commencement des campagnes, & qui sont à elles seules de petites armées qui ont leur Etat-Major, leur Artillerie, leur Cavalerie, leurs Troupes légeres à part. Je sais que lorsque les opérations de la campagne exigent qu'un corps agisse séparément de l'armée, il faut qu'il soit composé comme le sont ces réserves. Mais alors ce corps seroit ou une petite armée subordonnée à la grande, ou un simple détachement ; & dans l'un & l'autre cas on pourra changer les régimens, faire rentrer ces corps en ligne & en former de nouveaux, si on le juge convenable ; au lieu qu'il n'en est pas de même des réserves, qui ne sont pas des armées & qui ont la prétention d'en être, qu'on sépare & qu'on remue difficilement, & qui appréhendent sur-tout de se joindre aux grandes armées, parce qu'alors chacun perd de son pouvoir & de sa consistance ; d'ailleurs le plus souvent ces réserves campent à hauteur & sur les flancs de l'armée ; & comme elles campent & se conduisent comme de petites armées, leur position, qui devroit être liée à celle du

Nous allons passer maintenant à la partie la moins noble & la plus affligeante du métier des armes; c'est l'art de se procurer des nouvelles de l'ennemi par le moyen de ces hommes méprisables, qui exposent leur vie dans un commerce de mensonges & de trahisons.

Il y a plusieurs sortes d'espions, 1°. des gens ordinaires, qui se mêlent de ce métier. 2°. Des doubles espions. 3°. Des espions de conséquence. 4°. Ceux qu'on force à ce malheureux métier. Les premiers, qui sont ordinairement des Paysans, des Bourgeois, des Prêtres, &c. ne sont pas de grande ressource. Faute d'avoir bien vu ou bien su voir, leurs rapports sont incertains ou confus; les espions doubles ou ceux qui servent l'un & l'autre parti, peuvent être utiles; si l'on sçait les tromper par de fausses confidences, & les mettre dans le cas de donner de mauvaises nouvelles à l'ennemi; les *espions de consé-*

---

tout, fait toujours un contre-sens dans l'ordre général. Je suis donc persuadé que lorsqu'on veut agir par des corps séparés, il vaut mieux tirer tout uniment de la ligne, des régimens & des Officiers Généraux qu'on y fait rentrer quand on veut.

quence sont ceux qu'on a dans la secretairerie du Général ennemi, ou parmi les principaux Officiers de son armée. On n'indique qu'avec douleur la quatrieme espece d'espions qu'on peut employer, & dont on ne doit se servir que lorsqu'on n'a pas d'autres ressources ; on menace quelque particulier de brûler sa maison & de maltraiter sa famille, s'il ne veut emmener avec lui comme son domestique un espion qu'il conduira dans le camp ennemi, sous quelque prétexte ; mais la maniere la plus sûre & la plus douce d'être bien instruit, est de payer largement ses espions : *un homme qui pour votre service risque la corde mérite bien d'en tirer récompense.*

Il est aussi des moyens de deviner, sans le secours de personne, l'intention de l'ennemi ; on aura attention à ses préparatifs, à la disposition de ses magasins, à sa maniere ordinaire de se conduire à la guerre ; par exemple, on peut prévoir que les Autrichiens marcheront, parce qu'ils sont dans l'habitude de faire cuire beaucoup la veille de leur départ. Lors donc qu'on voit de la fumée dans leur camp, c'est signe

qu'ils ne tarderont pas à le quitter. D'un autre côté, leurs Troupes legeres ne sont pas accoutumées à se compromettre; quand vous les voyez tenir ferme dans un poste, vous pouvez conjecturer que l'armée est à portée de les soutenir; ces mêmes Autrichiens veulent-ils attaquer un détachement, ils envoyent les mêmes Troupes legeres se placer entre le corps & l'armée, c'est un avertissement de se tenir sur ses gardes; de même quand ils rappellent & font rentrer leurs gros détachemens de Troupes legeres, c'est signe qu'ils veulent livrer bataille; mais le plus sûr moyen d'être bien instruit en tout point, c'est d'avoir le pays pour soi. *Si je n'avois pour objet que ma gloire*, dit l'Auteur, *je ne ferois jamais la guerre que dans mon pays, à cause des avantages que j'y aurois, car chacun y sert d'espion, & l'ennemi n'y sçauroit faire un pas sans être trahi.* Mais il est encore bien des ressources dans les pays neutres, & même dans le pays ennemi; dans les premiers, on rend l'ennemi suspect, on exagere les desordres qu'il commet, on y observe une exacte discipline, on seme de fausses histoires de cruauté

& de pillage de la part de l'ennemi, tandis qu'on a soin de bien traiter les habitans & de payer en argent comptant. Dans le pays ennemi, on recherche & on aigrit les griefs que peut avoir le Peuple ou la Noblesse; dans l'un & l'autre cas, on se sert du prétexte de la Religion, tantôt en prêchant la tolérance, tantôt en excitant le fanatisme. *Voilà*, ajoute l'Auteur, *ce qu'on appelle remuer le ciel & l'enfer pour son intérêt.*

Après nous être occupés de ces moyens moraux, si nous retournons aux opérations ordinaires de la guerre, nous trouverons que la science des marches en est une partie très-essentielle.

Une armée se met en mouvement ou pour faire des progrès dans le pays ennemi, ou pour occuper un camp avantageux, ou pour aller joindre un secours, ou pour donner bataille, ou pour se retirer de devant l'ennemi.

La premiere regle est qu'après avoir assuré le camp on fasse reconnoître tous les chemins qui en sortent, & tous les environs, pour être en état de faire les différentes dispositions nécessaires selon les différens évenemens qui peuvent arriver.

Chez les Prussiens, ce sont les In-

génieurs & Quartier-Maîtres qui vont reconnoître le pays & les chemins; c'est parmi nous la fonction de ce qu'on appelle l'Etat-Major de l'armée; mais les Prussiens employent des Chasseurs à la place de nos *Soldats-guides*. Le choix des hommes destinés à cet usage n'est pas d'une petite conséquence : voici l'ordre de marche que l'Auteur employe en allant à l'ennemi. La veille du jour qu'on voudra marcher, on fera partir à l'entrée de la nuit une avant-garde, composée de six bataillons de Grenadiers, de deux régimens d'Infanterie, de deux régimens de Dragons de cinq escadrons chacun & de 2 régimens de Hussards. Les campemens suivront cette avant-garde, qui laissera tous ses équipages & ne portera que ses tentes. Il faut qu'elle se porte sur le terrein où vous voulez camper, & qu'elle garde les défilés par où l'on pourroit venir vous le disputer. Le lendemain l'armée marchera sur quatre colonnes; les deux de droite & de gauche composées des deux aîles de Cavalerie; les deux du centre, formées des deux aîles d'Infanterie. Les équipages marcheront à la suite des deux colonnes d'Infante-

rie, & feront efcortées par deux régimens d'Infanterie & par les Huffards, qui feront l'arriere-garde du tout.

On fent que cet ordre de marche eft foumis au terrein. Avez-vous de la plaine au centre, & des bois fur les flancs? vos deux colonnes de Cavalerie feront au centre, les deux d'Infanterie longeront les bois; le pays eft-il entrecoupé? vous y remedierez en mettant quelques brigades d'Infanterie à la tête de vos colonnes de Cavalerie, que vous laifferez alors à leur place naturelle; eft-il couvert & difficile? l'Infanterie à la tête de toutes les colonnes, & la Cavalerie fuivra; cotoye-t-on l'ennemi? on marche par le flanc, chaque ligne faifant une colonne. Cette façon de marcher eft préférable à toutes les autres, puifque par un à-gauche ou un à-droite (a) on peut fe mettre

(a) J'ai vu beaucoup de Militaires rejetter abfolument cette façon de marcher. Leur raifonnement fe fonde fur ce que les Soldats ayant plus de largeur que d'épaiffeur & ayant befoin d'efpace pour fe mouvoir, il arrive deux inconvéniens, lorfqu'ils marchent par les flancs : le premier, c'eft que fi on les fait ferrer les uns derriere les autres, la queue

en bataille sur le champ. Quant aux marches de retraite, elles se feront sur les

---

marche long-tems après que la tête est arrêtée, & qu'ensuite lorsqu'ils veulent faire feu, ils ne trouvent plus la place que doivent occuper leurs coudes & leurs épaules. Le second & le plus commun, c'est que le Soldat étant obligé de prendre de l'espace pour marcher & pour ne pas donner des coups de pied à celui qui est devant lui, les distances se doublent & les rangs s'alongent; mais on a trouvé un remede à tous ces inconvéniens, en ordonnant un pas redoublé & raccourci, par lequel le Soldat marche sous lui & le genou plié; on appelle cela en allemand *stampfen*. Je l'ai fait pratiquer avec succès, & j'ai vu un bataillon faire ainsi plus de six cens pas sans altérer ses distances; de façon que lorsque je commandois *halte front*, il se trouvoit en bataille sans être ni trop ouvert ni trop serré. Cette méthode est nécessaire pour le beau développement de colonnes du Roi de Prusse, qui consiste à faire serrer, je suppose, huit bataillons les uns contre les autres, & à les mettre en bataille par le commandement, *à droite & à gauche, déployez-vous*. A ce commandement les bataillons se déployent au pas redoublé, & comme des tiroirs, chaque bataillon s'arrêtant & faisant face, lorsqu'il a gagné la droite ou la gauche de celui qui le précede. J'ai encore fait pratiquer cette manœuvre avec succès. Malgré cela, nombre

mêmes principes que les marches d'attaque; votre Infanterie ayant dans un pays couvert la queue de vos colonnes & *vice versâ*, vous destinerez à l'arriere-garde vos Troupes legeres, que vous ferez soutenir d'un gros corps d'Infanterie; mais si vous avez un défilé ou une riviere à passer, vous envoyerez d'avance occuper en force les portes qui peuvent servir à protéger votre retraite. Ce corps recevra votre armée; & lorsqu'elle sera passée, il se retirera lui-même par échelons, la premiere ligne passant par les intervalles de la seconde, & ainsi de suite. Il sera bon de chercher un terrein qui se rétrécisse, & si vous avez des ponts à passer, d'avoir derriere votre premier retranchement

---

d'Officiers prétendent que le développement par le pas oblique est beaucoup meilleur; mais ils ne font pas attention que pour le pratiquer, il faut que les colonnes soient toutes entieres dans la plaine, & que par cette manœuvre on ne peut pas se mettre en bataille à la tête de son débouché. D'ailleurs elle n'a pas, comme l'autre, l'avantage de masquer les mouvemens à l'ennemi qui ne distingue pas d'abord l'épaisseur de votre colonne & ignore de quel côté vous vous développerez.

de petites têtes de ponts, qui servent à vous couvrir encore lorsque vous l'abandonnerez.

L'Auteur, qui n'oublie aucune des parties intéressantes de l'Art de la Guerre, examine les moyens d'exécuter & de défendre le passage des rivieres. Pour remplir le premier de ces deux objets, on essayera de donner de la jalousie à l'ennemi sur plusieurs endroits, & de jetter ses ponts dans celui qu'on aura paru menacer le moins; on choisira pour cela un lieu dont le bord soit plus élevé du côté où l'on se trouve que du côté opposé, où la riviere sera un coude dont on occupera les deux angles saillans, & sur tout où le rivage opposé sera couvert de quelques bois, ravins ou marais qui empêchent l'ennemi de marcher sur vous en bataille & de vous attaquer à votre passage : il n'est pas si facile de prévenir cette manœuvre que de l'exécuter. Toute défensive de cette espece qui aura un front de plus de huit lieues sera nécessairement rendue inutile; il vous sera même presque toujours impossible d'empêcher qu'on ne vous surprenne le passage d'une riviere. Le seul

parti qu'on ait à prendre est donc de choisir une position centrale; d'avoir des routes ouvertes sur tous les ponts, & de petits corps qui éclairent toute la rive que vous voulez garder : si vous êtes averti que l'ennemi passe quelque part, vous marcherez aussitôt à lui, & l'attaquerez avant qu'il ait eu le tems de se reconnoître.

Nous voici arrivés au moment de traiter de ces événemens terribles & sanglans, qui disposent du sort des Empires & de la liberté des Nations. Les batailles peuvent se livrer de mille manieres différentes. La plus sûre est de surprendre l'ennemi dans son camp. Pour cela il faut tâcher d'y arriver avant la pointe du jour, & que les colonnes marchant dans le plus grand silence soient précédées d'une avant-garde de Hussards & de Dragons qui se jettera d'abord sur le camp ennemi pour y mettre la confusion. L'Infanterie dès qu'elle sera arrivée s'attachera à tirer sur le camp de la Cavalerie pour l'empêcher de monter à cheval. Il sera essentiel de ne pas donner à l'ennemi le tems de se reconnoître & de l'attaquer

à mesure qu'il se ralliera. On ne doit rien négliger pour profiter d'une occasion qui peut décider du sort de la campagne, & même de celui de la guerre.

La fortune, dit l'illustre & modeste Auteur, *m'en avoit destiné une pareille avant la bataille de Molwitz : car nous nous approchâmes de l'armée du Maréchal de Neupertz sans rencontrer personne, ses troupes étant cantonnées dans trois villages. Mais je n'avois pas dans ce tems-là assez de connoissance pour sçavoir en profiter.*

Ce que j'aurois dû faire alors étoit d'embrasser le village de Molwitz par deux colonnes, & de l'attaquer après l'avoir enveloppé. En même tems j'aurois dû envoyer des Dragons aux deux autres Villages où étoit la Cavalerie Autrichienne pour la mettre en désordre. L'Infanterie qui les eût suivis auroit empêché cette Cavalerie de monter à cheval. Je suis très-persuadé que leur armée auroit été entierement défaite.

S'il arrivoit au contraire qu'on fût surpris la nuit, chacun devroit rester dans son champ de bataille jusqu'à

ce que le jour parût & qu'on pût voir quel ſuccès auroit eu l'affaire.

Il arrive ſouvent que les armées qu'on attaque ſont retranchées ; mais ſi les flancs de ces retranchemens ne ſont pas bien appuyés, ſoit par des marais, des villages, des abattis ou des redoutes, on ne doit pas déſeſpérer de s'en emparer. Les attaques des villages ſont la deſtruction de l'Infanterie. Le Roi de Pruſſe s'eſt fait une loi de n'en jamais attaquer que cela ne ſoit indiſpenſable ; de fortes batteries de canon ne ſont pas moins difficiles à enlever. Ce qui s'eſt paſſé à la bataille de Deſſenelſdorff a donné à l'Auteur l'idée d'une manœuvre qui peut ſouvent réuſſir à la vérité avec des troupes parfaitement diſciplinées. A cette bataille l'Infanterie Pruſſienne avoit tenté inutilement de s'emparer des retranchemens & des batteries des Saxons ; elle avoit beaucoup perdu, & commençoit à ſe dégoûter & à reculer, lorſque les Saxons fiers de leur victoire ſortirent de leurs retranchemens pour pourſuivre ces troupes qui ne cédoient que petit à-petit. Le mo-

ment fut saisi, les troupes Prussiennes firent demi-tour-à-droite, marcherent aux Saxons, les battirent, & entrerent pêle-mêle avec eux dans les retranchemens. Le Roi de Prusse a donc imaginé qu'on pourroit faire attaquer les batteries & les retranchemens par des lignes de bataillons en échiquier, soutenues par des Dragons & qu'il faudroit donner l'ordre à la premiere ligne d'attaquer mollement & de se retirer petit-à-petit par les intervalles de la seconde ; les ennemis ne manqueront guere de sortir de leurs retranchemens ; alors la premiere & la seconde ligne réunies remarcheront à eux, tandis que les Dragons se jetteront rapidement sur leurs flancs & sur leurs derrieres (*a*). Le grand principe de Tactique du Roi de Prusse est de ne laisser jamais déborder ses aîles, &

(*a*) Il paroît que le Prince Ferdinand de Brunswick a employé la même ruse à *Bergen*, lorsqu'il a vu que l'attaque du village ne pouvoit réussir ; mais M. le Maréchal de Broglie ne prit pas le change, il défendit expressément aux troupes de sortir de leur position, & ce ne fut pas sans peine qu'il se fit obéir.

au contraire de chercher à gagner un flanc de l'ennemi. C'est pour remplir ces deux objets, qu'au moment où l'action s'engage, il a soin de prolonger ses aîles par quelques bataillons & escadrons pris de l'avant-garde de la seconde ligne ou d'une réserve, & qu'il place quelquefois trois bataillons en potence sur le front de son Infanterie pour protéger cette Infanterie & repousser la Cavalerie ennemie, si la sienne est battue : précaution qui sauva son armée à Molwitz ; enfin c'est toujours dans cette vûe qu'il employe le fameux ordre oblique (*a*).

(*a*) L'ordre oblique du Roi de Prusse consiste à avoir la colonne de droite si on veut attaquer le flanc gauche, *& vice versâ*, plus profonde que les autres, & composée de l'élite des troupes ; cette colonne en marchant doit s'avancer plus que celle qui la suit ; celle-ci plus que la troisieme, & ainsi de suite : de façon que ces colonnes sont comme des tuyaux d'orgues. Lorsqu'on a gagné ainsi le flanc de l'ennemi, on se développe rapidement ; quelques bataillons & escadrons de l'avant-garde viennent au galop & au pas redoublé renforcer encore l'aîle qui attaque brusquement l'ennemi, tandis que par l'ordre dans lequel les colonnes ont marché, l'autre

Son ſyſtême pour la Cavalerie, c'eſt qu'à moins qu'elle ne ſoit diſpoſée pour une arriere-garde, & pour toute manœuvre, où elle doive ſe retirer par échelons, il faut qu'elle charge en muraille, ou autrement dit, en ligne pleine; lorſqu'elle aura mis l'ennemi en déroute, ce ſera aux Huſſards, & à quelques détachemens d'achever la pourſuite; le reſte ſe tiendra enſemble, ſoit pour tourner ſur l'Infanterie, ſoit pour aſſurer la victoire.

Pour l'Infanterie, lorſqu'elle attaque, elle doit marcher vivement ſans tirer; ſi l'ennemi plie, elle le reconduira en lui faiſant des ſalves par bataillons. Ajoutons que lorſqu'on eſt à moins de cinq cens pas de l'ennemi les

---

aîle lui eſt abſolument refuſée. C'eſt l'ordre de bataille de Leuctres, perfectionné & ajuſté à la guerre moderne. Le Roi de Pruſſe a encore coutume de montrer la premiere tête de ſes troupes du côté où il ne veut pas attaquer, tandis que profitant d'un rideau, il fait filer du côté oppoſé le reſte de ſes troupes, qu'il fait ſuivre à la fin par celles qui s'étoient miſes d'abord en bataille pour faire une démonſtration. La bataille de *Zorndorff* eſt un exemple de cette manœuvre.

canon ne doit tirer qu'à cartouches.

Quelque profond que soit le Roi de Prusse dans l'art de donner des batailles, il croit qu'il ne faut en venir à cette extrêmité que lorsqu'on en peut retirer un grand avantage.

Un homme sage, dit-il, *ne fera aucun mouvement sans avoir de bonnes raisons pour cela ; & un Général d'Armée ne donnera jamais de bataille, s'il n'a pas quelque dessein important. Lorsqu'il y sera forcé, ce sera sûrement parce qu'il aura fait des fautes qui l'obligent de recevoir la loi de son ennemi. On verra que dans cette occasion je ne fais pas mon éloge : car de cinq batailles que mes troupes ont livrées à l'ennemi il n'y en a que trois que j'eusse préméditées ; j'ai été forcé de donner les autres. A celle de Molwitz, les Autrichiens s'étoient mis entre mon armée & Vohlau, où j'avois mon artillerie & mes vivres ; à celle de Sohr, les ennemis me coupoient le chemin de Trautenau, de sorte que sans courir risque de perdre entierement mon armée je ne pouvois éviter de combattre ; mais qu'on examine la différence qu'il y a entre ces batailles forcées & celles qu'on a*

préméditées ; quel ſuccès n'ont pas eu celles de Hohen, Friedberg & Deſſenelſdorff, & celle de Craſlan qui nous procura le pays? En donnant des regles pour les batailles, je ne ſoutiendrai pas que je n'aie manqué ſouvent & par inadvertance. Mais il faut que mes Officiers profitent de mes fautes, & qu'ils ſachent que je m'appliquerai à m'en corriger.

C'eſt ainſi que s'exprimoit le grand Turenne. Cet aveu naïf & modeſte qui caractériſe l'homme ſupérieur à ſes fautes ainſi qu'à ſes ſuccès, eſt d'autant plus digne d'éloge dans le Roi de Pruſſe, que malgré les ſuccès qu'il avoit eus avant d'avoir écrit ſon Ouvrage, ſa réputation militaire n'étoit pas encore auſſi bien établie alors qu'elle l'eſt depuis cette guerre-ci.

Les préceptes ſur la guerre de campagne ſont terminés par quelques réflexions ſur les hazards & les accidens imprévus qui peuvent arriver à la guerre, tels qu'un ordre mal rendu ou mal exécuté, la trahiſon de quelques Officiers, les brouillards, les inondations, &c. Le réſultat de ces réflexions, c'eſt que les Généraux ſont ſouvent plus à plaindre qu'à blâmer ;

& que le public juge presque toujours en aveugle. Je ne dois pas oublier ici un avis important, c'est qu'il ne faut assembler de Conseil de guerre que lorsqu'il est indispensable : on n'y prend jamais que des partis timides, & le secret y est rarement observé.

Après avoir fait voir au Lecteur les opérations les plus brillantes & les plus difficiles d'une campagne, nous ne le quitterons pas que nous ne l'ayons ramené dans les quartiers d'hyver, & que nous ne lui ayons fait jetter un coup-d'œil sur les dispositions nécessaires pour les établir. Lorsqu'on a décidé du lieu où les troupes passeront l'hyver, la premiere chose dont on doit s'occuper, c'est de la chaîne des troupes qui couvriront les quartiers. Les chaînes se forment de trois manieres ; 1°. derriere une riviere ; 2°. à la faveur des montagnes & des postes retranchés qu'on y occupera ; 3°. sous la protection de quelques places fortifiées (*a*). De ces trois manieres la

(*a*) J'ajouterai ici qu'il ne faut presque jamais espérer de conserver tous ses quartiers & la chaîne qui les couvre, si l'ennemi les

premiere est celle à laquelle il faut le moins se fier, parce que presque toutes

attaque en force; que le plus important est de conserver les points principaux qui assurent la possession du pays, parce qu'en les soutenant, vous êtes sûr de forcer l'ennemi à abandonner avec perte tout le terrein qu'il aura gagné au commencement de son expédition; que par conséquent il n'est pas toujours nécessaire que le cordon ou la premiere ligne ne puisse pas être entamée; mais qu'il faut avoir quelque point de ralliement bien reconnu, un bon camp, soit sous une place, soit dans une position redoutable, où vous puissiez assembler sur le champ assez de troupes pour arrêter l'ennemi & vous donner le tems de faire revenir ce que vous avez en seconde & troisieme lignes. Si vous avez outre cela en premiere ligne quelques villes fermées & à couvert d'une insulte, dans lesquelles vous ayez pû jetter six ou sept cens hommes d'Infanterie & de cavalerie, que vos magasins soient à couvert & suffisans pour nourrir le corps que vous aurez rassemblé; vous pourrez être presque sûr que l'ennemi abandonnera bientôt son projet, car ces sortes d'entreprises dépendent ordinairement d'une gelée, de quelques intervalles de mauvais tems, &c. D'ailleurs elles sont ruineuses pour les troupes & très-dangereuses, si elles commencent à tourner mal; nous en avons des exemples récens, aussi instructifs que glorieux pour nous.

les rivieres gelent, & qu'alors elles ne servent plus à rien; pour ce qui regarde la troisieme, l'Auteur renvoie aux quartiers du Maréchal de Saxe: ils sont, dit-il, les meilleurs; *mais on n'a pas la liberté du choix, il faut faire la chaîne selon le terrein qu'on a.* Il recommande encore de distribuer les troupes dans leurs quartiers par brigades, & d'avoir en avant beaucoup de postes de Troupes légeres. Des dispositions militaires il passe à celles qui ont rapport au bien-être des troupes. En pays ennemi le Général en chef recevra de gratification 15000 florins, les Généraux de Cavalerie & d'Infanterie 10000, les Lieutenans-Généraux 7000, les Généraux Majors 5000, les Capitaines de Cavalerie 2000, ceux d'Infanterie 1800, & chaque Subalterne 4 ou 500. Le Soldat, qui sera tenu d'observer la plus exacte discipline, aura du pain, de la viande & de la biere gratis; mais point d'argent (*a*), parce qu'il favorise la déser-

(*a*) Apparemment parce que le Soldat qui a de l'argent se livre à la débauche; & il est d'expérience que le libertinage cause toujours une très-grande désertion.

tion ; les recrues & les remontes doivent être de même fournies par le pays, & imposées de la façon qui lui sera le moins onéreuse.

Après les événemens dont nous avons été témoins, on sera sans doute surpris de voir ici le Roi de Prusse donner pour maxime qu'il faut autant qu'il est possible éviter de faire des campagnes d'hyver. Quoique cet ouvrage ait été fait avant la guerre présente ; lorsqu'il l'a composé, il avoit déja donné des exemples qui paroissent opposés à ce principe. Il a donc prévu l'*argumentum ad Regem*. Il rend compte des raisons qui l'ont engagé à faire la guerre l'hyver, & on ne peut s'empêcher de les trouver plausibles. Par exemple, en 1740, lorsqu'il résolut d'entrer en Silésie, il ne s'y trouva dans l'hyver que deux Régimens Autrichiens. En d'autres occasions il a été décidé par d'autres raisons aussi fortes.

Si de pareilles circonstances, ajoute-t-il, *venoient se présenter, je n'hésiterois pas de prendre le même parti, & j'approuverois la conduite de mes Généraux qui suivroient mon exemple ; mais*

sans cela je blâmerai toujours ceux qui inconsidérément entreprendront des guerres d'hyver. Au reste, lorsqu'on y sera forcé, on aura soin de distribuer ses troupes dans les cantonnemens, de maniere qu'elles soient toujours en force & à portée de se soutenir; on mêlera ensemble dans le même village la Cavalerie & l'Infanterie; enfin quand on approchera de l'ennemi on rassemblera toutes ses troupes comme à l'ordinaire, on les fera bivaquer & allumer pendant la nuit de grands feux tout le long de la ligne; mais on sent que les hommes ne pourroient pas soutenir cette fatigue long-tems. Il faut donc que les expéditions soient courtes & décisives.

Tels sont à peu près, dit le Monarque à ses Généraux, *les points principaux des grands mouvemens de guerre dont j'ai détaillé les maximes autant qu'il m'a été possible. Je me suis principalement appliqué à rendre les choses claires & intelligibles; mais si par hazard vous avez des doutes sur quelques articles, vous me ferez plaisir de me les communiquer, afin que je puisse vous déduire plus*

plus amplement mes raisons, ou me conformer à votre sentiment s'il est meilleur. Le peu d'expérience que j'ai acquise dans la guerre m'a appris qu'on ne peut pas approfondir cet art, & qu'en l'étudiant avec application on y découvrira toujours quelque chose de nouveau. Je ne croirai pas avoir employé mal mon tems si cet ouvrage peut exciter dans mes Officiers le desir de faire des méditations sur un métier qui leur ouvrira la plus brillante carriere pour acquérir de la gloire, pour tirer leurs noms de l'oubli, & pour se faire par leurs actions une réputation immortelle.

La grande célébrité, la vaste réputation, le rang de l'Auteur (*a*), & bien

---

(*a*) Nous dirons à l'honneur de la Milice & de la Langue Françoise, que l'Ouvrage Allemand, tel qu'il est sorti des mains du Roi de Prusse, est rempli de mots françois, les uns écrits dans toute leur intégrité, les autres accommodés à l'allemande par un simple changement dans la terminaison; ce qui prouve 1°. que les sources principales dans l'Art de la Guerre se trouvent parmi nous; 2°. que la Langue Allemande, comme

plus que tout cela, l'excellence de l'ouvrage nous a engagé à nous étendre dans cet Extrait au-delà des bornes ordinaires ; mais nous pouvons assurer, & le Lecteur en jugera aisément, que cet ouvrage est bien plus fait pour être commenté qu'abrégé, & que nous avons eu un regret infini de tout ce que nous avons été obligés d'en retrancher.

---

l'Angloise, commence à s'enrichir de tous les mots étrangers dont elle n'a pas les équivalens.



ARTICLE IX.

OBSERVATIONS du passage de Venus sur le disque du Soleil, faites à Stockholm, à Gottingue, à Rome & à Vienne.

LE passage de Venus sur le Soleil, annoncé depuis si long-tems pour le 6 du mois dernier, a été observé dans tous les lieux où il y a des Astronomes, avec une attention & un appareil proportionnés à la rareté du phénomene. Quelques-unes des observations faites dans les pays étrangers nous étant parvenues, nous allons en faire part à nos Lecteurs.

I. La premiere de ces observations nous vient de Stockholm, où l'on a apperçu l'entrée de Venus sur le Soleil. Elle a été faite en présence de la Reine, du Prince Royal & d'une partie de la Cour, par MM. Wargentin, Klingenstierna & Wilcke. Le premier de ces Astronomes observoit avec une lunette de vingt pieds; le second se servoit d'une lunette de Dollond, lon-

gue de dix pieds, & qui égaloit en bonté une lunette ordinaire de trente à quarante pieds de longueur; le dernier enfin faisoit usage d'un télescope Newtonien de deux pieds.

La satisfaction de ces Observateurs fut très-grande, lorsque le Soleil s'étant levé, ils n'apperçurent sur son disque aucune trace de Venus; car la ville de Stockholm étant située presque sur la limite des lieux de l'Europe où le phénomene devoit être vu dans son entier, il étoit fort à craindre que quelques minutes d'anticipation n'enlevassent aux Astronomes Suédois le plaisir de faire une observation complette. Leur attente ne tarda pas à être remplie. Peu de tems après le lever du Soleil, on commença à appercevoir l'immersion de Venus; mais comme cet astre étoit encore fort voisin de l'horison, les ondulations qu'y causent les vapeurs, ne permirent pas de déterminer avec la derniere exactitude l'instant du premier contact. M. Wargentin a estimé qu'il s'est fait à 3*h.* 21′ 37″. On peut néanmoins présumer, par les raisons qu'on vient de dire & d'après la durée de l'émersion, qu'il est

arrivé quelques secondes plutôt. Quant à l'entrée totale, elle a été vue par les trois Observateurs, à 3h 39′ 23″
ensorte que la durée de l'émersion a été de . . . . 17 46.

Le contact intérieur, qui a précédé la sortie de Venus, a été déterminé de la maniere suivante, savoir, par
M. Wargentin, à . . . 9 30 8.
par M. Klingenstierna, à . . . . 9 30 11.

Ce contact a paru à chacun de ces Observateurs se faire avec beaucoup de rapidité, & comme en un clin-d'œil.

Le moment de la sortie totale a été observé par M. Wilcke à 9h 47′ 59″.
par M. Klingenstierna, à 9 48 6 ou 8.
& par M. Wargentin, à . . 9 48 9
Ainsi la durée de la sortie a été pour le dernier de ces Astronomes, de . . . 18 1

Ces circonstances sont tirées d'une Lettre écrite par M. Wargentin à M. Baer, Chapelain de S. M. Suédoise, &

Correſpondant de l'Académie Royale des Sciences. Nous communiquerons vers la fin de cet article quelques conſéquences qu'on peut déja tirer de cette obſervation, comparée avec celles qui ont été faites à Paris.

II. L'obſervation ſuivante eſt de M. Mayer, Aſtronome de Gottingue. Les circonſtances de la guerre actuelle avoient fait transformer depuis près d'un an ſon obſervatoire en un magaſin à poudre ; mais quelques jours avant celui du phénomene, M.. Mayer obtint que Bellone cédât la place à Uranie ; il fit les préparatifs de ſon obſervation un peu à la hâte, & le 6 au matin, le ſoleil s'étant dégagé des nuages à cinq heures & quelques minutes, il détermina quatorze poſitions de Venus ſur le diſque du Soleil, avec une lunette de ſix pieds, montée ſur une machine parallactique & garnie d'un micrometre. Il ſeroit inutile de les donner ici, parce que les réſultats qu'on en peut tirer relativement à la théorie de Venus, dépendent de pluſieurs calculs laborieux dont tous les élemens ne nous ont pas été communiqués.

Il paroît que le tems fut peu favo-

rable à l'obſervation, depuis 7*h*. 56′ juſqu'au commencement de la ſortie. Ce moment approchant, M. Mayer tourna vers le Soleil une lunette excellente de douze pieds, & il obſerva le contact intérieur à 8*h*. 58′ 16″, & l'extérieur à 9*h*. 16′ 24″, de maniere que la durée totale de l'émerſion a été de 18′ 28″; ſuivant cet habile Obſervateur Venus a toujours paru bien terminée. Quelques ſpectateurs ont cru appercevoir le diſque de Venus d'une figure ovale, le petit axe étant dans la direction du parallele; mais M. Mayer n'ayant rien obſervé de ſemblable, conteſte la réalité de cette apparence.

III. On a obſervé en divers endroits de Rome le paſſage de Venus ſur le Soleil. L'obſervation dont les détails nous ſont parvenus, a été faite dans le Couvent des Dominicains de Sainte Marie de la Minerve, par un Aſtronome qui n'a pas voulu ſe nommer, mais que nous ſçavons être verſé depuis long-tems dans l'art d'obſerver. Selon ces détails, le 6 Juin à 4*h*. & 6′ du matin Venus paroiſſoit avoir déja parcouru 7 à 8′ ſur le diſque de cet

astre. Le commencement de l'émersion fut vu à . . . . 7*h*. 9′ 36″
la fin à . . . . . . 9*h*. 28′ 7″
de maniere que la durée totale de l'émersion a été de . . . . 18′ 31″

Pendant les quatre heures qu'a duré l'observation, on a déterminé trente-trois positions de Venus sur le disque du Soleil. Un examen peu approfondi de ces positions a suffi à l'Auteur pour annoncer que la moindre distance de Venus au centre du Soleil a été de 9′ 30″ environ.

Selon le calcul fait, d'après les tables de M. Cassini pour Venus, & celles de M. l'Abbé de la Caille pour le Soleil, l'émersion du centre auroit dû arriver environ 26′ plutôt, en faisant abstraction de la parallaxe qui altere un peu cette détermination.

Enfin le diametre apparent de la planete qu'on déduit de ces observations, & sur-tout des deux contacts, est de 1′ & 1″, ce qui est beaucoup au-dessous de la grandeur que lui ont assignée Halley & d'autres Astronomes. L'Auteur de ces observations promet

de les exposer plus en détail, avec les résultats astronomiques qu'ils fournissent, aussi-tôt qu'il jouira de quelque loisir.

Plusieurs Observateurs établis au Séminaire Romain ont aussi suivi ce phénomene. Nous apprenons seulement qu'en faisant usage d'un excellent télescope garni d'un micrometre objectif, ils ont trouvé le diametre apparent de Venus beaucoup moindre qu'on ne l'attendoit.

IV. L'observation faite à Vienne est dûe au Pere Hell, Astronome de Sa Majesté Impériale & Royale, & Professeur dans l'Université de cette Ville. Nous extrairons les principaux articles de la lettre qu'il a écrite sur ce sujet à M. de la Lande, de l'Académie Royale des Sciences.

« Comme je prévoyois, dit le Pere
» Hell, que l'Observatoire public de
» l'Université, qui est confié à mes
» soins, seroit peu commode pour ob-
» server à cause de l'affluence de per-
» sonnes que la curiosité y attireroit,
» j'avois résolu dès long-tems de me
» placer dans un autre endroit où je
» pusse jouir de la tranquillité nécessai-

» re pour une si importante observa-
» tion. Je ne trouvai rien de mieux
» qu'une tour située à l'angle de la bi-
» bliotheque de notre maison, & dont
» la position, à l'égard de l'Observa-
» toire de l'Université, m'étoit con-
» nue. J'y fis transporter dès le 2 Juin
» les instrumens dont je fais ordinai-
» rement usage; savoir, une pendule
» de Graham, un quart de cercle de
» deux pieds de rayon, augmenté d'un
» secteur de quatre pieds, & garni
» d'une lunette de cinq pieds avec son
» micrometre & un télescope de quatre
» pieds & demi, qui fait l'effet d'une
» bonne lunette de trente à quarante
» pieds.

» Ce nouvel observatoire n'étant pas
» commode pour prendre des hau-
» teurs correspondantes, & le tems
» ayant été, les 4, 5 & 6 de Juin, peu fa-
» vorable pour prendre ces hauteurs, je
» me fis faire des signaux de l'Observa-
» toire de l'Université & de celui du
» College, aux momens où les bords
» tant antérieur que postérieur du So-
» leil arrivoient au plan du méridien,
» de maniere que je déterminai, à
» deux secondes près, la différence du

» tems marqué par ma pendule, avec
» le tems vrai, & sa variation diurne.
» Je fis aussi quelque changement à ma
» lunette, dont je rétrécis l'ouver-
» ture, pour avoir une image du
» Soleil plus précise. Enfin je véri-
» fiai mon micrometre en observant
» le passage de l'étoile δ du baudrier
» d'Orion, & je trouvai qu'un arc de
» 30′ répondoit, à bien peu de chose
» près, à 25 révolutions de l'index,
» de telle sorte qu'une révolution fai-
» soit 1′ 12″ 5‴.

» Tout étant ainsi préparé, j'atten-
» dis le 6 Juin au matin le lever du
» Soleil avec une grande impatience.
» A la vérité, les nuages laisserent à
» peine appercevoir cet astre pendant
» trois minutes après son lever; mais
» c'en fut assez pour me donner la sa-
» tisfaction de voir que Venus occu-
» poit sur son disque la même place
» sensiblement que je lui avois assignée
» pour ce moment, il y avoit plus d'une
» année. Après cet agréable & trop
» court spectacle, le Soleil ne parut
» que pendant quelques momens jus-
» qu'à cinq heures; ensuite d'épaisses
» nuées le couvrirent jusqu'à 7*h*. 23′.

» environ, après quoi on l'apperçut
» par intervalles, à travers de legers
» nuages. Je pris alors à différentes re-
» prises des positions de Venus sur le
» disque du Soleil; & quoique, à cause
» du tems peu favorable, elles n'ayent
» pas toute la précision que j'aurois
» desirée, je crois néanmoins qu'elles
» sont exactes, à une demie-seconde
» de tems près; c'est-à-dire que leur
» erreur n'excede pas 7 à 8″ d'un
» grand cercle. A *9h.* 11′ les nuages
» couvrirent le Soleil; ils ne se dissi-
» perent qu'après *9h.* & demie, &
» nous laisserent voir à notre grand
» regret Venus à demie-sortie du dis-
» que solaire; je tournai aussi-tôt mon
» télescope de 4 pieds ½ vers le Soleil,
» & j'observai la sortie totale de la
» maniere suivante.

» Emersion totale encore douteuse,
» à . . . . . *9h.* 43′ 10″
» Certaine, à . . *9h.* 43′ 25″

» Dans l'Observatoi-
» re de l'Université, l'é-
» mersion fut observée
» par divers personnes.
» Elle fut vue par le Pere
» Ebenau avec une très-

» bonne lunete de onze
» pieds, à . . . . . 9h. 42′ 34″
» Par le Pere Herbeth,
» Professeur de Physi-
» que, avec une lunette
» de douze pieds, à . . 9h. 42′ 44″
» Par le Pere Rein,
» avec une excellente lu-
» nette de dix pieds, à 9h. 42′ 49″.
» Et par M. l'Abbé
» Lysogorsky, qui faisoit
» usage d'un télescope de
» trois pieds, à » . . . 9h. 42′ 59″

Le Pere Hell nous communique ensuite quelques observations faites hors de Vienne : l'une d'un particulier qui observoit dans un lieu éloigné de Vienne d'environ une demi-heure de chemin, mais peu exacte ; l'autre du Pere Veiss, Jésuite, faite à Tyrnau. Ce Pere, habile Observateur, a déterminé pour le méridien de Tyrnau l'instant du contact intérieur à 9h. 29′ 9″, & celui du contact extérieur, à 9h. 47′ 36″, ce qui réduit au méridien de Vienne donne pour ces deux instans, 9h. 24′ 19″, & 9h. 42′ 46″. Ainsi la durée totale de l'émersion a été de 18′ 27″.

« Suivant le calcul fait d'après les tables de M. Caſſini, publiées en 1740, le contact intérieur devoit ſe faire pour Vienne à 9*h.* 15′ 42″, & l'extérieur à 9*h.* 38′ 48″. Les mêmes tables corrigées par mes obſervations donnoient l'inſtant du premier contact à 9*h.* 29′, & celui du dernier à 9*h.* 52′; d'où l'on voit que l'obſervation a tenu comme un milieu entre les calculs faits d'après les tables de M. Caſſini corrigées & les mêmes ſans correction ; ce qui montre qu'elles approchent beaucoup de la vérité, & qu'elles l'emportent ſur toutes les autres, du moins en ce qui concerne le mouvement de Venus, comme je l'avois déja annoncé dans l'écrit que j'ai publié dès l'année derniere. »

Nous ſavons que le même phénomene a été obſervé à Vienne, par M. Caſſini, Membre de l'Académie Royale des Sciences en préſence de l'Archiduc Joſeph. Mais les détails de ſon obſervation ne nous ſont pas parvenus. Au reſte, on s'eſt trompé dans l'avant-dernier volume de ce Journal ſur les motifs du voyage de M. Caſſini.

V. Un avantage qu'on a déja retiré

de cette obſervation de Vénus eſt la connoiſſance de la grandeur de cette planete ; car on n'avoit pu juſqu'ici meſurer ſon diametre qu'en obſervant Vénus ſous la forme d'un corps éclairé qui ſe projette ſur le fond obſcur du Ciel. Or on ſait qu'un corps lumineux ou fortement éclairé, étant vû ſur un fond obſcur, paroît plus grand qu'il n'eſt réellement. Auſſi M. Halley, même ayant quelque égard à cette illuſion optique, donnoit-il au diametre apparent de Vénus paſſant ſur le Soleil 1′ & 15″. Pluſieurs Aſtronomes l'eſtimoient de 1′ & 20 ou 25″; mais la derniere obſervation a rectifié leurs idées ſur ce ſujet, & a montré qu'il n'étoit gueres que d'une minute. L'Auteur de l'obſervation faite à Rome, & rapportée plus haut, n'aſſigne à ce diametre que 61″, ce que confirment les Obſervateurs du Collége Romain. M. de la Lande, le déduiſant de la durée de l'émerſion, ne l'a trouvé que de 58″. M. Meſſier, dont l'adreſſe & l'aſſiduité à obſerver ſont connues, l'ayant meſuré pluſieurs fois ſur le diſque du Soleil avec un excellent micrometre, & avec un verre qui produiſoit une

image blanche, ne lui donne que 56 à 57″. Il a dû effectivement le trouver un peu moindre que le véritable, à cause de l'anticipation de la lumiere du Soleil en forme d'anneau sur le disque de Vénus; laquelle, quoique détruite en grande partie par son verre, ne l'étoit pas entierement. Nous devons enfin à M. Ferguson la justice de remarquer que même avant l'observation il avoit réduit le diametre apparent de Vénus sous le Soleil à 62″.

On voit par ce que nous venons de dire combien se sont trompés ceux qui ayant tenté de mesurer ce diametre, au moyen de la durée de son passage par le fil horaire, ont trouvé pour cette durée 7″, ainsi qu'on lit dans le premier volume du Journal de Trévoux de ce mois. Il faut que les Auteurs de cette observation ayent compté des demi-secondes au lieu de secondes, ou que le fil traversé par Vénus ne fût pas perpendiculaire au parallele qu'elle décrivoit. D'autres Observateurs plus exacts ont trouvé 4″ & $\frac{1}{4}$ ou 4″ $\frac{1}{2}$, ce qui donne 63 à 68″. Mais leur observation peut encore être soupçonnée

d'inexactitude, à cause de la difficulté de bien apprécier une moitié ou un quart de seconde.

Le moyen le plus sûr pour déterminer le diametre apparent de Venus étoit de le déduire de la durée de l'émersion, comme ont fait M. de la Lande & l'Observateur Romain dont on a parlé plus haut. En effet, le mouvement de Vénus étant connu, on peut facilement déterminer la longueur de la ligne parcourue par son centre depuis le contact intérieur jusqu'à l'extérieur. Dans le cas du dernier passage, cette ligne se trouve d'une douzaine de secondes plus longue que le diametre de Vénus; d'où l'on conclut ce diametre de 58″. Cela est d'autant plus exact, qu'en prenant les observations qui prolongent davantage la durée de l'émersion, comme celle de Rome, suivant laquelle cette durée a été de 18′ 31″, on ne trouve encore pour Vénus qu'une minute de diametre apparent. Nous remarquons enfin que 15″ de plus ou de moins dans la durée de l'émersion, ne produisent dans la détermination du demi-diametre apparent qu'une seconde de différence.

Ainſi tous les Obſervateurs s'accordant à donner cette durée entre 18′ & 1″, comme les Aſtronomes de Stockholm, & 18′ 31″, comme l'Obſervateur de Rome, on peut aſſurer que le diametre apparent de Vénus vue ſous le Soleil étoit à peine d'une minute.

On pourroit penſer que les deux anneaux lumineux, l'un qui rétréciſſoit le diſque de Vénus, l'autre qui augmentoit le diametre apparent du Soleil, ont dû nuire à l'exactitude de cette méthode. Mais on ſeroit dans l'erreur. Il en réſulte ſeulement un phénomene qui n'a pas échappé à la plûpart des Obſervateurs. Ils rapportent preſque unanimement que quand les deux bords, celui du Soleil & celui de Vénus, furent fort voiſins l'un de l'autre, quoiqu'il reſtât encore entr'eux un filet de lumiere aſſez ſenſible, il s'évanouit fort promptement, comme ſi Venus ſe fût portée tout-à-coup de ce côté : ſon diametre parut même à pluſieurs un peu alongé dans ce ſens. Cet effet ne peut être attribué qu'à la deſtruction rapide des deux anneaux lumineux, qui arriva au moment que le bord de Venus toucha celui du So-

leil : car ces deux anneaux n'ayant qu'un éclat emprunté de la lumiere directe & latérale de cet astre, ils ont dû s'évanouir du côté du contact aussitôt que cette derniere à disparu, ou a été considérablement affoiblie. Ainsi le moment apparent du contact intérieur a été le moment du vrai contact. A l'égard de l'attouchement extérieur, l'anneau lumineux qui environne le Soleil, a dû n'être entierement rétabli qu'au moment où Venus a été tout-à-fait dégagée du vrai disque de cet astre. Par conséquent l'instant de l'émersion totale a dû différer peu du véritable, & la durée de la sortie a été pour chaque Observateur, à peu de secondes près, la même que si ces deux lumieres étrangeres n'eussent point existé. M. de Barro, qui le premier a remarqué ces phénomenes en observant le passage de Mercure sous le Soleil, arrivé en 1753, a publié à cette occasion un Ecrit auquel nous renvoyons.

VI. On peut aussi, d'après cette observation, avancer avec vraisemblance que la parallaxe du Soleil est moindre que 10″ $\frac{2}{10}$, quantité à laquelle les Astro-

nomes s'étoient arrêtés depuis quelque tems. Voici des calculs & des réflexions sur ce sujet, qui nous ont été communiqués par M. de la Lande.

En supposant la parallaxe du Soleil de 10″ $\frac{2}{10}$, on trouve qu'il faut ôter 6′ 15″ du tems auquel le premier contact a été observé à Stockholm, & qu'il faut ajouter 2′ 42″ au tems auquel le second a été vu dans cette même ville, afin de les réduire au centre de la terre. Ainsi la demi-durée du passage se trouve de 2 *h.* 59′ 42″, & le mouvement de Venus qui lui répond est 11′ 58″ $\frac{4}{10}$.

Le demi-diametre apparent du Soleil étoit ce jour de 15′ 46″ $\frac{5}{10}$, & celui de Venus de 29″, ainsi que M. de la Lande les a déterminés avec soin; de-là il suit que la plus courte distance des centres de Venus & du Soleil a été de 9′ 30″ $\frac{7}{10}$, la latitude au tems de la conjonction de 9′ 37″, la longitude du nœud de 2ˢ 14° 31′ 27″, la différence entre la conjonction & le milieu du passage de 21′ 3″, l'heure de la conjonction 6*h.* 54′ 6″ à Stockholm, ou 5*h.* 51′ 15″ à Paris.

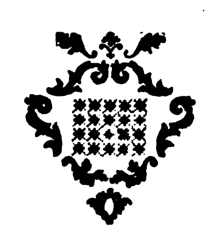
La différence de longitude entre

Paris & Stockholm, déterminée par M. Vargentin, au moyen d'un grand nombre d'obſervations des Satellites, eſt de 1*h.* 2′ 51″. Or ſi cette différence des méridiens eſt ſûre à quelques ſecondes près, la parallaxe du Soleil doit être ſenſiblement moindre que 10″: car afin de réduire au centre de la terre l'obſervation du contact intérieur de Venus, faite à Paris par M. de la Lande, il faudroit y ajouter 1′ 1″ $\frac{1}{2}$ (*a*). On a donc 8*h.* 29′ 27″, ce qui differe de 1*h.* 3′ 25″ du moment obſervé à Stockholm; & pour réduire ces deux obſervations à ne différer que de 1*h.* 2′ 51″, il faudroit diminuer de 3″ la parallaxe du Soleil: car une ſeconde de diminution dans la parallaxe ne les rapproche que de 10″. Il eſt vrai, ajoute M. de la Lande, que M. Maraldi a déterminé la différence des méridiens entre Paris & Stockholm de 1*h.* 3′ 10″; mais en adoptant cette différence, il y a encore 1″ $\frac{2}{10}$ à ôter de la parallaxe du Soleil; ce qui la réduiroit à 9″. Ainſi il paroît qu'en faiſant uſage des obſervations mêmes

(*a*) Ce moment eſt 8 *h.* 28′ 26″.

les moins favorables à cette diminution de la parallaxe, il faudroit encore la diminuer au moins d'une seconde. Au reste ces différences seront constatées avec plus de certitude au retour des Astronomes qui sont allés observer aux Indes & en Siberie.

Dans l'avant-dernier vol. du Journal Etranger, *page* 113, *ligne* 1, *au lieu de* la durée, *lisez* la différence de la durée.



NOUVELLES LITTÉRAIRES.

ALLEMAGNE.

I.

L'OUVRAGE de M. Hirſch ſur les monnoies & ſur les médailles a eu le ſuccès qu'il méritoit. Tout ce qu'ont dit les Anciens & les Modernes eſt fondu dans cette *Bibliotheteque*, & expoſé avec la plus profonde érudition. L'Auteur lui a donné la forme d'un catalogue. Son recueil, plein de vaſtes connoiſſances, n'a point la ſéchereſſe de ce genre d'ouvrage; le catalogue eſt ſuivi d'une grande table très-inſtructive. L'ouvrage eſt imprimé à Anſpach, ſous ce titre : *Bibliotheca numiſmatica, exhibens catalogum Auctorum qui de re monetaria & numiſmatibus tàm antiquis quàm recentioribus ſcripſère, collecta & indice rerum inſtructa; à* Jo. Chriſt. Hirſch, *in-4°*.

I. I.

LES Allemands n'ont pas encore perdu, comme plusieurs peuples de l'Europe, l'habitude de se servir d'une Langue généralement répandue, en écrivant sur des matieres scientifiques & particulierement sur la Médecine. La plûpart des Auteurs n'écrivent plus que pour leur nation. Nous ne pouvons que louer ceux qui travaillent à communiquer tout-d'un-coup à l'Europe entiere leurs connoissances, quand elles peuvent être utiles à l'humanité. Nous avons fait cette réflexion à l'occasion de l'ouvrage d'un savant Profess. de l'Univ. de Léipsick, sur le tabac, sur l'usage immodéré du caffé & quelques autres *causes agréables de maladies*. Le titre de son ouvrage porte : *Anton. Guillel. Plazii, Botanices in Academia Lipsiensi P. P. O. de jucundis morborum causis dissertationes septem*; in-4°. pag. 207. Les titres des dissertations sont : I. *de tabaco sternutatorio*; II. *de potûs caffe abusû noxio*; III. *de morbis ex munditie intempestiva*; IV. *de munditiei affectatæ incommodis*; V. *de morbis ex oblectamentis*; VI. & VII. *de oblectamentorum*

tamentorum incommodis. L'Auteur connoît très-bien les dangers qui ſont dans l'abus de toutes ces choſes, mais ne les exagere-t-il pas quelquefois ? Ces diſſertations ont été imprimées à Léipſick, où l'on a auſſi réimprimé la fameuſe *Bibliotheque de Droit*, publiée originairement par Lipenius, & augmentée par Struvius Jænichens.

III.

LES diſſertations que M. Buchner a fait imprimer à Altenbourg chez Rither, ſur l'Arbre de la ſcience du bien & du mal, & ſur l'inſpiration des Livres ſaints, n'ont point vérifié, ſi l'on en croit des Journaliſtes éclairés, l'épigraphe dont il s'eſt déja ſervi pluſieurs fois : *non, ſi malè nunc, & olim ſic erit*. La premiere, écrite en allemand, roule ſur ces deux queſtions, dont le rapport n'eſt pas fort clair : *l'Arbre de la ſcience du bien & du mal avoit-il des qualités nuiſibles ? Le monde eſt-il le meilleur des mondes* ? L'Auteur répond négativement. Les moyens qu'il emploie pour battre en ruine le principe de Leibnitz, ne ſont pas toujours faciles à détruire. Il ne dit pas grand'

chose sur la premiere question ; il y rappelle seulement une opinion qui lui appartient & qu'il a déja avancée ailleurs : c'est que la menace que Dieu fit à nos peres n'emportoit point la mort temporelle, comme on l'a toujours cru. Dans la seconde dissertation, écrite en latin, il examine si *tout ce qui se trouve dans l'Ecriture-sainte est révélé & inspiré* ? Il n'en excepte pas même les accens. Il ne dit rien de nouveau pour établir une opinion généralement abandonnée.



SUEDE.

I.

MONSIEUR Charles Lehnberg prononça l'année derniere, à sa réception à l'Académie de Stokholm un *discours sur l'Optique* qui contient des recherches sur la partie historique de cette Science, sur sa théorie & les instrumens qui l'ont perfectionnée. Les Anciens n'allerent pas loin dans cette carriere : Vitellion fut le premier qui expliqua le phénomene des miroirs ardens ; Le Moine Bacon tira de l'Arabe Alhazen tout ce qu'il écrivit sur les lunettes d'approche ; La Porte, dans sa *Magie naturelle*, décrit la maniere de représenter les objets extérieurs sur une muraille blanche. En 1600, Kepler expliqua comment les rayons se rompent en passant par les diverses humeurs de l'œil, pour peindre une image distincte sur la rétine ; il exposa aussi les causes des vues longues & des vues courtes. Snellius & Huggens ont établi les loix de la réfraction. Borelli fixe à

d'an 1590 l'invention des téleſcopes: M. Lehnberg ſuit cette opinion. Galilée ſe ſervit d'un téleſcope long de cinq pieds. Newton imagina en 1668 les téleſcopes à réflection, dont le premier qui n'avoit que ſix pouces de long, fut conſtruit en 1700. Halley perfectionna cet inſtrument en 1719. M. Short eſſaya des miroirs de verre: ceux de métal ont toujours été préférés; cependant il perfectionna les premiers au point qu'il découvrit le Satellite de Venus, que perſonne n'avoit revu depuis 1672 & 1686. L'invention des microſcopes eſt environ de l'année 1621. Le célebre Smith y joignit un oculaire & deux miroirs de réflection, l'un convexe, l'autre concave, pour obvier à l'aberration des rayons. Le microſcope ſolaire eſt le plus parfait de tous. M. Lehnberg a fait un eſſai pour prévenir l'aberration des rayons dans les téleſcopes, ſuivant l'idée de M. Klingenſtierna, Profeſſeur à Upſal, au moyen d'un objectif d'environ cinq pieds de foyer, avec lequel il prévient très-bien la fauſſe réfraction des rayons: ce Profeſſeur eſt le premier Suédois qui ſe ſoit occupé à

repolir les verres; les Etats du Royaume ont généreusement favorisé sa manufacture.

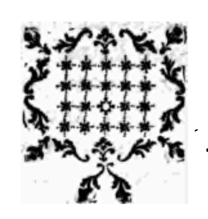
I I.

M. Ekmark, dans sa dissertation latine sur les oiseaux de passage, a ajouté beaucoup d'observations à ce qu'en ont dit les célebres Auteurs Klein & Catesby ; nous en rapporterons quelques-unes. Le défaut de nourriture oblige certains oiseaux de passer d'un pays à un autre. Dans le tems des glaces les oyes & les canards s'en vont du Nord au Sud ; la même cause chasse les cigognes, les grues & les autres oiseaux qui se nourrissent d'insectes de rivieres ; les moineaux qui vivent de vers & autres petits insectes, se cachent dans des trous ; les oiseaux de proie ne quittent jamais le Nord, où ils trouvent toujours de la nourriture. En Suede, la nature ne leur permet pas, depuis la Chandeleur jusqu'à la S. Michel, de faire du mal aux oiseaux domestiques, qui pendant ce tems pondent & couvent leurs œufs sans crainte & sans péril. La poule d'Inde, qui dépose ses œufs à terre,

ne laisse transpirer aucune odeur lorsqu'elle est à les couver, pour les soustraire ainsi aux loups & aux autres animaux carnaciers. Le coucou cesse son chant de bonne heure; mais il va fort avant dans l'automne, & il se nourrit de chenilles qu'il va chercher dans les buissons : il chante encore dans cette saison quelquefois, & part à l'approche de l'hyver. Les oyes s'envolent vers le Sud; les cygnes restent dans la Scanie. Une espece de canard, dont la patrie doit être au voisinage du Pole, vient en Suede dans les hyvers rigoureux. Une autre espece appellée *Plongeon*, que l'on croyoit privée de la faculté de voler & qui fait dans l'eau sa résidence ordinaire, suivant les observations les plus récentes, s'envole aussi dans la froide saison. Les cigognes blanches vont vraisemblablement en droiture vers le Midi; mais les noires passent à une grande hauteur dans l'air sur la Suede au Nord, & elles regagnent ensuite le Sud. M. Ekmark croit que les alouettes vont dans la Scanie & même plus avant vers le Sud, & qu'elles s'y rendent en troupes par l'Allemagne, par la Suisse & par

la France. Il y a deux eſpeces d'hirondelles qui ſe blottiſſent dans l'eau entre des roſeaux, où elles paſſent l'hyver à-demi-mortes. En général les oiſeaux de paſſage obſervent le tems de leurs voyages avec la plus grande régularité. Les plus grandes eſpeces paſſent à-travers les plus grandes mers; les petites paſſent ſur les terres, les lacs, &c.

Cet ouvrage imprimé à Léipſick, forme un petit *in*-4°. ſous ce titre: *Caroli-Daniel Ekmark migrationes avium.*



DANNEMARK.

I.

NICOLAS MOLLER continue d'imprimer à Copenhague la traduction du *Philosophe Anglois* ou *Cleveland, fils naturel de Crumwel.* Le premier volume parut l'année derniere. L'Auteur de cette traduction est M[me] de Passow, femme dont les talens ont fait honneur au Dannemark ; elle étoit née à Copenhague en 1731 ; elle fut pendant plusieurs années la premiere Actrice du Théâtre Danois. Elle contribua infiniment à l'entreprise & à l'exécution du premier Opera Danois, que quelques particuliers donnerent en 1757 à leurs propres dépens, pour faire voir que la Langue danoise étoit propre à la Musique. Elle épousa en 1753 M. de Passow, alors Lieutenant au service du Roi, & depuis Capitaine au service de la Compagnie des Indes à Tranquebar. Depuis ce tems-là jusqu'à sa mort, arrivée le 3 septembre 1757, elle s'occupa à composer divers

ouvrages ; ceux que l'on a publiés sont : 1°. *les défauts de l'Amour*, Pastorale en vers & en un acte, Piece dont le plan est bien conçu, l'intrigue bien conduite, & les caracteres bien soutenus : 2°. *l'Amour imprévu* ou *Cupidon Philosophe*, en vers & en un acte ; le sujet en est tiré de la Mythologie du Nord, exposée dans l'*Edda des Islandois*, traduit par M. Mallet : 3°. *Marianne* ou *le Choix libre*, en cinq actes & en prose ; elle a été représentée après la mort de l'Auteur, & reçue avec un applaudissement extraordinaire. On a trouvé parmi ses manuscrits une traduction de *Don Quichotte*, presque finie. Ses poésies formeroient un assez gros volume ; on y voit que Madame de Passow excelloit sur-tout à exprimer les passions mélancoliques & lugubres.

II.

L'OUVRAGE de M. Mélon sur les finances est le premier Livre françois où les principes généraux du change, du commerce des monnoies, des finances, ayent été développés d'une ma-

niere claire & intelligible pour toutes sortes de personnes. Il doit faire époque dans cette partie. Il excita dans les esprits une fermentation qui a fait éclorre quantité ds bons ouvrages sur l'économie politique : cependant M. Mélon ne peut être classé que parmi les Auteurs élémentaires ; c'est peut-être par cette raison que M. Théiste a mieux aimé en donner la traduction, que celle de tant d'autres excellens ouvrages. Cette traduction a été imprimée à Copenhague chez Moller, avec une préface de M. Ancher, Conseiller de Justice, sur l'utilité du commerce pour les Etats.

III.

Le premier ouvrage qui ait été fait en Dannemark sur l'Architecture, a été publié l'année derniere par M. Anthon, Démonstrateur à l'Académie de Peinture, de Sculpture & d'Architecture de Copenhague, sous le titre de *Grundig Ogtydelig, &c.* ou *Démonstration des principes de l'Architecture civile.* M. Anthon a joint au danois une traduction allemande. L'ouvrage

est orné de très-belles planches. Dans le même tems M. Morris enrichissoit l'Angleterre d'un chef-d'œuvre en ce genre, intitulé : *Lectures ou Architectures*, « Leçons d'Architecture, consistant dans les regles fondées sur » l'harmonie & la proportion arithmétique des édifices, éclaircie par des » exemples en dix-huit planches, avec » la proportion dans la pratique ; » *in* 8°. 1 vol. Cet ouvrage forme un cour complet d'Architecture.

I V.

M. Kall, Professeur des Langues orientales, a renfermé dans un petit *in*-4°. de 36 pages les principes de la Langue arabe : *Fundamenta Lingua arabica* ; pour l'usage de l'Université de Copenhague.

V.

M. Diderich Turn, Commandant des Vaisseaux du Roi, a consacré une partie de son loisir à la lecture des Livres relatifs à la Religion, & il a entrepris de faire part à ses compatriotes du fruit de ce travail, en enrichissant

le Dannemark de la traduction des meilleurs ouvrages anglois sur cette matiere. Sa traduction des Sermons du célebre Jacques Blair, Ministre à la Virginie, doit être actuellement publique, suivant ce qu'il avoit annoncé en donnant les Discours du Docteur Scherlock *sur la Mort*, *sur la Providence*, *sur le Jugement*.



RUSSIE.

PETERSBOURG.

NOVI Commentarii Academiæ Scientiarum, &c.

« NOUVEAUX Commentaires de
» l'Académie Impériale des Sciences
» de Petersbourg. Tom. IV. pour
» les années 1752 & 1753. De l'Im-
» primerie de l'Académie des Scien-
» ces, *in*-4°. »

IL nous suffira pour le présent d'indiquer les titres de ce quatrieme volume. Les cinq premieres Dissertations sont du célebre M. Euler ; elles ont pour objet 1°. *les nombres qui sont la somme de deux quarrés*. 2°. *La meilleure construction des aîles d'un moulin à vent*. 3°. & 4°. *Les élemens de la science des solides & des polyedres*. 5°. *Les perturbations des mouvemens célestes par une force quelconque*. Le 6e. Mémoire est de M. Krafft, qui y développe quelques *problêmes d'Architecture civile*. Dans le 7°.

on trouve des expériences sur *les pierres d'aiman artificielles de* M. Richmann. Le 8e. roule sur la *diminution & l'accroissement de la chaleur dans les métaux exposés à l'air*. Le 9e. sur *la célérité de la dissolution des mêmes sels dans les différentes temperatures d'air*, trouvée dans la même proportion qu'ont les degrés du thermometre de Farenheit. M. Richmann, Auteur des précédens Mémoires, cherche dans le 10e. *si l'accroissement du volume de mercure, occasionné par certain degré de chaleur, est proportionel à la masse du mercure*. Il donne dans le 11e. *la description & l'usage d'un électrometre*. Cet instrument fut fatal à son inventeur, qui ayant voulu mesurer par ce moyen la force de la vertu électrique dans un tems orageux, mourut frappé de la foudre le 6 Août 1753. Dans le 12e. M. Kaau Boerrhave nous offre des *réflexions sur la cohésion des parties solides dans le corps animal*, & principalement sur le changement des parties fluides en parties solides, sur la formation des os, sur la force & l'action des muscles & sur les premiers élémens de la composition du corps animal, des fossiles & des végétaux. Dans le 13e. est

une description d'un courant d'eau musquée, qui se trouve en Russie dans quelques fleuves, particuliérement dans le volga, par M. Gmelin. Dans le 14e. le même Auteur décrit *un animal qui habite sur les montagnes de la Syberie & qu'on appelle dans le pays*, Rupicapra cornibus arietinis, *chevre de montagne aux cornes de bélier*. Dans le quinzieme, il donne la description de l'animal qui produit le musc. Le seizieme renferme *des observations sur les nids & les œufs des oiseaux*, par M. Steller. Le 17e. des observations meteorologiques pour les années 1744, 1745, 1746, & 1747, par M. Braun. 18e. *Méthode pour observer la parallaxe de la Lune, au moyen des éclipses des étoiles, occasionnées par la Lune elle-même*, par M. Grischo. Le 19e. *sur une lumiere australe extraordinaire, observée à Pétersbourg les 17 & 18 novembre 1751*, par le même Auteur. Le 20e. Recueil d'observations astronomiques faites à Léipsick, par M. Heins.



ANGLETERRE.

I.

EXTRAIT d'une Lettre de Jean Bell, *Capitaine du Navire* l'Elisabeth, *datée d'Oporto.*

IL y a quelques jours qu'un Hollandois tomba dans la riviere & ne fut retiré de l'eau qu'au bout de trois quarts d'heure. On le porta à bord de son vaisseau, & l'on se mit en devoir de l'ensevelir. M. Gabriel Hervey, vice-Consul Anglois, ayant entendu parler de cet accident, prit un bateau, vint au bâtiment Hollandois, étendit le noyé à côté d'un bon feu & le fit frotter avec du sel commun, jusqu'à ce qu'il eut repris connoissance. L'homme est aujourd'hui en très-bonne santé. M. Hervey m'a dit depuis avoir vu un chien qui étoit resté deux heures sous l'eau & qu'on avoit fait revenir en le couvrant de sel. Madame Hervey m'a assuré qu'elle avoit aussi ressuscité un chat noyé, par ce moyen-là.

II.

LA Société établie pour l'encouragement des Arts, des Manufactures & du Commerce, a fait la distribution des prix de Peinture. Le premier prix, de cent guinées, pour le meilleur tableau d'Histoire sur un sujet tiré de l'*Histoire d'Angleterre*, a été adjugé au Chevalier Casali, Peintre habile, qui a déja remporté le premier prix l'année derniere. Le sujet est la mort d'Edouard martyr; voici le fait tel qu'il est rapporté dans l'*Histoire d'Angleterre* du Docteur Smolett. Le regne d'Edouard fut très-court & finit d'une maniere tragique. Le Roi revenant un jour de la chasse, alla, sans être accompagné, à la porte du château de Corf pour faire une visite à sa belle-mere Elfride, qui l'invita affectueusement à mettre pied à terre; mais comme le Prince étoit pressé de retourner, il remonta promptement sur son cheval. Elfride alors l'engagea avec instance à boire une coupe de vin pour se rafraîchir: Edouard prit la coupe; & dans le tems qu'il la portoit à sa bouche, un Domestique d'Elfride lui donna un

coup de poignard dans le dos. Le Roi se sentant blessé, piqua son cheval; mais affoibli bientôt par le sang qu'il perdoit, il tomba; son pied s'embarrassa dans l'étrier; le cheval continuant sa course, le traîna à-travers les rochers & les buissons, & s'arrêta enfin à la porte d'une pauvre femme vieille & aveugle. Les Domestiques d'Elfride avoient suivi le cheval, ils arriverent & trouverent Edouard mort; ils jetterent son corps défiguré & en lambeaux dans un puits d'où on le retira au bout de quelques jours pour l'enterrer à Warchain; de-là il a été transporté au monastere de Shafterbury, où il a fait, dit la chronique, plusieurs grands miracles qui lui ont mérité l'honneur d'être canonisé comme saint & martyr.

III.

UN Botaniste de Fulham a apporté d'Amérique une espece de melon qui pese cinquante livres; il a quatre pieds de circonférence & trente-deux pouces de long; le corps est cannelé comme une colonne, & entre les cannelures il y a un nombre régulier de pointes

aussi aiguës que des épines, & d'une forme semblable à celle des mollettes d'éperon. Ces pointes ont un pouce de longueur, & à l'extrémité de leur tête on voit quatre excroissances rondes, de substance solide, couvertes de filets rougeâtres, durs & épais comme une brosse.

I V.

LA Société fondée pour l'encouragement des Arts, des Manufactures & du Commerce, propose une récompense de vingt guinées à celui qui produira dans le courant du mois de juin le meilleur dessin du profil du Roi, lequel servira à graver l'empreinte de la tête de Sa Majesté sur les nouvelles guinées qu'on doit frapper. C'est une coutume excellente, assez généralement observée en Angleterre, & qui devroit l'être par-tout, de proposer au concours tous les ouvrages des Arts qui intéressent l'utilité ou l'ornement public.

V.

ON a inséré dans les Papiers publics un remede pour la goute, que nous

allons insérer ici : Prenez une livre de farine de riz, 4 onces de levain de biere, & 2 onces de sel; faites-en un cataplasme épais, & appliquez-le à la plante du pied que vous envelopperez d'une flanelle chaude, & vous répéterez cela de douze en douze heures. Quatre ou cinq cataplasmes emportent ordinairement le mal. Lavez ensuite votre pied avec du son, de l'eau-de-vie, de l'eau chaude & du savon de Castille. Il faut se tenir bien chaudement & éviter tout air froid, parce que ce remede dilate extrêmement les pores du pied. Dans quelque partie que la goute soit, à la tête, à l'estomach, aux mains, aux genoux, il faut toujours appliquer le cataplasme au pied, parce que par sa nature il attire l'humeur des parties supérieures en-bas. Il n'importe non plus à quel période soit la goute, dans son commencement ou à son déclin. Cet article est tiré du *Journal de Dublin de Faulkner.*

Fin du Journal de Juillet.

TABLE DES ARTICLES.

ART. I. TRADUCTION manuſcrite d'un Livre ſur l'ancienne Muſique Chinoiſe, pag. 5
ART. II. Lettre de M. L. Coltellini à M. Grima, ſur les os foſſilcs d'éléphans qu'on trouve dans le Cortonois, 50
ART. III. Des éclypſes du Soleil & de la Lune, par le P. Boſcovich, 65
ART. IV. Voyage au Nord de l'Amérique, par M. Kalm, Profeſſeur d'Economie à Abo, 89
ART. V. Œuvres divers de M. Kleiſt, 105
ART. VI. Diſſertation ſur les droits de l'hoſtilité, par M. Lampredi, 127
ART. VII. Mêlanges littéraires, par M. Jenyns, 137
ART. VIII. Inſtruction militaire du Roi de Pruſſe pour ſes Généraux, 149
ART. IX. Obſervations du paſſage de Venus ſur le diſque du Soleil, faites à Stockholm, à Gottingue, à Rome & à Vienne, 195

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Allemagne, 215
Suede, 219
Dannemark, 222
Ruſſie, 229
Angleterre, 232

FAUTES à corriger dans le volume de Juin.

La note (*a*) de la page 36 doit être transportée à ces mots, *ses yeux érudits.*

Pag. 76, belle forme dans les *nœuds*, *lisez* dans les *nuds.*

Pag. 94, excès *dont* la regle, *lisez* excès *où* la regle, &c.

Pag. 103, la *Celcide*, *lisez* la *Culeide.*

Dans la note de la page 163, *qui sera*, lisez *qui fût.*

Pag. 214, *débarrasse*, lisez *débarrassée.*

Pag. 215, *auxquelles*, lisez *auxquels.*

TABLE
DES MATIERES,
Par ordre des Langues.

ALLEMAGNE.

ŒUVRES divers de M. Kleist, pag. 105
Instruction militaire du Roi de Prusse pour ses Généraux, 142

ANGLETERRE.

Poëme sur les éclypses de Soleil & de Lune, par le P. Boscovich, 65
Mêlanges littéraires, 137

CHINE.

Traduction d'un Livre Chinois sur l'ancienne Musique de la Chine, 5

ITALIE.

Lettre de M. Coltellini à M. Grima, sur les os fossiles d'éléphans qu'on trouve dans le Cortonois, 50
Dissertation sur les droits d'hostilité, par M. Lampredi, 182

SUEDE.

Voyage au Nord de l'Amérique, par M. Kalm. 89

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, le JOURNAL ETRANGER du mois de Juillet. Cet Ouvrage périodique, qui embrasse toute la Littérature de l'Europe, me paroît de plus en plus digne des suffrages du Public. Les extraits sont faits avec goût, & semés de réflexions propres à répandre un nouveau jour sur les matieres qui en sont l'objet. Il y regne d'ailleurs une critique sage & qui est également éloignée de la passion & de l'adulation. A Paris, ce 28 Juillet 1761.

DEPASSE.

De l'Imprimerie de LOUIS CELLOT, rue Dauphine.

